RECHERCHES

SUR

LES MONNAIES DES INDIGÈNES

DE

L'ARCHIPEL INDIEN ET DE LA PÉNINSULE MALAIE

PAR

H. C. MILLIES

OUVRAGE POSTHUME PUBLIÉ PAR L'INSTITUT ROYAL POUR LA PHILOLOGIE ET L'ETHNOGRAPHIE DE L'INDE NÉERLANDAISE

LA HAYE
MARTINUS NIJHOFF
1871





RECHERCHES

SUR

LES MONNAIES DES INDIGÈNES DE L'ARCHIPEL INDIEN ET DE LA PÉNINSULE MALAIE.



TYPOGRAPHIE DE H. L. SMITS, À LA HAYE

RECHERCHES

SUR

LES MONNAIES DES INDIGÈNES

DE

L'ARCHIPEL INDIEN ET DE LA PÉNINSULE MALAIE

PAR

H. C. MILLIES

OUVRAGE POSTHUME, PUBLIÉ PAR L'INSTITUT ROYAL POUR LA PHILOLOGIE
ET L'ETHNOGRAPHIE DE L'INDE NÉERLANDAISE

LA HAYE
MARTINUS NIJHOFF
1871


DEPOT v.
NED. PUBL.
K.B.

PRÉFACE.

En 1866 M. H. C. Millies, professeur de langues et de litérature orientale à Utrecht entra en correspondance avec M. Millard, alors secrétaire de notre Institut, sur l'édition d'un ouvrage sur les monnaies de l'Inde Néerlandaise. Bienque le livre de MM. Netscher et van der Chijs sur le même sujet eût déjà paru, on pouvait attendre de nouvelles lumières d'un homme comme feu M. Millies, qui s'était voué depuis plusieurs années à l'étude de cette branche de la numismatique et qui par ses écrits avait déjà prouvé l'étendue de son savoir tant en numismatique que spécialement en tout ce qui a rapport à l'Archipel des Indes. Les directeurs de l'Institut se réjouirent donc que l'occasion s'était présentée de publier un travail qui promettait de contribuer à l'avancement de la science. On avait déjà imprimé plusieurs feuilles et presque toutes les planches avaient été gravées, quand la mort subite de l'auteur interrompit la publication. Les directeurs me prièrent de me charger de la correction des épreuves de ce qui restait et c'était la majeure partie de l'ouvrage; je n'ai pas hésité à consentir. Comme il n'a pas été donné à l'auteur de mettre la dernière main à son travail, il y avait assez de fautes dans le manuscrit, et même une lacune que j'ai tâché de combler par un appendice; cette circonstance et d'autres surtout ont retardé jusqu'ici la publication. On s'apercevra du reste que ce livre contient en général plus que le titre ne le promet; c'est ainsi qu'on y trouvera aussi la description des monnaies des colonies chinoises de Banca (Bangka) et de la partie occidentale de Borneo.

Si cet ouvrage laissera peut-être çà et là quelque chose à désirer, s'il a ses imperfections, qu'on n'y verrait pas si l'auteur eût pu le retoucher et corriger jusqu'à la fin, je réclame l'indulgence du lecteur, qui saura bien qu'il s'agit ici d'un sujet, qui demande encore tant de recherches continuelles.

Qu'il me soit permis d'offrir publiquement mes remerciments à M. le professeur J. J. Hoffmann à Leide pour la peine qu'il a bien voulu se donner de surveiller l'impression des caractères chinois et de leur transcription dans ce livre. Je remercie aussi beaucoup M. B. F. Matthes, agent de la Société biblique néerlandaise, maintenant à La Haye, pour ses renseignements sur les monnaies de Macassar, dont j'ai profité pour l'appendice.

Rotterdam, le 26 Juin 1871. G. K. Niemann.

TABLE DES MATIÈRES.

Le vaste champ de la numismatique orientale offre encore plusieurs parties, qui n'ont peu ou point été exploitées. Quoique l'étude de ces monuments historiques de l'Orient compte à peine trois quarts de siècle, un très-grand nombre de pièces ont été découvertes et expliquées, une foule de dynasties se sont illustrées par ces documents contemporains, qui servent à jeter du jour sur l'histoire, les croyances, les moeurs et les arts des différentes contrées de l'Orient par le cours des siècles. A mesure que l'étude des auteurs orientaux, surtout des historiens et des géographes, s'est étendue, la numismatique a pu élargir ses limites et rendre à l'histoire une part de la lumière qu'elle en avait reçue. Une foule de savants distingués, aidés par les grandes collections, que le zèle de quelques monarques éclairés ou les recherches heureuses de quelques voyageurs instruits ont su former, se sont efforcés de faire des découvertes, souvent importantes, dans ce domaine parfois obscur de l'histoire. C'est surtout l'illustre Fraehn, qui par ses nombreux ouvrages, par l'exactitude de ses recherches, par le bonheur de ses découvertes, et l'heureuse application qu'il a su en faire, par l'ordre qu'il a su créer dans ce chaos, par son grand savoir enfin, son jugement sain, et son expérience mûrie a frayé la voie à ses nombreux disciples, pour qui son noble exemple sera toujours un sujet d'émulation.

Cependant, il faut l'avouer, il reste encore beaucoup à faire dans cette

science encore si jeune. Non seulement les parties explorées offrent parfois de nombreuses lacunes, mais il est aussi tel coin, qui a peu encore été observé ou entièrement négligé. Il faut espérer que les premières se combleront bientôt par le zèle de ceux qui ont accès aux grandes collections de médailles orientales à St. Pétersbourg, à Londres, à Paris, à Berlin, à Vienne et ailleurs, tandis que les recherches de voyageurs intelligents pourront rassembler les matériaux nécessaires à l'éclaircissement des parties encore inconnues. Mais pour faciliter en attendant une science, hérissée déjà de tant de difficultés, il serait fort à désirer, que toutes les pièces incertaines ou inconnues des collections publiques ou particulières fussent publiées et rendues accessibles aux recherches des savants par des dessins fidèles: car l'examen de vue et la comparaison sont les plus puissants secours pour cette étude.

Si nous nous hasardons à nous occuper d'une partie de la numismatique orientale encore peu connue et à glaner hors des champs déjà bien moissonnés, nous sommes les premiers à sentir et à avouer les dangers d'une telle entreprise. Ce n'est que par hasard, il y a déjà plus de trente ans, sans secours et sans direction, que nous avons commencé de nous occuper de temps en temps de cette étude; nous n'avons qu'en partie pu trouver l'occasion d'étudier à loisir les grandes collections, aussi bien que de jouir du commerce de savants versés dans cette science; il nous manque enfin un grand nombre des connaissances nécessaires dans une science qui en demande tant. En outre, la partie dont nous nous sommes le plus occupé, a un des plus grands inconvénients, la rareté des monuments, tandis que dans ce petit nombre il y en a plusieurs, qui offrent des difficultés pour nous encore insurmontables. Ceci expliquera peut-être pourquoi nous avons si longtemps hésité à publier cet essai et que ce n'est que par des causes particulières que malgré l'imperfection de notre travail, nous avons enfin pu nous y décider. C'est surtout dans l'espoir, que la publication de ces pièces, contribuera à fixer l'attention des savants, et que des recherches plus heureuses pourront éclaircir ce qui nous est resté obscur.

Les monnaies de l'Archipel indien se distinguent en celles, qui ont été frappées par les Européens, et celles qui ont été mises en cours par les princes

indigènes dans les temps anciens et modernes; c'est exclusivement à l'examen de ces dernières que nous nous bornerons ici. Les monnaies émises par les pouvoirs européens sont, en exceptant toutefois l'Archipel des Philippines et la ville de Malacca pendant la domination portugaise, d'origine hollandaise ou anglaise. Les monnaies hollandaises de l'Archipel indien ont été décrites en grande partie dans les ouvrages de Verkade, de Bonneville, de Tychsen et d'autres. Nous avons publié, il y a quelques années, un petit ouvrage sur les monnaies anglaises pour cette partie de l'Orient, qui réclame déjà plusieurs additions; plus tard nous avons donné une notice sur les nouvelles monnaies pour les colonies orientales néerlandaises. Nous nous bornerons donc ici à l'examen des monnaies purement orientales, c'est à dire qui ont été mises en cours par les princes des différentes contrées de l'Archipel indien dans les temps anciens et modernes.

Nous avons eu d'abord l'intention d'examiner tout ce que nous avons pu trouver dans les auteurs orientaux, tant des Chinois, des Hindous, des Persans et des Arabes, que des Javanais et des Malais, ainsi que chez les auteurs européens qui ont visité ces contrées, sur les espèces en cours parmi les peuples de l'Archipel, en y joignant le résultat de nos recherches sur les différents noms de monnaies, que nous avons pu découvrir dans les langues de l'Archipel. Mais comme d'une part les matériaux nécessaires ainsi que les moyens de les bien expliquer nous manquent souvent, l'exposé de ces recherches nous conduirait d'autre part à des observations assez étendues sur les noms géographiques chez les anciens auteurs de l'Orient, à des recherches métrologiques et à des détails étymologiques souvent encore fort obscurs, nous avons préféré de traiter ces sujets ailleurs, en nous réservant d'en mentionner seulement l'un ou l'autre point, où il sera le plus commode, et de nous borner ici à une courte indication de ce qui a été fait jusqu'ici dans cette partie.

On trouve chez une foule d'auteurs européens des renseignements sur les monnaies de l'Archipel indien, mais en se bornant à indiquer les noms et la valeur des pièces, ils ont presque toujours négligé de donner une description des différentes espèces assez exacte, pour qu'on puisse les reconnaitre, ou d'en

expliquer les légendes, ou enfin de les représenter par des dessins fidèles. Le premier, qui après les voyages de découvertes hollandais [1] a ajouté à une courte notice, les figures de quelques pièces de ce genre, est le célèbre voyageur français Tavernier [2], mais ses dessins sont en général si peu exacts, qu'il est souvent impossible de déchiffrer les légendes, et même quelquefois assez difficile d'y reconnaître la pièce, qu'il a voulu représenter. Il est bien à regretter, que sa collection numismatique, qui offrirait de nos jours un grand intérêt, semble s'être perdue: du moins nous n'avons pas pu réussir à en trouver les traces en France. Les figures de Tavernier, même avec les fautes et les méprises du graveur, ont souvent été reproduites par d'autres. Ainsi elles forment la plus grande partie de celles qu'on trouve chez Gemelli Careri [3], et dans l'Histoire générale des Voyages. Au commencement de notre siècle trois auteurs anglais, Raffles, Marsden et Crawfurd, publièrent un petit nombre de pièces, qui étaient encore inconnues. Raffles, en se bornant à Java, donna un nombre de médailles, remarquables par leur rareté et par l'exactitude des dessins [4]. Marsden en représenta d'autres [5], mais ce savant distingué, qui a tant fait pour la numismatique orientale en général, et qui était si versé dans la connaissance de l'Archipel, a été moins heureux dans l'explication de ces monnaies. Crawfurd a publié quelques pièces nouvelles, mais en répétant quelques unes des figures de Tavernier, il y a ajouté des fautes nouvelles [6].

[1] *Begin ende Voortgangh van de Vereen. Nederl. geoctr. Compagnie.* 1r Vol. 1646. in-4. Voyage do Corn. Houtman, pag. 110.

[2] *Les six Voyages de* Jean-Baptiste Tavernier, 2e Partie. 1679, pag. 602 et suiv.

[3] *Giro del mondo.* Venezia, 1719, tome 2, page 148, ou tomo 2me, pag. 500 de la traduction française, publiée à Paris en 1727. Il est assez curieux de voir, en comparant les planches do Careri à celles do Tavernior, quo le graveur a souvent retourné les gravures; ainsi les légendos, qui par hasard étaient à rebours chez Tavernior, se trouveat droites, et celles qui étaioat droites chez Tavernier, se trouvent à rebours chez Gemolli Careri. Dans l'édition française la gravure a été de nouveau retournée.

[4] *History of Java.* London, 1817. in-4°, vol. II. planche à la page 60.

[5] *Numismata Orientalia.* London, 1825. in-4°. vol. 2d.

[6] *History of the Indian Archipelago.* Edinb., 1820. vol. I, pl. 6, pag. 253. — M. Carl Ritter, dans son ouvrago: *Die Stupa's (Topes) und die Colosse von Bamiyan.* Berlin, 1838, pl. VIII, N°. 11 et 12, en répétant deux des pièces de Raffles, a commis une faute semblable

Enfin le Baron Stan. de Chaudoir, dans son excellent ouvrage sur les monnaies de la Chine [1] etc. en donnant celles publiées par Marsden et Ritter, y a ajouté quelques pièces, tirées des ouvrages japonais sur la numismatique, mais sans que ni lui, ni le célèbre Fraehn aient pu déterminer ces dernières.

C'est un fait fort singulier et qui mérite pour cela que nous y attirions l'attention, que l'Archipel indien offre si peu de monuments numismatiques de l'antiquité. Ces îles si riches en produits précieux, et dont la connaissance remonte à un âge fort reculé, visitées tour à tour par les Chinois, les Hindous, les peuples de la partie méridionale de l'Inde trans-gangétique, les Persans et les Arabes, dont les deux premiers y fondèrent même des colonies plus ou moins étendues et exercèrent, ainsi que les deux derniers, une influence si profonde sur une grande partie de ces contrées, habitées par des peuples, qui surtout dans les îles de Java et de Sumatra atteignirent un dégré si élévé de civilisation que la dégradation moderne la rend difficile à concevoir, mais dont les magnifiques ruines et les restes d'une littérature ancienne offrent encore témoignage, semblent avoir été très-pauvres en espèces monnayées et avoir peu développé un des signes les plus marqués de la civilisation ainsi qu'un des moyens les plus nécessaires au commerce. Les pièces qu'on peut considérer comme l'ancienne monnaie de Java se bornent à trois ou quatre espèces, et quoique les nombreuses ruines de Java offrent une foule d'objets d'art de métal, les monnaies semblent s'y trouver fort rarement. L'usage ancien de l'Hindostan, où chaque nouveau roi fit changer et fondre les monnaies de son prédécesseur pour les remplacer par son coin, ne semble jamais avoir prévalu dans l'Archipel, et ne suffirait pas pour en expliquer l'absence presque totale. On pourrait penser, et l'histoire numismatique en offre plusieurs exemples, que les monnaies qui furent en usage dans l'antiquité, ont disparu par les mêmes causes, qui

à celle que Crawfurd a faite en imitant Tavernier. De même que Ritter ne s'est pas aperçu que les pièces chez Raffles avaient un trou au centre, de même Crawfurd a marqué d'un trou une pièce, qui chez Tavernier n'en a pas et n'en doit pas avoir.

[1] *Recueil de monnaies de la Chine, du Japon, de la Corée, d'Annam et de Java.* St. Pétersbourg, 1842. in-fol°. pl. L, N°. 5. LIII, N°. 24—32. LIX, N°. 22—25.

dans l'Archipel ont détruit pour toujours ou caché à la recherche des savants tant de monuments importants de l'antiquité. Chez les indigènes la cupidité se hâte trop souvent de fondre les objets antiques, dans lesquels ils ne voient d'autre valeur que celle du métal précieux ou utile à la fabrication d'ornements et d'ustensiles [1], ou bien la superstition leur fait attribuer à ces objets, devenus inconnus pour eux, quelque pouvoir mystérieux et les pousse à les cacher soigneusement aux yeux profanes des infidèles. Souvent aussi tel employé européen a rassemblé quelques objets antiques, mais dont il ignore la valeur et qu'il oublie ou perd plus tard. Nous en trouvons un exemple assez remarquable dans un vase antique, contenant entre autres deux monnaies oxydées, dont personne ne semble avoir senti toute l'importance [2]. Les collections de monnaies orientales rapportées jadis en Hollande par quelques employés aux Indes, semblent avoir disparu entièrement. Ainsi on rapporte, que le célèbre gouverneur des Indes, Jan Pietersz. Koen, mort en 1629, avait légué entre autres à sa ville natale une collection de monnaies en usage aux Indes dans son temps, et que cette collection, probablement du plus haut intérêt numismatique, conservée longtemps dans la ville de Hoorn, a passé depuis sous la garde du Syndicat, sans qu'il soit possible d'en retrouver aujourd'hui la moindre trace. De même la belle collection numismatique formée à Batavia vers 1782 et décrite dans les mémoires de la Société des Sciences à Batavia, probablement par Mr. J. C. M. Radermacher, semble perdue pour toujours. Mais quoique ces causes et quelques autres aient fait perdre bien des choses importantes pour l'étude de l'histoire et de l'antiquité, elles n'expliquent pas tout-à-fait la rareté des monnaies, et cependant il ne nous est connu aucun exemple certain ni dans les temps passés, ni dans les dernières années qu'on a commencé à s'occuper un peu plus de ces recherches, que les fouilles dans les ruines antiques

[1] On assure par exemple, que les habitants du village Kali Beber (division Ledok, résidence Bagelén) ont payé longtemps le padjeg ou l'impôt (le fermage) avec l'or des antiquités trouvées dans le sol. Cf. *Tijds. voor Neêrl. Indië. IIIe jaarg.* I. Batavia, 1840. p. 197.

[2] *Notulen van de Algemeene en Bestuurs-Vergaderingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.* Dl. I. Batavia, 1864. p. 206.

aient mis à jour d'autres pièces indigènes que celles dont nous parlerons. Nous avons vu différentes monnaies anciennes, rapportées de Java et qu'on prétendait avoir été trouvées dans le sol, mais sans indication plus exacte. Les unes étaient des monnaies Sassanides de la Perse, d'or et d'argent, mais dont quelques unes étaient évidement fausses, ce qui nous fait douter encore davantage de la vérité de cette trouvaille. Les autres, de cuivre, appartenaient à l'Inde ancienne et portaient avec une inscription en vieux Devanagari la figure de deux poissons. Ces pièces y ont été sans doute apportées par le commerce. On pourrait penser que la rareté des monnaies d'or et d'argent doit être attribuée à un manque de métaux précieux. L'argent et le cuivre se trouvent rarement dans la partie occidentale de l'Archipel indien et l'on tirait sans doute ces métaux d'autres contrées, mais par contre l'or, si abondant à Sumatra, paraît avoir été par le commerce assez commun à Java et cependant les monnaies antiques de ce métal sont très-rares dans les deux îles. Constatons donc, que nous ne pouvons nullement indiquer ce qui a existé de monnaies dans le cours des siècles, mais simplement ce que nous avons jusqu'à présent pu découvrir. En suivant la marche géographique et probablement aussi historique nous commençons par l'île de Java.

JAVA.

Le nom de Java ou Djava attribué ordinairement à l'île entière, appartient proprement à la grande partie orientale, tandis que la partie occidentale est appellée pays de Sounda. La première semble offrir les indices les plus anciens d'une civilisation avancée, due surtout à l'influence des colonies hindoues, qui y ont laissé de nombreux et magnifiques monuments de leurs arts et de leurs sciences. Il est d'autant plus étrange, qu'une des marques les plus caractéristiques de civilisation, le système de monnayage, y semble avoir été peu développé, ou du moins ait laissé si peu de traces. Nous ne connaissons jusqu'ici que deux espèces de monnaies d'or et deux d'argent,

qui se rapportent à l'époque hindoue et encore se trouvent-elles très-rarement. John Crawfurd, qui avait les matériaux des grandes recherches anglaises sous les yeux, déclara en 1820, que parmi la grande diversité des restes de l'antiquité de Java et même parmi la grande variété de monnaies de cuivre et d'étain trouvées, jamais une monnaie d'or n'avait été découverte et seulement une ou deux fois des pièces d'argent [1]. Depuis nous sommes sans doute un peu plus avancés.

Je vis le premier dans la collection du célèbre numismate William Marsden, qui se trouve maintenant au Musée Britannique à Londres, quelques exemplaires d'une monnaie toute particulière. Marsden ne l'a pas décrite bien exactement dans son grand ouvrage [2], mais cependant il l'a attribuée, ainsi que dans ses notes manuscrites à Mâdjâpahit, capitale d'un ancien royaume puissant dans la partie orientale de Java. Depuis, un heureux hasard m'a fait acquérir une trouvaille de monnaies d'or et d'argent, déterrée il y a quelques années, dans le voisinage de Samarang, parmi lesquelles se trouvent plusieurs exemplaires de cette monnaie (pl. 1. N°. 1, 2, 3). Ce sont de petites barres carrées ou des cubes d'or, d'un poids de 2gr,4 à 2gr,55, une seule n'a que 2gr,05. Une des quatre faces porte une forte incuse, dont le creux est divisé dans sa hauteur par une ligne avec un point de chaque côté, peut-être le symbole d'une fleur, d'un poignard ou du lingam [3]. Le creux des deux côtés du symbole ne va pas à pic, mais en pente vers le milieu. La face opposée porte un seul caractère, qui cependant varie un peu dans sa forme, ce qu'il faut attribuer, je pense, à la diversité de l'époque, à laquelle ces pièces appartiennent. Sur quelques exemplaires, que j'ai vus, ce caractère ressemble à l'ancienne forme de la lettre ज *dja* dans le Devanagari; la forme sur d'autres exemplaires se rapproche plutôt du त *ta* ou bien du न *na*. Même sur une pièce il semble exister à droite du caractère un trait, qui indi-

[1] *History of the Indian Archipelago.* Vol. I. Edinb. 1820. p. 281.

[2] *Numismata Orientalia.* Vol. II. pag. 811. N°. MCCXLVII.

[3] Une figure à peu près semblable se trouve parmi les symboles Bouddhiques dans le *Journal of the R. Asiat. Society.* Vol. VI. Lond. 1841. p. 454 et planche N°. 13.

querait la voyelle longue *á*, ou pourrait même, puisque la partie supérieure est peu distincte, exprimer les voyelles *í*, *ó* ou *au*. Peut-être les autres faces ont-elles porté aussi quelques caractères, mais qui ne sont plus visibles. On voit qu'il n'y a rien qui puisse faire penser à Mâdjâpahit, mais comme il y a nombre de mots sanscrits, qui commencent par une de ces syllabes possibles, il semble assez téméraire de vouloir déterminer la signification de ce caractère unique. Cependant chaque énigme cherche sa solution. Hasardons donc quelques conjectures. En comparant tous les exemplaires connus de ces pièces, je pense qu'il y a deux formes du caractère ज *dja* et जा *djâ* avec la voyelle longue et que la différence dans les traits semble indiquer une période assez longue, dans laquelle la forme du nom ainsi que l'écriture a subi quelques modifications. Il semble probable, que la syllabe exprimée par un seul caractère est le commencement d'un mot assez connu et usité pour que, dans l'usage, on ait pu facilement le comprendre par le simple chiffre initial. Cette syllabe écrite en dévanâgarî avec la voyelle longue indiquera probablement un mot sanscrit transmis par les anciens Hindous aux Javanais. La constance de la même forme pendant une longue période ne convient pas au nom d'un prince, ni même, à ce qu'il semble, à une dynastie. On pourrait penser plutôt à quelque divinité, ou à un nom de valeur. Pour le premier cas nous n'en connaissons pas qui ressemblent à la forme de notre syllabe. Pour la marque de valeur, on ne trouve pas, je pense, parmi le grand nombre de noms de monnaies qu'on rencontre dans les anciens écrits de l'Inde, un nom qui commence par *dja;* les anciens noms javanais nous sont encore peu connus. Le plus simple serait donc de penser à un nom géographique et parmi plusieurs, qui remontent assez haut, il n'y en a peut-être pas, qui convienne mieux, même par sa forme double en sanscrit, que le nom d'un des plus anciens et des plus célèbres empires de Java, celui de ꦗꦼꦁꦒꦭ *Djenggàlà* en sanscrit जाङ्गल *Djángala* et जङ्गल *Djangala*, avec la voyelle courte [1], qui signifie entre

[1] Pour le changement de voyelle comparez Skr. जाम्बवती *Djambavati* et Javan. ꦗꦼꦩ꧀ꦧꦮꦠꦶ *Djembavati.*

autres: (pays) sec, plat, peu cultivé mais fertile; pays désert, inhabité. Le nom de ꦗꦮ *Djava* se trouve bien aussi déjà sous la forme जाव *Djáva* sur une inscription javanaise de l'an 1265 (1343 apr. J. C.) [1] et pourtant je crois devoir préférer l'autre nom, surtout comme plus déterminé. Dans la tradition javanaise, l'empire de Djĕnggâlâ fondé par les Hindous dans la partie orientale de l'île, non loin de la ville de Sourabaya, aurait suivi de près celui de Mĕṇdang-Kamoulan. Quoique ce soit une simple conjecture, je pense qu'elle est la plus probable et s'accorde assez bien avec ce que la tradition javanaise nous rapporte sur son histoire. La fondation de cet empire et de sa capitale du même nom est ordinairement attribuée à Dévâ Kousouma vers l'an de l'ère chrét. 896 et aurait pris fin, probablement par l'effet de grands bouleversements dans la nature, vers l'an 1158, où le siége de la dynastie régnante aurait été transporté à Padjadjaran [2]. Nous ne connaissons pas de monnaie indienne, qui ressemble à ces pièces. Cependant un auteur indien explique le *krishṇala* ou le petit pois de l'*abrus precatorius* par *suvarṇaçalâkâni yavatrayaparimitâni* des petites barres d'or de la grandeur de trois grains d'orge [3] et une des valeurs mentionnées, le *tjaturvinçatimânam*, pièce de 24 (krishṇala) semble convenir assez bien à nos pièces javanaises. Une de ces pièces du poids de 2gr,50 équivaudrait à 22 krishṇala's, mais il faut avouer que ces pois ne sont pas égaux et qu'ils sont peu propres à déterminer un poids exact.

L'autre espèce d'ancienne monnaie d'or de Java paraît encore plus rare que la précédente et je n'en ai vu jusqu'à présent que les deux exemplaires, que je dois à l'obligeance extrême de M. D. F. Schaap (pl. I, No. 4 et 5). Ces pièces ont été trouvées dans les fouilles près du célèbre temple de Bârâ-Boudâ dans la résidence de Kĕḍou. Leur forme, ronde comme

[1] Voyez *Zeitsch. der D. morgenl. Gesells.* Leipz. 1864. XVIIIr Band, p. 502.

[2] Raffles, *Hist. of Java.* II, p. 85. — Lassen, *Indische Alterth.* IV. I. Leipz. 1861. p. 462—472. — Lassen's *Geschied. van den Ind. Archipel*, door Dr. A. W. de Klerck. Utrecht, 1862. 8o. p. 83, 93.

[3] Dr. A. Weber: *Vedische Angaben über Zeittheilung und hohe Zahlen*, en *Zeitschr. der D. morgenl. Gesells.* XVr Band. Leipz. 1861. pag. 139.

un globule applati des deux côtés par l'incuse, ressemble au type de quelques fanams de l'Inde méridionale [1]. Une pièce d'or de forme à peu près semblable a été trouvée parmi les reliques du tope de Mânikyâla, découvert par le général Ventura, mais la description ne dit rien du poids ni des deux faces [2]. Nos deux pièces ont le poids de 1gr,20 et 1gr,24. Malheureusement une des faces est trop effacée pour qu'on puisse distinguer l'empreinte, l'autre semble porter dans une incuse carrée la figure d'un parasol ou plutôt d'une feuille. Mon savant collègue, le célèbre professeur de Botanique M. Miquel, m'a fait observer que cette figure ressemble bien à une feuille de *Ficus Rumphii* Blume (*Arbor Conciliorum* de Rumphius), qui remplace chez les habitants de l'archipel indien le *pippala* ou le figuier sacré (*Ficus religiosa* L.) des Hindous [3]. Ce symbole aurait donc un caractère religieux. Une figure à peu près semblable se trouve aussi disposée avec d'autres en forme de roue sur une des plus anciennes espèces de monnaies de l'Inde, les monnaies à poinçons ou marques, nommés par J. Prinsep „*ch'háp* or stamp coins", par le col. Stacy *chungahs*, par W. Elliot *salâka*, ou sur la figure de la roue à prières [4]. Selon M. Schaap, les Javanais nommaient nos deux pièces *tjakrem*, sans doute le même nom que le sanscrit, चक्र *tjakra*, roue, disque, dont le nom d'une monnaie s'est conservé jusqu'à présent dans l'Inde méridionale. Le nom de *tjakra*, roue, disque, a été donné à une monnaie, soit à cause de sa forme ronde, régulière, soit à cause de la figure symbolique bouddhique de la roue, qui se trouve si souvent sur plusieurs espèces des anciennes monnaies de l'Inde.

[1] Peut-être appartiennent-elles à la même classe que celles qui se trouvaient jadis au Musée de la Société de Batavia, où elles ont disparu, comme tant d'autres choses. Cf. *Tijdschr. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* IId Vol. Batavia, 1854. page 4, note.

[2] J. Prinsep, *Essays on Indian Antiquities*, *edited by* Edw. Thomas. Vol. I. Lond. 1858 plate VI, No. 25 et pag. 102.

[3] G. E. Rumphii *Herbarium Amboinense*. Pars IIIa. Amstel. 1743. in fo. pl. XCII, p. 142. — F. A. G. Miquel, *Flora Indiae Batavae*. Vol. I. 2. Amst. 1859. in-8o., pag. 332.

[4] *Journal As. Soc. of Bengal.* Vol. III. 44, 433. I. 394. IV. 621, 629. — *Madras Journal of Literature and Science*. Vol. III. No. 6. *Jan.-March*, 1858. p. 224, 230. pl VII, No. 6, 8, 9, 10, 12—18. pl. VIII, No. 19 suiv. — H. H. Wilson, *Glossary of Indian terms*. London, 1855. in 4to. p. 98.

Le numero 6 de la planche I[re] se trouve au Musée de Batavia et à été publié par M.M. Netscher et van der Chijs [1]. Cette petite pièce d'or porte la figure d'une fleur ou d'une étoile, mais le revers est uni; son poids est de 0gr,9. Nous trouverons le même type sous notre N°. 130.

Les monnaies anciennes d'argent de Java sont en partie moins rares. Nous en connaissons deux types, une sans inscription, l'autre avec inscription. La première espèce est probablement la plus ancienne et a une forme toute particulière, que je n'ai vue dans aucun autre genre de monnaies. Ce sont des morceaux d'argent assez épais, irréguliers, plus au moins courbés, comme coupés d'une petite tasse ou demi-sphère, ou bien la moitié ou le quart d'une soucoupe, toujours avec une forte incuse dans la partie concave et ordinairement avec un symbole en relief sur la partie convexe. La plupart ont été trouvées dans la partie centrale de Java, entre Tjirĕbon et les régences de Préanger et Bĕsouki. La localité du district de Pourwâkartâ, résidence Banyou-mas, est mentionnée spécialement comme lieu où quelques unes de ces pièces ont été trouvées [2]. Une pièce remarquable (pl. I, N°. 7) par sa grandeur et son épaisseur, pesant 61gr,50, se trouvait en la possession de M. Schaap. L'incuse avec la figure d'une fleur à quatre pointes y est extrêmement profonde et distincte, mais le symbole, qui, comme sur les autres pièces, ornait la surface convexe, est effacé. Une autre (pl. I, N°. 9), qui appartenait jadis à M. le baron van der Capellen, et que je dois à l'obligeance de M. J. P. Six, a souffert plusieurs incisions sur ses bords, mais l'incuse ainsi que le symbole y est très-distincte. Cette pièce pèse 28gr,26. L'incuse forme, ainsi que la précédente, un carré régulier, divisé en quatre parties, comme les feuilles d'une fleur, portant peut-être encore un symbole plus petit. Le symbole sur la partie convexe ressemble à un candélabre, d'autres y voient un vase avec trois fleurs de lotus, mais j'en ignore la signification. On ne le trouve pas non plus sur les figures connues des monuments javanais, ni parmi les collections de symboles indiens et bouddhiques publiés jusqu'à

[1] *De munten van Nederlandsch Indië.* Batavia, 1863. in-4o, pl. XII, No. 120 et pag. 131.
[2] *Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* Vol. II. Batav. 1854. p. VI.

présent [1]. Pourrait-ce être le symbole du *Triratna*, ou des Trois objets précieux: Bouddha, Dharma et Saṁgha?

Nous empruntons à l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs quelques pièces de la même espèce, les numéros 8, 10, 11 et 12, remarquables surtout par la diversité du poids. Les numéros 8, 10 et 12 semblent représenter, ainsi que les numéros 7 et 9, la pièce entière et cependant le No. 8 a le poids de 53gr,5, le No. 10 de 21gr,9 et le No. 12 de 14gr,7. En admettant la diminution de poids par l'usage, il semble encore nécessaire de supposer une réduction de poids et de valeur, pour admettre le No. 8, ainsi que le No. 7, comme la valeur entière ou l'étalon, le No. 9 et peut-être le numero 10 comme la moitié, le No. 12 comme le quart de cette espèce.

Le No. 11 présente une variété assez remarquable. Ce sont des morceaux carrés, coupés grossièrement d'une plaque d'argent, plate, de grosseur différente. Les trois exemplaires, mentionnés par M.M. Netscher et van der Chijs, ont le poids différent de 19gr,8, 17gr,7 et 15gr,9. Un des côtés porte, comme les précédentes, une forte incuse carrée, mais avec une figure différente, que MM. Netscher et van der Chijs prennent pour une fleur de lotus, mais qui me semble plutôt une feuille; le revers est uni. Selon mon ami, M. le professeur Miquel, la figure de l'incuse dans les numéros 7, 8, 9, 10, 12 ressemble au limbe d'une corolle vue d'en haut, soit de la *Paretta coccinea*, cultivée depuis longtemps à Java, soit du *Nyctanthes arbor tristis*, répandu dans l'Inde entière. La figure dans l'incuse du No. 11 pourrait indiquer un fruit, qui ressemblerait à celui du *Jambosa*, surtout du *Jambosa aquea*, le *Djambou âyèr* des Malais [2]. La signification de ces symboles nous est encore inconnue.

[1] Par James Prinsep, *Usefull Tables*. Calcutta. 1834. p. 56, ou: *Essays on Indian antiq. edit.* by Edw. Thomas. Lond. 1858. Vol. II, p. 2, p. 67. — Eug. Burnouf, *Le Lotus de la bonne loi*. Paris, 1852. in-4o. pag. 625, ou bien il y a peut-être quelque ressemblance avec le *Vardhamâna*, p. 627. — W. H. Sykes dans *le Journal of the R. Asiat. Soc.* Vol. VI. Lond. 1841. planche à la page 454. — B. H. Hodgson, ibid. Vol. XVIII. Lond. 1861. pag. 393.

[2] *Flora van Nederlandsch Indië.* Vol. II. Amst. 1856. pag. 266 et pag. 544, Vol. I, 1. Amst. 1856. pag. 421. — Rumphius, *Herbar. Amboin.* I. pag. 126. tab. 38, fig. 2.

Le second type d'argent est, grâce aux nombreuses trouvailles, devenu assez commun, et semble avoir été pendant un long cours de siècles la monnaie la plus répandue dans le milieu et dans la partie orientale de Java. Crawfurd raconte, qu'on avait trouvé de son temps de ces pièces dans la résidence de Samarang. La collection mentionnée plus haut a été découverte dans la même contrée. Je dois à l'obligeance de M. Schaap quelques unes de ces pièces exhumées en juillet 1857 avec des antiquités bouddhiques près de Wânâsâbâ dans le district Lĕḍok, résidence Bagĕlén, et les journaux de Java mentionnent souvent de ces trouvailles, comme dans le district Kartâ-negârâ, division Pourbâlĕnggâ, résidence Banyou-mas, près de Koumingan en Tjirĕbon, dans la source d'Omboulan, district Winongan, au pied des monts Tĕnggĕr, dans le district Ngantang, division Malang, dans Pasourouan et ailleurs [1]. Quoique ces pièces aient le même type, elles offrent cependant un assez grand nombre de variétés et parmi un grand nombre, nous n'en avons trouvé que fort peu exactement semblables. Ce sont de petites pièces plus ou moins rondes, en forme de bouton. Dans celles, qui paraissent les plus anciennes, les deux côtés sont plus ou moins plats et le métal semble très-pur; sur celles que je crois plus modernes un des côtés est convexe, l'autre concave et le métal semble plus ou moins allié avec du cuivre, quelquefois avec de l'étain, car dans les fouilles celles-ci se trouvent souvent fortement oxydées. Toujours les deux côtés portent les mêmes marques: l'avers un caractère de forme ancienne, le revers une incuse, mais ces deux marques offrent une très-grande variété sur un grand nombre de pièces.

J'ai tâché d'indiquer les variétés principales dans un ordre qui m'a semblé chronologique, dans les Numéros 13—24 de la Ire planche. Deux de ces pièces sont plates, plus petites, et les traits perpendiculaires sont droits et semblent se rapprocher du dévanâgarî; malheureusement ces deux exemplaires ne sont pas trop bien conservés (N°. 13). D'autres ont le ca-

[1] *Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* Vol. II, Batavia. 1854, p. V. — ibid. Vol. V, 1856, p. 150. — ibid. Vol. VII, 1858, p. 115.

ractère plus ou moins grand et la ligne supérieure horizontale plus ou moins ouverte (N°. 14—19). Le reste enfin porte les traits supérieurs en direction plus ou moins oblique. L'incuse de l'avers offre un beaucoup plus grand nombre de variétés, des marques indéterminées, des carrés, des losanges, avec figure d'une fleur ou d'un fruit. Quelques rares exemplaires semblent avoir porté un caractère différent, mais qui n'est plus déchiffrable. Sur plusieurs pièces on découvre encore les restes de l'art du graveur dans quelques points et ornements semés sur le champ, comme sur le N°. 24, et sur un exemplaire de la collection de Mr. J. S. van Coevorden, ce qui prouve au moins que ces pièces ne sont pas d'une fabrique barbare. D'après le poids, je crois devoir distinguer trois espèces; la première et la plus commune varie entre 2gr,5 et 2gr,18, ou indique la moyenne de 2gr,372. Quelques pièces semblables, mais du type moderne, et rares ont le poids de 1gr,18 à 1gr,20 et une seule, fort bombée (N°. 24) et parfaitement conservée ne donne que 0gr,57, ce qui semble indiquer l'entier, la moitié et le quart. Du reste presque toutes ces pièces ont beaucoup souffert, soit par l'usage, soit par la frappe, qui a fait crevasser le côté concave.

Ici encore la détermination et l'explication du caractère, probablement le même sur toutes ces pièces, sont très-difficiles. On pourrait, à la première vue de quelques pièces, penser au nom connu de la déesse Lakshmî, श्री *Çrî*, mais je n'ai pu découvrir sur aucune des pièces, probablement les plus anciennes, ni le signe de la voyelle *î*, ni le signe *r* attaché à la partie inférieure, le trait vertical à droite devra donc indiquer probablement la voyelle longue *â*. La forme de la consonne approche le plus du caractère म *ma* sur une inscription de Prambanan chez Raffles [1], sur ceux de Malang chez Friederich [2] (chez lequel la voyelle dans *mó* est indiquée par un trait avant et derrière la consonne, comme dans le Grantha, le Ma-

[1] *Hist. of Java.* Vol. I, p. 368.

[2] *Over inscriptien van Java en Sumatra.* Batavia, 1857. in 4o, pl. I, N°. 1a, III, IV, VI. — Capt. H. Harkness: *Ancient and modern Alphabets of the Popular Hindu Languages of the southern Peninsula of India.* London, 1837. in-4o.

layalma, le Tamoul et dans l'écriture javanaise moderne), et dans une inscription du Musée de Batavia [1]. Une forme fort ressemblante se trouve sur plusieurs anciennes inscriptions d'Ellora et de Java [2]. La forme de la lettre म ouverte en haut semble avoir été en usage depuis le VII[e] siècle jusqu'au XI[e], mais par contre aussi avec la valeur de स *sa* dans les inscriptions d'Allahabad du V[e] siècle. Dans le dévanâgarî moderne au contraire cette forme exprime le भ *bha* [3]. La forme convexe, qu'a reçue le flan, est probablement la cause, par laquelle les traits supérieurs sont devenus plus tard obliques, ou bien la voyelle longue *â* s'est changée en *mî*, *mô* ou *mau*.

Nous n'avons pu trouver rien de certain sur la signification de la syllabe probable *mâ* sur ces pièces. En sanscrit elle peut signifier *mesurer*, *échanger*, mais dans ce sens le mot ne semble pas exister dans le javanais moderne. Par analogie avec notre conjecture sur les N°. 1 et suiv. on pourrait penser à quelque nom de pays ou de ville, mais nous n'en connaissons aucun, qui présente dans sa forme originale sanscrite la voyelle longue *mâ*. Ainsi on ne peut penser aux noms du célèbre empire de *Mâdjâ-pahit*, *Mâdjâ-lĕngkâ*, *Mâdjâ-langou* etc., ni au Krâmâ *Mahospahit*, ni même au *Mahârâdja* des Arabes, du sanskrit: *mahârâdja*. Le nom du royaume *Mĕṇdang-Kamoulan* et d'autres semblables ne répond pas à la voyelle de notre syllabe. Nous avons pensé aussi au mot sanskrit fort répandu de *mâsha* et *mâshaka*, qui, indiquant proprement un pois (*Phaseolus radiatus*), est devenu la désignation d'un poids, d'une valeur et d'une monnaie, tant d'or, que d'argent, mais deux raisons s'opposent à cette explication. En premier lieu le poids du *mâsha* diffère trop de celui de nos pièces, et ensuite parmi ces dernières la moitié et le quart portent la même marque. Le mot sanscrit *matra*, mesure, quantité, possession, monnaie, en javanais *matrâ*, un peu, une petite quantité, semble trop vague pour indiquer une monnaie, qui a été longtemps en usage. En lisant le signe भा *bhâ* on pourrait penser de même à

[1] *Verhand. Batav. Genoots.* Vol. XXI, 1[e] partie. Batavia, 1847. pl. 17, ligne seconde.
[2] *Asiat. Researches.* Vol. V. Lond. 1807. in-8°, page 141, dans le N°. II et VI. — *Verhand. Bataviaasch Genootschap.* Vol. XXIII. Batavia, 1850. in-4°. pl. II. page 1. — J. Crawfurd, *History of the Indian Archip.* Edinb. 1820. Vol. II. pl. 31. page 211.
[3] *Essays on Indian Antiq.*, by Prinsep-Thomas. Vol. II, pl. XXXVIII et XXXIX, p. 40.

plusieurs mots, comme au sanscrit *bhâṇḍa*, un pot, un plat, le capital, les marchandises, en Javanais *bâṇḍâ*, les marchandises, les biens, trésors etc., mais toutes ces conjectures sont trop hasardées, si elles ne sont pas fondées sur des témoignages historiques. Il faudra donc attendre que l'étude des inscriptions et des ouvrages en langue Kawi nous donne quelques lumières sur cette énigme numismatique. Jusqu'à présent le peu des anciennes inscriptions javanaises, ou des textes en Kawi, qui ont été déchiffrés, ne nous ont encore donné aucun nom de monnaie, qui semble avoir rapport aux pièces citées. Une inscription ancienne, trouvée près de Sourabaya et traduite chez Raffles [1], mentionne bien les monnaies et leur intérêt, mais le mot Kawi n'est pas indiqué et cette traduction même semble assez douteuse. Dans le poëme cosmogonique *Manik-Mâyâ*, dont la rédaction en javanais moderne, imitée de l'ancien Kawi, a été publiée par M. J. J. de Hollander, le nom de *kèpèng* ajouté dans la traduction de M. Winter ne se trouve pas dans le texte original, qui porte seulement: „les deux flèches avaient chacun le poids de sept cents." [2] De même la traduction anglaise de la rédaction moderne du Code, nommé *Souryâ ngalam*, a ajouté le nom de monnaie *pitjis*, qui semble ne pas se trouver dans l'original javanais [3]. L'usage de grands nombres, mentionés dans les amendes, indique sans doute des pièces de petite valeur, mais leur nom ancien est encore peu certain. Ailleurs Raffles cite quelques lois pénales, qui auraient en force même avant l'époque mythique d'Adji-Sâkâ et dans lesquelles se trouve le nom fort répandu *tahil* [4], mais l'usage de ce nom me semble aussi douteux pour la haute antiquité de Java, que l'observation de Raffles même, qui prétend que ce nom indiquait la monnaie de Palèmbang, introduite à Java par le prince de Dĕmak, Radèn Patah. Il est remarquable que les

[1] *History of Java*. Vol. II. Append. p. CCXXVIII.

[2] *Verhand. Bataviaasch Genootschap* Vol. XXIV. Batavia. 1852. in-4o. IV. 4. p. xn [illegible]. — *Tydschrift voor Neêrl. Indie*. Ve Jaarg. 1e Deel. Batav. 1843. p. 30.

[3] Raffles, *History of Java*. Vol. II. Appendix, p. XXXIV.

[4] Ibid. Append. pag. XLVI.

anciens mots javanais pour monnaie, tirés du sanscrit, expriment plutôt la notion générale de biens, richesses, possessions, numéraire, que des espèces distinctes de monnaie. Ainsi le javanais *hartå*, comme le sanscrit *artha* indiquant proprement richesses, possessions, trésors, semble être devenu plus tard un nom pour une certaine espèce de petite monnaie de peu de valeur [1]. Le javanais *rĕdånå* et *ardånå*, du sanskrit *rådhana*, achèvement, obtention, moyen d'accomplissement, signifie monnaie, trésor. Le javanais *yåtrå*, tiré du sanscrit *yâtrâ* marchant, voyageant, indique simplement la monnaie courante. Les noms javanais, qui semblent indiquer une espèce distincte de monnaie, sont ou des mots obscurs, peut-être indigènes, comme *wang* ou *ouwang*, *djampĕl*, *kèpèng*, *kĕtèng*, *gobog*, *gobang*, *pitjis*, ou bien des mots étrangers et modernes, comme *dinar*, *dirham*, *réyal* (*ringgit*), *roupiyah*, *douwit* etc. L'origine et l'usage de la première classe de ces noms nous est encore bien incertaine.

Le célèbre Raffles est, je crois, le premier auteur européen, qui ait parlé, mais d'une manière peu exacte, de ces petites pièces d'argent. Il dit: „qu'on a trouvé dans le voisinage des principaux temples, de petites monnaies d'argent, d'environ la grosseur d'une pagode de Madras, portants l'impression d'une petite croix (!) et de quelques caractères grossiers et inintelligibles" [2]. Crawfurd s'est hasardé à en publier un des cotés, la partie concave, en omettant ce qui était le plus intéressant, le coté opposé. Cependant il observe, qu'il y a quelques caractères grossiers sur les deux (!) cotés, mais trop effacés pour être intelligibles [3]. Il semble pourtant supposer que ces pièces ont été importées de l'Inde méridionale, ce qui après tant de trouvailles dans les différentes parties de Java ne me semble plus soutenable. Un savant

[1] Ainsi parmi les offrandes on trouve dans *l'Ousana Bali* le don de *harta* 225. Le traducteur, d'après l'usage présent à Java, a traduit 225 *dutes*, tandis que depuis des siècles les *tsiens*, ou les monnaies en cuivre Chinoises avec un trou au milieu constituent le change dans l'île de Bali. Cf. *Tijdschr. voor Neêrl. Indië.* 9e Jaarg. IIIe Dl. Batavia, 1847. pag. 306, 327.

[2] *History of Java.* Vol II. p. 61.

[3] *History of the Indian Archipelago.* Vol. I. Edinb. 1820. Planche 6 à la page 253 et p. 282.

allemand ayant vu une de ces pièces rapportée de Java, a cru découvrir sur l'avers la ressemblance d'une proue de navire, et frappé par le carré incuse du revers, hésita s'il devait l'attribuer à l'île de Java, ou bien, la rangeant parmi les plus anciennes monnaies Grecques, croire qu'elle fut transportée par le commerce à l'autre bout du monde [1]. Il est maintenant bien hors de doute que ces pièces sont originaires de l'île de Java et représentent une histoire monétaire assez longue, peut-être même le numéraire le plus usité dans différents anciens états de l'île.

Quoiqu'il soit probable que Java ait possédé dans l'époque Hindoue encore d'autres monnaies, nous n'avons pu réussir à les découvrir. M. Friederich parle, il est vrai, d'une monnaie de Mâdjâpahit, qui porterait une inscription des plus singulières en langue sanscrite [2], mais il a non seulement négligé de décrire ou publier ce monument des plus remarquables, mais encore il n'a pas daigné répondre à une demande, que je lui ai faite sur ce sujet. D'après la légende citée même je crois devoir douter que cette pièce soit une monnaie et qu'elle appartienne à Mâdjâpahit.

Les auteurs orientaux jusqu'ici connus nous donnent fort peu de lumières sur l'ancien système monétaire de Java. Les voyageurs et géographes arabes et persans, ainsi que les auteurs chinois entrent fort rarement dans des détails sur ce sujet. Abou-Zeyd, qui vivait vers la fin du IXème ou au commencement du Xème siècle, et semble avoir reçu ses communications d'un voyageur arabe, Ibn Vahab, en parlant du Mahâradja du Zâbedj ou Zânedj, ou le grand Roi de Java, dépeint en quelques traits l'état florissant et la grande richesse de ces contrées [3]. Il raconte l'histoire curieuse d'un des anciens rois ou plutôt une ancienne coutume, qui peut servir à faire

[1] *Numismata antiqua inedita. Commentariis ac tabulis illustravit* M. Pinder. Particula I. Berol. 1834. in 4°. p. 37. Tab II. N°. 6.

[2] *Over Inscriptien van Java en Sumatra, voor het eerst ontcijferd.* Batavia, 1857 in-4°. pag. 79 (*Verhand. Batav. Genootschap.* Vol. XXVI. Batavia, 1854—1857).

[3] *Relation des Voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et en Chine, dans le IXe siècle de l'ère Chrétienne*, publiée par M. Reinaud. Paris, 1845. in-12°. Tome II, p. 91 suiv. et traduction T. I, p. 95.

connaître l'opulence et la libéralité de ces rois et qui se rattache à notre sujet. Le palais du roi était près d'un petit étang, formé par un aestuaire de la mer. „Le matin de chaque jour, l'intendant se présentait devant le roi et lui offrait un lingot d'or en forme de brique; chaque brique pesait un certain nombre de *mannas*, dont la somme ne m'est pas connue. Ensuite l'intendant jetait cette brique, en présence du roi, dans l'étang. Au moment du flux, l'eau couvrait cette brique et les autres briques qui y étaient entassées, et on ne distinguait plus rien; mais, quand l'eau s'était retirée, on apercevait les briques, et elles jetaient un grand éclat aux rayons du soleil. Le roi, lorsqu'il donnait audience, se plaçait dans une salle qui dominait l'étang, et il avait le visage tourné vers l'eau. Cet usage ne souffrait pas d'interruption; chaque jour on jetait une brique d'or dans l'étang, et, tant que le roi vivait, on ne touchait jamais à ces briques. Mais, à sa mort, son successeur faisait retirer toutes ces briques sans en laisser aucune. On les comptait, on les faisait fondre, puis on distribuait l'or aux princes de la famille royale, hommes et femmes, à leurs enfants, à leurs officiers, à leurs eunuques, à proportion de leur rang et des prérogatives attachées aux diverses fonctions. Ce qui restait était distribué aux pauvres et aux malheureux. On avait eu soin d'enregistrer les briques d'or et leur poids total. Une note portait que tel roi qui avait règné à telle époque et tel nombre d'années, avait fait jeter dans l'étang royal un tel nombre de briques d'or, pesant tant; qu'après sa mort, ces briques avaient été partagées entre les princes de la famille royale. Or l'honneur était réservé pour le roi dont le règne s'était prolongé le plus longtemps, et qui avait amassé un plus grand nombre de briques d'or." La même notice, en général avec les mêmes mots et tirée de la même source, se trouve aussi chez le polygraphe arabe Maçoudi et d'autres [1].

[1] Cf. J. Gildemeister, *Scriptorum Arabum de Rebus Indicis loci et opuscula inedita*. Fasc. I. Bonnae, 1838. in-8°. pag. [illegible] et pag 159. — Maçoudi, *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Tome 1er. Paris, 1861. in-8°. pag. 175 suiv. — El-Qazvini avait entendu dire que le roi jetait chaque jour dans l'étang deux cents *man'* ou livres d'or en forme de barres ou briques, parceque l'eau était sa trésorerie. Cf. Gildemeister, ll. p. [illegible] et p. 194. — *El-Cazwini's Kosmographie*, herausg.

Ce lac aux briques d'or غدير لبن الذهب rappelle tout de suite plusieurs noms géographiques de Java, comme le Kali-mas, *la rivière d'or*, qui passe par Sourabaya, le nom de Banyou-mas, *l'eau-d'or*, etc. soit que ce conte soit un mythe étymologique, soit que la mémoire de l'usage ancien ait été conservée par le nom géographique. En mettant de côté l'exagération, qui s'attache d'elle-même à la narration d'une des merveilles de l'Orient, rapportée par seconde ou troisième main, il n'est pas improbable qu'il y ait quelque chose d'historique dans cette notice. A coup sur le poids indéfini mais assez lourd de ces briques d'or doit appartenir à l'imagination du narrateur, mais le fait même d'un usage de l'or fondu en forme de barre, de brique ou de carré oblong, et usité comme monnaie [1], concorde tellement avec les petits cubes d'or décrits ci-dessus, que nous pensons voir indiquées ces monnaies dans la narration arabe. Ce nom de *brique* conviendrait assez bien avec la forme d'un lingot carré, plus ou moins grand, une forme qu'ont depuis des siècles jusqu'à nos jours plusieurs monnaies ou pièces d'or et d'argent en Chine, en Annam et dans le Japon.

Le géographe arabe Edrisi, qui écrit vers le milieu du 12[e] siècle, raconte, en parlant du roi de Java, une particularité, qui a été repetée plustard par Ibn-el-Vardi, que ses monnaies portent l'empreinte de ses traits ou de sa figure [2]. Quoiqu'il me semble probable que le nom de جابة chez

von F. Wüstenfeld. II[r] Theil. Gött. 1848. p. 41. — Ibn-Khordabeh ajoute encore, qu'il fait fondre cette somme en un seul lingot et la jette dans l'eau en disant: voilà mon trésor. Cf. *Journal Asiat.* Paris, 1865. I. p. 66, 281. — Ibn-el-Vardi, qui raconte des merveilles des revenus du Maharâdja. Cf. *Fragmentum libri Margarita mirabilium, auctore Ibn-el-Vardi*, ed. C. J. Tornberg. Pars I. Upsal. 1835. in-8°. Cap. II. pag. 61 et 62. Du reste la tradition de trésors jetés dans des lacs ou cachés dans des citernes n'est pas rare aux Indes et nous rappelle quelques fois les offrandes de monnaies aux nymphes des sources chez les Romains et ailleurs. Comp. *Notices et extraits des Manuscrits de la Biblioth. du Roi.* T. XIII. Paris, 1838. in-4°. p. 219. suiv. — *Journ. Asiat.* Paris, 1845. T. I. p. 174.

[1] Le nom des auteurs Arabes لبن peut très bien exprimer le Malais بات ou باتو et le Jav. [illegible]

[2] *Géographie d'Édrisi*, traduite de l'arabe par M. A. Jaubert. Paris, 1836. in-4°. Tome I. p. 80. (*Recueil de Voyages et de mémoires, publiée par la Société de Géographie. Tome cinquième.* —

Édrisi doit être attribué à l'île de Java et non à Sumatra, le fait même qu'il rapporte est peu vraisemblable et n'a jusqu'à présent été confirmé par aucun monument monétaire connu de Java. Je pense donc que dans cette notice il a confondu l'île de Java avec celle de Ceilan, dont les anciennes monnaies représentent en vérité la figure du roi [1].

Les notices intéressantes Chinoises sur l'île de Java, que les Pères Jésuites ont traduits sans se douter du pays, auquel elles se rapportent [2], contiennent sur les monnaies l'indication suivante: „La monnaie qui est en usage pour le commerce en détail et pour les dépenses journalières, ne diffère pas de nos caches [3]. Nos caches mêmes, surtout les anciennes, y ont un très-grand cours. Elles sont portées chez eux par les commerçans de nos provinces maritimes" [4]. Le nom de Koua-oua, qui n'a été en usage en Chine qu'environ depuis le milieu du treizième siècle [5], ainsi que la mention des étrangers de l'occident ou des arabes et plusieurs autres indices indiquent assez bien l'époque, à laquelle cette notice se rapporte, savoir vers le milieu du 15e siècle, tandis qu'elle est confirmée par la trouvaille de nombreuses monnaies Chinoises, souvent très anciennes, dans le sol de Java, et par l'usage qui a prévalu en partie jusqu'à nos jours, d'importer des monnaies en cuivre Chinoises dans plusieurs parties de l'Archipel Indien. On pourrait même déduire de cette notice, qu'à cette époque il n'existait en Java

Ibu-el-Vardi, *Fragmentum libri Margarita mirabilium*, ed. C. J. Tornberg. Pars I. Upsal. 1835 Cap. II. p. ٨٥ et p. 85 parle même de monnaies d'or et d'argent.

[1] Cf mes observations in: *Verslagen en Meded. der Koninkl. Akad. van Wetensch. Afdeeling Letterkunde.* Ve Deel. Amst. 1860. p. 398.

[2] Pour la question de la chronologie Javanaise nous croyons utile de faire remarquer entre autres la notice, qui rapporte l'an 1376 de l'ère Javanaise à la septième année de Hiuen-té ou 1432 de l'ère Chrétienne et la fondation du royaume de Koua-oua à l'an 65 avant J. C.

[3] Les caches sont ici les pièces connues composées d'un mélange de cuivre et d'étain ou de zinc, avec un trou carré au milieu, nommés *tsien* par les Chinois.

[4] *Mémoires concernant l'histoire etc. des Chinois, par les Missionnaires de Pe-kin.* Tome XIVe. Paris, 1789. in-4o. pag. 104

[5] Comp. les recherches de Mr. le Prof. J. Hoffmann dans l'ouvrage du Dr. S. Müller: *Bijdragen tot de kennis van Sumatra.* Leiden, 1846. in-8o. p 44 suiv.

plus d'autre monnaie courante que les tsién's Chinois, et les pièces Javanaises imitées d'après ce type. Nous verrons que c'est cela-même, que nous démontrent les monnaies Javanaises de l'époque suivante.

MÉDAILLES DES TEMPLES.

Nous ne pouvons quitter l'époque Hindoue de la civilisation Javanaise sans parler d'une espèce toute particulière de pièces, dont l'explication est encore tout-à-fait obscure. Ce fut le célèbre Raffles, qui dans son Histoire de Java (Vol. II, pl. à la page 60) publia le premier quatorze de ces pièces, dont un grand nombre fut trouvé dans la partie centrale et orientale de l'île près des temples ruinées. Raffles avait l'habitude de consulter les Javanais les plus instruits sur les questions d'archéologie, mais comme ces savants avaient perdu presque toute connaissance de l'antiquité et qu'ils se sentaient obligés de répondre aux questions difficiles du grand Seigneur, ils devaient nécessairement expliquer par des hypothèses ou divinations ce qu'ils ignoraient. Ainsi le chef Javanais, le Kjaï Adipàti de Dĕmak, en se servant du Tjondrâ sangkâlâ ou la méthode d'exprimer les chiffres par des mots d'objets, qui indiquent un nombre, est parvenu avec une hardiesse surprenante à expliquer les figures de ces pièces et à trouver l'indication d'une date fixe. En exprimant ces dates prétendues de chaque pièce sur sa planche, Raffles semble avoir confirmé une méthode, qui à la moindre critique apparait tout-à-fait arbitraire et ridicule. Sur une pièce qui représente en bas deux figures, des démons ou Raksisâ's en lutte avec un taureau ou boeuf, en haut deux espèces de dragons ou serpents enlacés (notre N°. 70), le savant Javanais a su trouver ainsi la date 1568 exprimée par les figures et par la formule „des serpents se meuvent tandis que les hommes travaillent"

naga	hobah	wisaya	jalma
serpents	mouvoir	travailler	hommes [1]
8	6	5	1.

[1] *History of Java.* Vol. II. p. 61.

Il ne sera pas nécessaire d'observer, que cette manière d'explication est dénuée de tout fondement. Raffles même, qui ordinairement ajoutait une fois surprenante aux contes des savants Javanais, laisse percer un doute et ajoute qu'elle parait si incertaine, que probablement on pourra peu s'y fier. En vérité on a peine à s'expliquer comment un savant de la sagacité de Sir Stamford Raffles ait pu attribuer un seul moment quelque poids à cette interprétation prétendue chronologique, mais on doit surtout s'étonner de la légèreté, avec laquelle il a traité en général ce sujet. Sur la planche en face de la page 60 du IId Vol., on il donne un nombre de ces pièces, il n'indique nulle part les *revers*, qui souvent tout-à-fait différents devraient pouvoir s'expliquer par le même système, mais qui prouvent absolument la fausseté de cette méthode. Une seule fois, son interprète Javanais, qui semble n'avoir vu que les dessins, a su se tirer d'embarras. Connaissant la pièce, nous savons que le No. 2 de la troisième ligne a pour revers le No. 2 de la quatrième ligne et en vérité toutes deux faces, quoique bien différentes (notre No. 31), sont attribuées à l'an 1246. Mais en même temps ni le Javanais, ni Raffles s'est aperçu, que cette dernière face (No. 2 de la 4e ligne) est la même que le No. 2 de la première ligne, dessiné d'après un exemplaire mal conservé et expliqué par une tout autre date, l'an 1068.

Mais ce qui est plus singulier encore, Raffles a pris ces pièces pour des monnaies. Crawfurd qui en publie aussi une couple, ne partage non seulement cette erreur, mais il ose même nous assurer, que ces pièces formaient la monnaie courante des souverains de l'empire de Mâdjâpahit [1]. M. Marsden, qui publia quatre de ces pièces, suivit aussi l'opinion de Raffles, quoiqu'il était déjà sur la voie d'une meilleure appréciation [2]. Cependant je crois pouvoir assurer, que ce ne sont pas des monnaies, mais

[1] *History of the Indian Archipelago.* Vol. I. p. 281.

[2] *Numismata Orientalia.* p. 811. No. MCCXLIII—MCCXLVI. — Mr. C. Ritter, *Die Stupa's —und die Colosse von Bamiyan.* Berlin, 1838. in-8o. pl. VIII, No. 11 et 12 et pag. 213, en répétant deux pièces de Raffles, n'a pas même observé le trou central et a effacé ainsi le caractère distinctif du type Chinois.

des médailles, qui se rapportent aux anciennes superstitions des Javanais. Il est hors de doute, que ces pièces singulières ont été imitées d'après les pièces, nommés *médailles des temples* par M. Stan. Chaudoir, et qui depuis des siècles jusqu'à nos jours ont été en usage en Chine et au Japon parmi les sectateurs de Bouddha et de Tao-ssé comme talismans ou amulettes, et qui sont même décrits et réprésentés soit dans les ouvrages de numismatique générale, soit dans plusieurs recueils spéciaux publiés en Chine et au Japon [1]. Les pièces Javanaises ressemblent généralement aux médailles des temples Chinoises et Japonaises par la forme, qui est imitée du tsien ou de la monnaie courante en cuivre, mais ordinairement plus grande que ces pièces dans les temps modernes. Comme celles-ci elles sont ordinairement de forme ronde, avec un trou carré au milieu, pour pouvoir être portées à une corde; ce trou ainsi que le bord extérieur a un rebord en relief. Dans plusieurs exemplaires on a plus tard percé quatre trous près des angles de l'ouverture centrale, probablement pour y passer une corde. Elles sont le plus souvent d'une espèce de bronze, en cuivre jaune ou rouge, quelquefois le cuivre par un alliage particulier est devenu un métal blanc, rarement on en trouve en plomb. Toujours elles ont été coulées, ce qui semble de nos jours avoir facilité la contrefaçon. Ce n'est souvent que par longue expérience qu'on parvient à distinguer les pièces vraiment anciennes des copies modernes. Les anciennes sont souvent assez différentes par rapport au travail; on en trouve qui sont grossièrement exécutées, tandis que d'autres avec un dessin tout particulier et fort defectueux, ne manquent pas d'un certain art. Parmi celles qui me semblent tout à fait fausses, c'est-à-dire d'invention nouvelle, j'en ai remarqué d'un travail tout à

[1] Un de ces Recueils se trouve parmi les ouvrages de la collection de M. Siebold à Leide et indiqué dans le *Catalogus librorum et manuscriptorum Japonicorum*, descr. J. Hoffmann. Lugd. Bat. 1845, f°. pag. 29. N° 484. — Mr. le baron Stan. de Chaudoir a publié un grand nombre de pièces tiré des ouvrages de numismatique Japonais dans son excellent *Recueil des monnaies de la Chine, du Japon, de la Corée, d'Anam et de Java.* St. Petersbourg, 1842, in-f°. — Quelques unes se trouvent dans la traduction d'un ouvrage numismatique Chinois par Mr. C. B. Hillier, dans les *Transactions of the China branch of the Royal Asiatic Society* Part. II. Hongkong, 1852. in-8°. pag. 156 suiv.

4

fait grossier et barbare et qui, après être coulées très mal, avaient été travaillées à la pointe. Le caractère de ces dernières pièces semble indiquer des faussaires Chinois à Java, qui paraissent dans les derniers temps avoir ajouté ce genre d'industrie à la fabrication d'antiquités Javanaises. Mais quoique les médailles des temples Chinoises et Japonaises ont fourni le type pour nos pièces Javanaises, le dessin, les figures, l'exécution de ces dernières en diffère entièrement et présente un cachet tout à fait particulier. J'ai vu un très grand nombre de ces pièces tant de la Chine et du Japon, que de l'île de Java, mais pour les anciennes je n'ai jamais pu hésiter un moment à les distinguer et à reconnaitre leur origine. Ce que Mr. Chaudoir a dit des médailles des temples Chinoises et Japonaises „la superstition attribue à ces médailles la vertu de porter bonheur ou malheur à ceux qui les possèdent" s'applique encore aujourd'hui souvent aux Javanais, nonobstant leur profession de l'Islamisme, et même dans l'ignorance de la signification de ces pièces. Une de ces pièces dans ma collection a été trouvée sur le cadavre d'un des chefs Musulmans mort dans la guerre sainte des Padris dans l'île de Sumatra. Ces objets anciens devenus inconnus sont pour ces peuples peu éclairés par cela même des objets de vénération, mais probablement il n'y en a aucun qui pourrait expliquer la signification des figures sur ces talismans. Ce n'est qu'en l'île de Bali, où l'on aura peut-être conservé encore les traditions anciennes sur ces médailles mystérieuses qu'on peut espérer quelque lumière sur ce sujet, comme sur tant d'autres de l'antiquité Javanaise. C'est en vain qu'en examinant et comparant un grand nombre de ces pièces, j'ai tâché de deviner le sens des figures. Souvent ces médailles portent des figures, les mêmes ou différentes des deux côtés, souvent une des faces est blanche; sur les pièces vraies je n'ai rencontré aucune inscription ou des caractères assez clairs et certains. Ordinairement on a cru voir sur ces pièces des figures, qui se rapportent au Bouddhisme; comme l'arbre saint, la roue des prières, le vihara et d'autres, mais nous verrons, que cette opinion généralement reçue, n'est pas encore suffisamment prouvée ni certaine. Ce qu'il y a de plus singulier sur ces

pièces, ce sont les figures humaines. Souvent on voit sous l'arbre ou la roue deux figures humaines opposées, ordinairement à gauche un homme, à droite une femme [1], mais d'un dessin tout à fait particulier, qui diffère entièrement des figures sculptées assez régulières et souvent vraiment belles des anciens monuments de Java. Cette différence ne regarde pas seulement les formes du corps, mais aussi les positions, les vêtements, coiffures, ornements, attributs, le tout ensemble de la conception de la figure et l'exécution du dessin et je dois différer entièrement du jugement de Mr. van Hoëvell (*Verhand. Bat. Gen.* XXI[e] Dl. 1[e] Ged. Batavia, 1847. p. 25), qui en parlant d'une de ces pièces, que je possède aussi, y voit les mêmes signes de la haute culture Hindoue des arts, que représentent les statues anciennes Javanaises de Siva, Pârvatî et Dourga. Les vêtements, les anneaux aux bras et aux jambes expriment sans doute le costume Javanais de leur époque, qui en partie se trouve encore le même, mais les têtes ont ordinairement une forme tout à fait singulière. Souvent elles ressemblent plus ou moins à des têtes de lion, de taureau et d'autres animaux en forme de masque, souvent aussi elles ont cette forme tirée, avec le nez allongé et pointu, qui approche de la tête d'oiseau et qu'on trouve de même comme signe caractéristique dans les figures de Wayang ou des ombres Chinoises chez les Javanais. En comparant les figures humaines sur ces médailles et les figures dans le Wayang Javanais on ne peut douter qu'il n'y ait une affinité complète. Elles ont la même forme de tête d'oiseau en profil, comme les pieds, le corps difforme, mal proportionné, le cou et la taille extrêmement minces, les bras grêles et démesurément longs. Ces têtes sont souvent comme dans le Wayang pourwâ couvertes d'une espèce de casque avec une sorte de corne ou de trompe sur le devant et le derrière de la tête et une couronne à pointes. On peut aisément se convaincre de la ressemblance souvent frappante d'un grand nombre des figures sur ces médailles avec les figures des

[1] Lorsque Mr. H. J. Domis offrait le 15 févr. 1834 à la Société Asiatique de Londres „une curieuse ancienne monnaie Javanaise de cuivre blanc", qui appartient à cette classe, on trouve mentionné assez naivement: „with the representation of Adam and Eve." Cf. Journal of the R. Asiat. Soc Vol. I. Lond. 1834. pag. 152.

Wayang, en comparant la planche chez Raffles, Vol. I, à la page 336 et la planche dans *Tijds. v. N. I.* Dl. VIII. 2 à la page 8, avec plusieurs de nos pièces. L'origine de ces figures singulières et grotesques pour représenter les personages célèbres de l'antiquité n'a, autant que je sache, pas encore été suffisamment éclaircie. L'explication des Javanais, rapportée par Raffles [1] attribue ces figures difformes à l'influence de la religion Musulmane. On raconte, que le Sousouhounan Moria pour pouvoir concilier ce jeu si antique et populaire des Javanais avec l'aversion de l'Islam pour les images, ait tellement défiguré les figures du Wayang, qu'elles cessaient de ressembler à des formes humaines. Le savant van Hoëvell a cru trouver une confirmation de cette tradition dans le fait, que les figures du Wayang de l'île de Bali, où la religion Mohamétane n'a pas encore pu se propager, ne présentent pas ces difformités, mais auraient conservé la forme antique [2]. Un tel expédient convient assez bien à l'esprit indulgent et facile des Javanais, chez qui le syncrétisme en religion, opinions et usages semble avoir existé toujours et règne encore d'une manière vraiment étonnante, et cependant cette explication nous laisse encore quelques doutes. Nous avons peine à croire, que toutes ces médailles datent de l'époque après l'introduction et la suprématie de l'Islamisme. Il est bien dommage, qu'en trouvant ces médailles on n'ait jamais indiqué, quels autres objets antiques y étaient jointes, par lesquels on eut pu probablement déterminer du moins approximativement l'antiquité de ces monuments. La grande ressemblance des figures avec celles des Wayangs nous ferait de suite penser que les représentations sur ces médailles sont empruntées à ces pièces de théatre. Dans le Wayang, le jeu le plus populaire et l'amusement le plus chéri des Javanais, on distingue différentes espèces, qui se distinguent par l'étoffe des figures, le sujet et la manière de représentation. Dans le Lampahan pourwâ, ou Lampahan de l'ancienne tradition, les figures sont à tête nue ou avec des couronnes, dans le Gĕdog avec des coiffes de toile et des poignards (kĕris); le

[1] l. c. p. 337. — *Tijds. voor N. I.* VIII[e] Jaarg. 2[e] Dl. p. 4.

[2] Cf. *Verhand. Batav. Gen.* 20 Dl. bl. 38.

sujet des premières est tiré des anciennes légendes Hindou-Javanaises, surtout des luttes entre les Korâwâ's et Pandâwâ's; dans le Wayang gĕdog et bèbèr il a rapport à l'histoire romanesque du prince Javanais Pandji de Djĕnggâlâ, dans le Wayang kalitik à l'histoire de Damar-woulan et Ménak-djinggâ, roi de Blambangan. Mais avec aucun de ces sujets dramatiques, autant que nous les connaissons [1], ne semblent convenir les figures sur nos médailles d'une manière assez distincte, pour expliquer par là ces représentations. Dans cette incertitude nous ne savons mieux faire que de ranger ces médailles en quelques classes. Les plus anciennes sont probablement celles, qui représentent une, ou le plus souvent deux personnes opposées, un homme et une femme, avec différents accessoires, un arbre, une roue, un édifice et d'autres objets plus ou moins distincts et qui semblent se rattacher à la vie commune. Cependant la question principale, si ces représentations ont rapport à la vie religieuse ou simplement à la vie domestique, ne me paraît pas encore résolue d'une manière satisfaisante. C'est surtout dans l'arbre, la roue et l'édifice qu'on a voulu voir des caractères distinctifs du Bouddhisme [2]. L'arbre sacré, le figuier religieux (Sanscr. açvattha, pippala etc.) est surtout l'arbre vénéré des Bouddhistes, qui se rencontre souvent dans leurs légendes et sur leurs monuments. Aussi les anciennes monnaies de l'Inde semblent en porter le

[1] Si je ne me trompe, on compte 227 pièces des Lampahan pourwâ, et environ 11 des Lampahan wayang gĕdog. Jusqu'ici ont été publiés de cette riche littérature des wayangs: *Radèn Bambang Soemitro's huwelijk*, door J. Lapjes (*Tijds. Neêrl. Indie.* IVe jaarg. 1e Dl. Batavia, 1842. p. 485) — J. A. Wilkens: *Het Wajang-verhaal Preguwa (Tijds N. I.* VIIIe Jaarg. 2e Dl. Bat., 1846. p. 1). — C. F. Filips: *Overzigt van het javaansch verhaal Sankirono* (*Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenkunde* Dl. IV. Batavia, 1855. p. 43.) — C. F. Filips: *Overzigt van het javaansch verhaal Poethoet Gondho Prono* (*Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* Dl VI. Batavia, 1857. p. 202). — C. F. Filips: *het broedergevecht uit de Wajang Kerno Tandingan* (*Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* Dl. VII. Batavia, 1858. p. 33). — T. Roorda, *De lotgevallen van Raden Pandji, volgens de Javaansche wajangverhalen* (in: *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenk. van N. I.* VIIe Dl. Amst 1864. p. 1). — Un très intéressant ouvrage de ce genre a été publié, il y a quelques jours, intitulé: *De Wajang-verhalen van Pâlâ Sarâ, Pandoe en Raden Pandji*, par M. Roorda. La Haye 1869.

[2] Comme C. Ritter. *Die Stupa's (Topes) und die Colosse von Bamiyan* Berlin, 1838 p 213 suiv. 272.

symbole, mais cette figure diffère entièrement de l'arbre sur nos médailles [1]. Mais de même le figuier de l'Inde (ficus Indica, Jav. waringin) et nombre d'autres arbres sont en vénération chez les Indiens, aussi bien que chez les Javanais, où entre antres dans le système astrologique chaque Woukou a un arbre particulier [2]. Plusieurs de nos médailles présentent la même forme d'arbre aux branches pendantes, et souvent avec des troncs ou racines entrelacés, mais sur d'autres l'arbre semble différer ou se réduit à quelques tiges.

La figure de la roue n'offre pas un caractère plus distinctif. La formule de *la roue de la loi* semble n'avoir eu primitivement dans le Bouddhisme qu'une signification figurative et même lorsque plus tard ce symbole s'est transformé en roue magique de prières, comme en Népal et dans l'Asie centrale, elle a reçu la forme d'un cylindre, dans lequel les papiers de prières sont tournées. Mais la roue sur nos médailles diffère autant de ces cylindres, que de la roue, qu'on trouve sur les anciennes monnaies de l'Inde et qu'on explique ordinairement comme symbole Bouddhiste [3]. La position de notre roue en haut y ferait voir un objet principal, mais sur d'autres la roue est en bas, ou bien manque tout à fait. Sa forme ressemble à la roue d'un émouleur entourée d'un cadre ou châssis et munie d'une anse. Sur quelques unes on voit une personne, qui tenant la manivelle, semble dans l'action de tourner la roue. Comme cette figure de la roue sacrée ne m'est pas encore connue dans les monuments de l'Inde ou de Java, j'inclinerais peut-être à n'y voir qu'un rouet ordinaire. La figure d'un édifice, qu'on y voit souvent ajoutée, n'est pas plus certaine, quoiqu'on y ait voulu voir l'image d'un vihara ou cloître Bouddhiste. Mais il n'a nulle ressemblance avec les figures connues des vihara's, ou d'autres

[1] Cf. C. Ritter. II. pl. VIII. N°. 6, 7, 8, 10. *Journal R. As. Soc.* Vol. VI. Lond. 1841. p. 452 et la planche et aussi les figures dans le bel ouvrage de James Prinsep, *Indian Antiquities*, publié par M. Edw. Thomas.

[2] Cf. P. P. Roorda van Eysinga: *Handboek der land- en volkenkunde van N. I.* III Boek. 1 Dl Amst. 1841. p 276 sq.

[3] Cf. *Journ R. A. S.* Vol. VI. Lond. 1841. p. 452 et la planche.

bâtiments réligieux des Bouddhistes. Aussi la forme varie-t-elle beaucoup. Quelquefois c'est un haut bâtiment carré, avec un grand nombre de fenêtres et un toit en pointe, tout comme une fabrique Européenne. Peut-être doit on voir dans cette forme singulière un temple portatif avec des niches pour placer les idoles. Une telle figure, en usage chez les Kalmouks, a été donnée par Pallas [1]. Sur d'autres le bâtiment présente une porte voûtée, comme dans quelques petits temples de Java; cette forme avec la précédente se trouve conjointement dans la médaille chez Raffles, l.l. Vol. II. p. 60, attribuée à l'an 1068. Sur d'autres on dirait une façade avec une fenêtre, comme chez les habitants des monts Tĕnggĕr, sur d'autres la maison semble, selon l'usage des Malais, posée sur des pilotis, ou bien c'est un seul toit sur des piliers, ou un grand toit orné, sous lequel se trouve une maisonnette. Dans toutes ces formes il ne se présente aucun signe caractéristique du Bouddhisme, et la variété de formes même prouve au moins qu'il n'y a pas de type arrêté pour cet édifice. Les premières formes cependant pourraient indiquer un temple portatif [2] et ainsi le symbole réligieux ne manquerait pas entièrement, si l'on veut voir dans ces pièces simplement des représentations domestiques. Sur ces mêmes pièces se trouve souvent une figure X, dont la signification me semble aussi bien incertaine; elle a quelque ressemblance avec un signe qu'on croit être un symbole Bouddhique sur les anciennes monnaies d'Arracan [3], mais elle pourrait aussi bien indiquer quelque instrument journalier, comme un dévidoir, ou une nasse; de même le bâton à pointe, qui est ajouté, peut être une arme ou un fuseau. Sur

[1] Cf. P. S. Pallas: *Sammlungen histor. Nachrichten uber die Mongolischen Volkerschaften.* II[r] Th. St. Petersb. 1801. 4°. pl. 9. B. fig. 23. b. pag. VII.

[2] Dans un des Woukon's chez Roorda van Eysinga, II. p. 282 on lit: gedong piennikoel hangngatokkaké dhévaanné: la maison portative fait voir son dieu.

[3] Cf. *Journal, R. A. S.* Vol. VI. Lond. 1841. pl. N°. 7. pag. 454. — Marsden, *Num. Orient.* pl. LIII. No. MCCXXIX. Nous regrettons que les deux articles de Mr. T. Latter: *Remarks on a Boodhist Coin or Medal* (*Journ. As. Soc. of Bengal*, Vol. VIII. Part. II. Calc. 1844. p. 571) et *On the Buddhist Emblem of Architecture* (*Journ. As. Soc. of Bengal*, Vol. XIV. Part. II. Calc. 1845, p. 623) ne nous ont rien fait apprendre par les fantaisies singulières de l'auteur.

d'autres on trouve une figure comme un noeud, ou 8, et une espèce de caducée, formée de deux serpents entrelacés. Aux usages domestiques semblent se rattacher plusieurs autres figures; comme celle d'une échelle, une espèce de bac, peut-être pour battre le riz ou comme auge pour les animaux, et différentes espèces de vases et de pots, parmi lesquels se trouve souvent un pot à tuyau. Sur plusieurs on voit encore une figure en forme de pain de sucre, qui doit indiquer le *toumpèng*, ou le riz cuit dans le *koukoussan*, panier tressé de bambou, qui lui donne cette forme généralement usitée. Ces derniers objets sont quelquefois dispersés sur le champ des médailles, quelquefois ils se trouvent rangés comme sur un cabaret ou une table, et alors il y a quelque ressemblance avec le *pinda pâtra* ou table des aumônes des Bouddhistes [1]. A la vie domestique se rapporte sur quelques pièces sans doute la figure plus ou moins régulière d'un enfant, ainsi que d'un coq ou autre oiseau, sur une pièce on trouve même le jeu le plus répandu dans tout l'Archipel Indien. Un carré divisé en carreaux en forme d'échiquier semble devoir représenter un champ cultivé, comme la figure d'un boeuf dans un compartiment semble indiquer une prairie. Sur quelques unes un demi-cercle en-haut pourrait indiquer le soleil, mais je ne puis expliquer quelques autres figures, comme une ligne courbée avec trois ou quatre points, à la marge inférieure. Je ne puis y voir un chaitya, dont la figure si commune sur quelques anciennes monnaies de l'Inde, diffère trop des figures de nos pièces. Le costume des figures humaines est souvent trop peu distinct, mais semble varier sur les pièces. Souvent, mais pas toujours, les figures d'hommes et de femmes portent de grands anneaux aux bras supérieurs, aux bras inférieurs et aux jambes. Comme dans le Wayang les figures des femmes ont quelque fois au dos l'espèce d'ornement en forme d'ailes, qu'on nomme *prâbâ*. Les figures sont debout ou assises, le plus souvent l'homme à gauche, la femme à droite. Sur une pièce l'homme tient un trident tourné dans la main, la femme un baton à deux boutons.

[1] *Pallas*. II. Zweiter Th. St. Petersb. 1801. 4°. Pl. III. fig. 4. Pl. 9. B. fig. 23. *Journ. R. A. Soc.* Vol. XVIII. London, 1861. pl. IX 1.

Sur d'autres la figure humaine ou les deux figures semblent se baisser avec le bras pendant et la main étendue comme pour lever un objet, qui semble un vase ou un pot. Sur quelques pièces de ce genre on serait tenté de voir l'indication des cérémonies de mariage, qui même sous la couche superficielle de l'Islam se sont conservées sans doute depuis bien des siècles jusqu'à nos jours chez les Javanais [1]. Sur d'autres pièces les personnages sont assis sur les genoux avec les jambes repliées sous le corps; rarement une des jambes est courbée debout, l'autre pliée sous le corps. Probablement ces positions ne sont point indifférentes, parce que déjà dans les anciens ouvrages javanais bien parler et s'asseoir convenablement sont les deux préceptes cardinaux de *bienséance* et de civilisation.

Dans cette classe de médailles quelques unes offrent des deux côtés exactement la même représentation; sur d'autres il y a quelque différence, soit qu'un côté présente une personne, l'autre deux, soit qu'il y ait deux personnes sur les deux côtés avec des additions différentes, comme l'arbre, la roue, la maison, l'auge, des pots, des vases etc. Quelques fois le même avers a un revers différent et en général on peut remarquer sur plusieurs pièces une certaine liberté, qui en faisant usage de la plupart des mêmes figures et symboles, les arrange ou les distribue différemment sur la même face ou sur les deux côtés de la pièce. Nous ne connaissons qu'une pièce, qui porte sur chaque côté deux personnages, mais sans aucune autre figure. Plusieurs médailles n'ont des figures que d'un côté et le revers est blanc avec un rebord à la marge et autour du trou ou bien tout à fait uni.

Nous pensons devoir porter à une seconde classe les pièces, qui sur le revers, ou sur les deux côtés donnent des représentations ou des figures d'un caractère spécial et qui semblent se rapporter à quelque légende ancienne, à quelque fait ou objet particulier. Ici le dessin diffère souvent et sans avoir les formes bizarres des premières pièces, approche davantage au style

[1] Comp. l'interessant exposé des institutions, coutumes et usages des Javanais à Sourakarta, par M. C. F. Winter, (*Tijds. voor Neêrl. Indie.* 5e Jaarg. 1e Dl. Batavia, 1843, et surtout pag. 181 suiv.

commun indien. Nous rangeons dans cette classe les pièces, où le revers porte en haut deux dragons enlacés, en bas deux figures qui indiquent assez bien le type des rakchasas ou démons et qui terrassent un éléphant ou un taureau. En cherchant l'explication du premier sujet je pensais un moment à la légende, qu'on trouve dans le Lalita-vistara et ailleurs et qui rapporte, que Dévadatta, par envie, par orgueil d'être un Çâkya, et enivré aussi par l'orgueil de sa force, saisit un éléphant blanc de très-grande taille, destiné à porter le Bôdhisattva, de la main gauche par la trompe, et le tua de la main droite d'un seul coup, et que Soundauaranda, voyant cet éléphant tué à la porte de la ville, en blâmant cette action, prit l'éléphant par la queue et l'attira en dehors de la ville [1]. Mais j'ai cru devoir rejeter cette explication. Non seulement il serait difficile à croire, que deux contemporains du Bouddha soient figurés sous la forme de démons, dont celui qui attaque l'éléphant par derrière ne semble pas le moins furieux et frappe son ennemi avec un kĕris javanais, mais aussi les deux dragons enlacés restent ainsi sans explication. Plus tard je vis une variante de cette représentation, où l'éléphant a perdu non seulement ses ornements, son collier, mais aussi ses défenses. Enfin sur une autre se trouve un sujet tout à fait semblable, mais un taureau remplace l'éléphant. J'ai cherché dans les légendes indiennes et javanaises l'explication de ces sujets, mais sans avoir pu trouver une solution assez certaine. Je crois que si longtemps que les anciennes traditions javanaises, surtout les nombreux Wayangs nous sont encore si peu connus, il serait trop hasardé de vouloir expliquer des représentations qui portent un caractère si spécial. Nous ne pouvons que ranger par conjecture dans cette classe le revers avec une chasse au cerf, deux serpents enlacés, un boeuf et un oiseau, celui avec une figure animant un cavalier, avec les deux oiseaux dont l'un dans une cage et le dragon, celui avec le démon femelle et le poisson, avec l'arbre, l'homme et le cheval, avec l'homme à cheval en galop, avec le

[1] Cf. *Rgya tch'er rol pa ou Développement des jeux*, par Th. Ed. Foucaux. IIe Partie. Paris, 1848. 4o. pag. 137.

cheval à l'étable, avec le dragon à deux têtes, les pièces avec des figures rangées en cercle, peu distinctes, dont l'une semble porter un mât avec sa voile et les pièces blanches au revers avec l'homme sur l'éléphant, les cavaliers à cheval, et la figure courante, qui ressemble assez bien au type de Hanouman, le roi des singes.

Je crois devoir séparer des précédentes une troisième classe de ces pièces, qui me semblent douteuses, ou bien entièrement fausses. Comme toutes ces pièces ont été coulées, il est bien difficile de distinguer celles qui ont été coulées d'après un modèle antique. Mais il y en a d'autres, dont l'aspect extérieur ainsi que le type peuvent exciter des doutes sur leur antiquité. Parmi celles-ci je crois devoir ranger une pièce, dont un dessin avec celui d'une autre pièce a été envoyé en Mai 1858 par M. E. Netscher à la Société Asiatique de France [1]. Pour ce qui regarde l'autre pièce elle était connue depuis longtemps en Europe par M. Endlicher [2] et publiée par M. le baron de Chaudoir, dans son bel ouvrage [3]. Ces pièces ne sont même pas très rares à Java, d'où j'en ai reçu deux beaux exemplaires, mais d'un diamètre un peu plus grand. Pour l'autre pièce, qui se trouve dans la belle collection de M. J. S. van Coevorden et qu'il m'a permis d'examiner pendant son séjour en Hollande, je dois avouer que l'aspect moderne et la fabrique toute barbare de la pièce me font bien douter de son authenticité. L'avers permet à peine de distinguer deux figures humaines avec un quadrupède, probablement un éléphant. Le peu de distinction dans ces figures ne s'explique pas par l'antiquité, qui aurait pu effacer les formes, car la pièce a un aspect tout moderne, mais uniquement par l'incapacité

[1] Comp. Rapport sur deux médailles en cuivre jaune, trouvées à Sourabaya, île de Java, dans le *Journal Asiatique*, Avril—Mai, 1860. p. 321 suiv.

[2] *Verzeichniss der Chinesischen und Japanischen Munzen des K. K. Munz- und Antiken-Cabinettes in Wien.* Wien, 1837 S. 45 u. 79.

[3] *Recueil des monnaies de la Chine, du Japon, de la Coreé, d'Annam etc* St. Pétersbourg, 1842. in-folio, pl. X, N°. 29. Comp. aussi M. C. B. Hillier, dans les *Transactions of the China Branch of the Royal As. Society*. Part. II. 1848—50. Hongkong, 1852. 8°. pag. 105 suiv., et Part. V. 1855. Hongkong, pag. 70 suiv.

de l'artisan, qui a mal moulé et mal coulé la pièce. Sur le revers la légende arabe, qui a été gravée après le coulage, est si mal faite, qu'il est tout naturel que les savants Orientalistes de Paris n'ont pu venir à bout de la déchiffrer. Les deux mots assez distincts الّا اللّه font penser de suite à la profession de foi, en usage sur les monnaies arabes depuis les premiers temps لا اله الّا اللّه وحده *il n'y a de dieu, que Dieu seul*, ou bien le fabricateur a voulu exprimer لا اله الّا اللّه الصمد *il n'y a de dieu, que Dieu l'Éternel*, mais ne connaissant pas la langue ni l'écriture, il a jeté pêle-mêle des mots informes. Pour moi, je suis convaincu que nous devons cette pièce à l'industrie d'un de ces Chinois, qui s'appliquent à fabriquer des antiquités, mais qui, imitant souvent des figures ou caractères, qu'ils ne comprennent heureusement pas, trahissent par cela même leur tromperie. A cette classe de pièces fausses, fabriquées dans les derniers temps, je crois avec assurance pouvoir rapporter un nombre de pièces d'une exécution tout à fait barbare. On n'a qu'à mettre ces pièces à côté des anciennes et l'on reconnaît de suite leur mauvaise origine. Non seulement le métal est différent, plus foncé et brut, mais le dessin est mal fait et grossier. Pour leur donner quelque meilleure mine, souvent ces pièces coulées d'une manière lourde et ignorante ont été gravées ou coupées au contour du dessin et c'est par tous ces signes qu'on peut de suite reconnaître leur date récente. En partie les fabriquants semblent avoir voulu imiter les types anciens, on y voit souvent aussi des espèces d'arbres, des maisons, des vases, mais tout d'une manière très grossière, et surtout les figures des personnages, par exemple avec tête de lion, ou de crocodile, sont devenues de vraies caricatures.

Toutes les médailles antiques de ce genre semblent manquer de caractères où légendes. Cependant il y en a, où l'on croirait voir quelques traits, qu'on pourrait prendre pour des lettres ou caractères, mais que nous ne pouvons expliquer. Ainsi en bas du trou on voit quelquefois des traits, par exemple la figure d'un **M** ou ᗰ (comp. Raffles l. 3 N°. 2), sur d'autres la personne à gauche a près de sa main la figure [illegible] ou une figure à peu près semblable (N°. 29, 35, 47, 54. Raffles l. 2. N°. 3); sur

le N°. 57 on voit un signe ressemblant celui-ci: ±. Comparez aussi chez Marsden le N°. 1246 et chez Raffles I. 3 N°. 2, où il y a des figures, qui semblent être des caractères. Enfin quelques autres semblent porter des restes de caractères arabes; le N°. 66 a probablement eu une légende arabe avec des chiffres dont il reste quelques traces; sur le N°. 73 on croirait voir les chiffres ٧٣٧ (737), et le N°. 72 semble avoir eu un ou deux mots arabes devant l'éléphant, maintenant trop effacés pour pouvoir les distinguer.

D'après ce qui m'a été communiqué par le Javanais Sastra Tâmâ, lorsqu'il était en Hollande, ces médailles portent aujourd'hui en Javanais le nom de ꦏꦼꦠꦺꦭ꧀ *kĕtèl*, ou ꦏꦼꦤ꧀ꦠꦺꦭ꧀ *kĕntèl*.

MONNAIES DE JAVA. CONTINUATION.

Nous ne pouvons quitter l'époque ancienne ou hindoue de la numismatique javanaise sans fixer l'attention sur deux points bien singuliers et jusqu'ici inexplicables. Le premier c'est le fait peut-être unique, que dans un pays, où pendant des siècles plusieurs empires assez puissants ont existé ou se sont succédés, où la civilisation et les arts avaient atteint un assez haut dégré, où surtout le commerce a été très actif sur différents points pendant un long cours de temps, il nous est parvenu un si petit nombre de monuments numismatiques. Le second fait non moins remarquable c'est qu'un pays visité pendant des siècles par des commerçants de toute l'Asie méridionale ait conservé si peu de traces de ce commerce, à l'exception de celui des Chinois, et qu'on connaisse si peu de monnaies de l'Inde cis- et transgangétique, des Persans et des Arabes, trouvées dans le sol de Java. En partie ces deux phénomènes peuvent s'expliquer par le commerce simplement d'échange, longtemps en usage dans plusieurs parties de l'Archipel Indien, en partie il semble que le besoin de numéraire a été rempli par l'introduction des monnaies en cuivre chinoises, dont on découvre souvent un assez grand nombre enfoui dans le sol ou près des ruines anciennes et

qui sont encore en usage dans plusieurs contrées de l'Archipel. La dernière observation nous ferait croire que ce sont surtout les Chinois, qui pendant des siècles ont joué le rôle d'intermédiaire dans le commerce entre les Javanais et les autres nations. Comme nous avons vu qu'ils ont donné l'exemple aux Javanais de ces pièces de superstition, les monnaies suivantes nous prouvent l'influence qu'ils ont eu sur le système monétaire des Javanais. Probablement cet usage général des monnaies chinoises pourrait se confirmer par le nom, qui selon Crawfurd (Vol. I. p. 281), indique chez les Javanais les monnaies chinoises et japonaises, *kangtang*, selon d'autres *kèṭèng* (ꦏꦺꦛꦺꦁ Dict. Javan. de Gericke et T. Roorda). Dans les anciens écrits javanais, comme par exemple dans le traité astrologique des Woukou's, publié par M. P. P. Roorda van Eysinga [1], ce nom indique souvent les monnaies courantes.

Il semble que les Européens, qui commencèrent dans le 16e siècle à visiter l'île de Java, ne trouvèrent que des monnaies chinoises. Nous manquons de renseignements portugais, mais les premiers Hollandais, qui visitèrent en 1596 la ville alors si commerçante de Bantam dans la partie occidentale de l'île, ne parlent que d'elles. Dans les premières relations on lit [2]: „que les bâtiments chinois, au nombre de huit ou dix, chargeant chaque environ 25 lastes, arrivent chaque année en Janvier à Bantam. Ils apportent la monnaie, qui a cours à Bantam, dans toute l'île de Java et les îles voisines, et qui porte en Malais le nom de *cas* et en Javanais de

[1] Comp. *Handboek der Land- en Volkenk. van N. I.* IIIe Boek. I Dl. Amst. 1841. 8o. pag. 277 suiv. — La valeur indiquée p. 285 par *sakèttèng mas* signifie probablement le poids d'un *kèṭèng* en or. La valeur p. 289 *sakoupang* peut indiquer 400 (*kèṭèng*), ou bien la coquille si répandue depuis la haute antiquité comme monnaie et connue sous le nom de *cauris* (Cypraea moneta).

[2] Nous suivons la rédaction, qui se trouve dans l'ouvrage intitulé: *Begin ende Voortgangh van de Ver. O. I. Comp.* Ie Dl. 1646, in-4o oblong. — *Eerste Schip-vaerd der Hollanders naer O. I.* Pag. 75. L'auteur a changé en partie et à ce qu'il parait, corrigé ce qu'il répétait de l'ouvrage plus ancien: *D'Eerste boeck. Historie van Indien, waer inne verhaelt is de avontuere die de Holl. schepen bejegent zijn etc.* door G. M. A. W. L. t'Amst. 1609, in-4o oblong, pag. 34, ou Q 3.

pitis. Elle est moins qu'une dute, de mauvais aloi, étant coulée de plomb, mêlé d'écume de cuivre; par conséquent ces pièces sont si fragiles, que si l'on en laisse tomber une botte, on en trouve 8, 10 ou 12 ou plus de cassées. Ainsi quand elles sont une seule nuit dans l'eau salée, elles sont tellement collées, que la moitié s'en casse. Cette monnaie est coulée en Chine, dans une ville nommée Chincheu, située au 25 degré de latitude du nord et on a commencé de les apporter dans l'an 1590, et cela par la raison suivante: Le roi Wontay de la Chine voyant que les *caxas*, que son prédécesseur le roi Hugjen, il y a 20 ans, a fait monnayer, remplissaient par leur grande quantité toutes les îles voisines et que ses sujets ne pouvaient pas bien les débiter, parcequ'ils n'ont pas de cours en Chine même, où tout le commerce se fait non par quelque monnaie, mais seulement par de petits morceaux d'argent, qu'on pèse avec des *conduti* (qui sont de petits pois rouges avec une tâche noire) [1] a inventé cette mauvaise monnaie, afin qu'elle se cassôt et disparut plus tôt, mais comme cela ne suffisait point, son descendant le roi Hammion, qui règnait lorsque les nôtres étaient là, a rendu ces caxas encore plus mauvais et tels que nous l'avons dit. On les enfile, car ils ont un trou carré au centre, à des cordons de paille, 200 ensemble, ce qu'ils nomment un sata, qui convient avec trois liards (een blanke) de notre monnaie. Cinq de ces satas liés ensemble font mille caxas, ce qu'ils nomment sapocou. Les nôtres achetaient douze ou treize mille de ces pièces pour une pièce de huit réaux. On voit maintenant fort peu de ces premiers caxas, parce qu'ils sont presque tous détruits et n'ont pas de cours en Java. Lorsque ces nouvelles pièces furent émises premièrement, on acheta pour dix mille six ou huit sacs de poivre, tandis que maintenant, lorsque les vaisseaux chinois sont arrivés, on achète seulement deux, ou rarement deux et demi sacs pour cent mille.'

Quoique cette relation soit plus intelligible que l'ancienne de 1609, elle ne manque cependant pas de difficultés, qui à ce que nous croyons,

[1] L'ancienne édition de 1609 ajoute fort bien: „qu'on nomme en latin *Abrus*." Nous aurons occasion de revenir sur ce poids.

nous ont menés à la découverte d'un fait de politique commerciale chinoise, qui, je crois, n'a pas encore été remarqué. Ce que notre narrateur nous dit des caxas chinois ne convient nullement avec les tsiens ordinaires; les anciennes pièces de cuivre jaune ou rouge sont assez fortes et ne se cassent pas aisément en tombant. Aussi celles de l'Empereur Van ly, qui remplissent l'époque de 1573—1619, quoique pas très communes, sont bonnes et fortes. Il y en a deux espèces, les grandes et les petites, toutes deux du même métal et point du tout fragiles. Ensuite ces tsiens ont été en usage général en Chine au moins depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours et, comme le dit l'inscription, sont en vérité la monnaie courante. Enfin ces pièces ont été introduites à Java surtout depuis la dynastie des Soung (seconde moitié du dixième siècle), et s'y trouvent encore souvent dans les fouilles. J'en possède moi-même plusieurs qui ont été trouvées au fond d'un puits et qui s'y sont conservées assez bien pendant des siècles. Il est donc clair, que cette narration est fausse, ou qu'elle doit être appliquée à d'autres pièces que les tsiens ordinaires chinois. A la page 110 de ce voyage, la planche notée $\frac{B}{44}$ donne les figures de plusieurs monnaies, dont l'une est probablement japonaise et au bas de la planche deux pièces chinoises, mais sans aucune explication. Heureusement j'ai pu découvrir d'où ces figures sont tirées et par là en même temps la solution de l'énigme. Les figures du livre de 1646 sont copiées, pas trop exactement, de l'édition princeps, devenue très rare, de 1598 [1]. A la fin de ce livre on trouve gravées en bois deux figures de monnaies avec une explication importante. La première figure, qui quoique dessinée à rebours, nous fait de suite reconnaître le tsien de Van ly, porte cette explication: „Monnaie de cuivre de Java. Cette monnaie de cuivre venant de la Chine a environ la grosseur, la grandeur et le poids d'un liard d'un daler (een oort van een daelder) ou un peu plus d'épaisseur, ayant au centre un trou carré; les deux mille font un réale de huit, mais on ne voit pas là beaucoup de ces pièces." etc.

[1] *Journael van de Reyse der Hollandtsche Schepen ghedaen in Oost-Indien.* Middelburgh, anno 1598. in-4to. oblong.

L'autre figure, aussi à rebours, porte cette addition: „Monnaie de plomb de Java. Cette petite pièce, faite de mauvais plomb, avec un trou carré au centre, vient aussi de la Chine et on les enfile 200 ensemble, elles valent quelquefois onze, quelquefois douze mille la réale de huit; d'après qu'il y en vient beaucoup de la Chine, où elles sont fabriquées, il y va plus ou moins sur une reale de huit." Le dessin de cette petite pièce n'est pas si distinct, et comme elle n'est pas connue d'ailleurs, la légende n'en semble pas aussi certaine. D'après mon ami Mr. le professeur Hoffmann il faut lire *Thay p'ing youên paò: grande paix, valeur originelle.* Nous croyons donc pouvoir déduire le fait, que l'Empereur chinois Van ly et probablement déjà ses prédécesseurs ont fait faire exclusivement pour le commerce avec l'Archipel indien des pièces de plomb ou d'étain non seulement de valeur minime, mais aussi d'une telle fragilité qu'il s'en nécessita une émission continuelle, sans doute au grand profit des fabriquants, mais au détriment du commerce et des populations [1].

N'ayant pas remarqué la différence entre les tsiens chinois et ces pièces frauduleuses chinoises destinées pour l'archipel, un grand nombre d'autres Hollandais ont noté [2], ce qu'on trouve maintenant partout, que les monnaies chinoises ont été introduites dans l'île de Java depuis l'an 1590, ce qui, comme nous l'avons vu, est absolument contraire aux faits. C'est seulement depuis 1590, ou peut-être déjà plutôt, que date l'introduction de cette mauvaise monnaie chinoise fabriquée pour le commerce dans les îles Orientales. Par la nature même de ces pièces on peut aisément

[1] Il est remarquable que sous un tel système politique de finances, l'histoire nous parle encore de faux monnayeurs chinois à Bantam. Voyez: Oost.-Ind. reyse onder den admirael Wybrandt van Waerwyck, p. 50, dans: *Begin en Voortgang der O. I. C.* Vol. 1 .

[2] Cf. Raffles: *History of Java.* Vol II. p. 236, et après lui, Mr. P. P. Roorda van Eysinga, dans son ouvrage cité, IIIe Boek. 1e Dl. Amst. 1841. 8o. pag. 478 dit, qu'en 1582 de l'ère javanaise (= 1656?) les pièces en cuivre (pitjis) ont été introduites. M. J. Hageman, *Handleiding tot de kennis van Java.* Ie Dl. Batavia 1852 8o. p. 114, dit: les premières monnaies en cuivre furent introduites en Java en 1590 à Bantam par les Chinois.

6

comprendre, qu'aucune ne se sera conservée; aussi nous n'en avons trouvé dans aucune collection, mais ce qui paraîtra singulier, c'est qu'aucun des nombreux ouvrages numismatiques chinois et japonais, autant que je sache, n'en fasse mention.

La première monnaie vraiment javanaise de cette époque est une imitation du type chinois, elle est en cuivre jaune, mais un peu plus grande que le tsien ordinaire avec un trou hexagone et avec une inscription en langue javanaise écrite en anciens caractères. La première publication de cette pièce, que je connais, se trouve dans un ouvrage japonais sur la numismatique, publié en 1785[1]. L'auteur, en donnant un dessin exact de cette pièce, à laquelle il joint la suivante, ne pouvait rien en dire que ce qu'il avait appris des Hollandais, qui n'en savaient eux-mêmes pas grand chose. Il les nomme *zen*, dont l'inscription est en caractères des peuples méridionaux et dit: „de ce zen il y a deux espèces, une grande et une petite; la grande a un diamètre de 1 soun et pèse 2 zen; la petite a un diamètre de 8 boun (mon), et pèse 9 boun (mon). Le bord du trou est hexagone L'écriture nous est inconnue, mais semble appartenir à l'écriture de Malacca. Ordinairement on les nomme, mais à tort, zen de l'Arabie."

Ensuite les savants Anglais, Raffles et Crawfurd, ont publié la même pièce en expliquant la légende et en déterminant la date. Le premier, probablement d'après l'autorité de son guide javanais, le Kiahi Adipati de Děmak, dit p. 61: „la monnaie avec la date 1489 porte la légende javanaise de *Pangéran Ratou*, le titre, par lequel un prince de Bantam, qui règna en cette année, est reconnu par les Javanais." Crawfurd en lisant la légende de la même manière, l'attribue, sans doute aussi sur l'autorité de quelque savant javanais, à Pangéran Sabrang Ler, prince qui règna à Děmak au commencement du seizième siècle. M. Hageman, qui, en traitant l'histoire, la géographie, l'histoire des réligions, tout avec une extrême légèreté, semble

[1] Le N°. 475 ou 478 du Catalogue de M. Hoffmann.

ignorer l'existence de la critique, suit II. p. 114 l'autorité de Crawfurd. Pour moi, je crois pour le moment qu'il est à peu près impossible de choisir entre les deux autorités citées, ou plutôt de déterminer au juste le prince et l'époque de cette pièce. Pour le prince de Děmak il y a la grave difficulté, que son règne a été fort court, à peu près de deux ans, selon Raffles de 1409—1412 ère jav. ou 1483—1486 ère chr. II. p. 136, ou de 1455—1457 (1529—1531) p. 230. Les variétés, quoique de peu d'importance, qu'on voit dans ces pièces, semblent au contraire indiquer une longue époque ou des émissions bien fréquentes. La date donnée par Raffles, de 1489, à ce qu'il parait de l'ère javanaise, ou environ 1563 de l'ère chrétienne, nous porterait au règne du prince de Bantam, nommé Pangéran Moulana Mohammed, qui fut le troisième prince musulman de ce pays et ayant succédé son père Pangéran Moulana Jousouf environ l'an 1562, fut tué en Juin 1596 [1] dans le siège de Palémbang en l'île de Sumatra. Cependant on pourrait objecter à cette détermination deux ou trois difficultés, la première que le titre de Pangéran Ratou n'est pas mentionné dans l'histoire de ces rois de Bantam [2], mais cela est applicable à tous les princes de Java à cette époque, car nous n'en connaissons aucun qui ait été désigné spécialement par ce titre. La seconde que ni les premiers voyageurs hollandais, qui visitèrent Bantam, ni aucun auteur ancien européen n'ait mentionné cette pièce, mais l'émission de la mauvaise monnaie chinoise, dont nous avons parlé, a dû nécessairement, comme cela arrive toujours, faire disparaître la bonne monnaie. La troisième serait, que la forme du premier nom est plutôt javanaise, que celle de la langue de

[1] Plusieurs auteurs donnent la date de 1591, mais j'ai trouvé dans les journaux non imprimés des premiers navigateurs Hollandais, qu'arrivant le 23 Juin près de Bantam, ils apprirent que le roi avait été tué cinq jours auparavant par un coup de canon au siège de Palèmbang. C'est donc pour la chronologie de Bantam une date assez certaine.

[2] Corn. de Bruin, l. c. pag. 383 cite deux fois le titre de Pangéran Ratou, comme le nom de deux filles du roi de Děmak.

Sounda [1], en usage à Bantam, mais il se peut fort bien qu'alors déjà l'usage du Javanais, comme langue plus cultivée, ait été appliqué à une légende monétaire.

Malgré toutes ces objections, nous croyons devoir attribuer cette pièce, aussi à cause de sa parenté avec la suivante, à Bantam, mais ne connaissant pas les raisons de la date, rapportée par Raffles, nous ne pouvons que l'adopter comme possible. La légende même ne donne aucun indice; Pangéran Ratou, *Seigneur Roi*, sont deux titres, comme il y en a eu tant et comme il y en a encore à Java, qui varient de valeur à cause de leur signification assez vague, comme d'ordinaire les titres en Orient. Cependant le titre de *Pangéran*, (celui qu'on sert), plus tard simple titre des fils et petit-fils aînés de l'empereur, semble avoir été en usage chez les premiers rois de Bantam, qui avant le Sultan Abou'l Mofakhir semblent tous s'être contentés de ce titre. Le *ratou*, un des plus anciens noms de dignité dans l'archipel indien et qui semble remonter dans son origine au pouvoir suprême attribué au chef de famille, signifie ordinairement *roi*, ou *reine*. Je n'oserais affirmer, que c'est par humilité, comme on dit des premiers califes, que tout nom propre a été omis sur cette pièce et la suivante, mais cette omission rend jusqu'à présent l'attribution de ces pièces toujours un peu incertaine.

Mr. J. S. van Coevorden a acquis à Java une pièce unique en argent, dont je dois dire quelques mots. Ayant eu l'occasion d'examiner cette pièce à mon aise, je dois exprimer ma conviction qu'elle est fausse et d'une invention et fabrique toute moderne. Elle a le trou hexagone et les bords comme les pièces précédentes, dont elle imite le type; son poids est de 35,50 grammes. Son aspect trahit de suite un art de couler beaucoup moins expérimenté que celui du fabricateur des pièces en

[1] Dans le *Nederd., Maleisch en Soendasch Woordenboek* de Mr. de Wilde. Amst. 1841, et dans le Dictionnaire javanais de Mr. Gericke on trouve la forme soundanaise: [illegible], *Pangérang*, mais M. Jon. Rigg, dans son Dict. soundanais (*Verhand. van het Batav. Gen.* Dl. XXIX. Batavia 1862) a la même forme qu'en Javanais *Pangéran*.

cuivre, le fond entre les lettres étant moins uni et plus granulé, tandis que les lettres, pour leur donner le tranchant et la distinction nette, ont été taillées après coup, ou ajustées par la gravure. Mais c'est surtout l'inscription qui trahit le faussaire. On a suivi comme modèle la pièce précédente en cuivre, mais le faiseur n'a pas compris et par conséquence n'a pas pu distinguer les caractères et il a imité un exemplaire de la pièce précédente mal conservé.

Ainsi le deuxième (ꦔ) et le quatrième caractère (ꦫ) sont ici exactement semblables, et tous deux diffèrent fort peu du premier (ꦥ) et du septième (ꦫ); le cinquième a une forme trop raide et anguleuse et se trouve lié au signe suivant. Il est clair que la légende doit exprimer le même titre que la précédente: ꦥꦔꦺꦫꦤ꧀ꦫꦠꦺꦴꦤ꧀ Pangéran Raton, mais ici il n'y a que *Pangéran Ra*, suivi de deux figures, qui ne sont pas des lettres et qu'on ne peut expliquer, qu'en supposant que le graveur imitait un exemplaire en cuivre où le dernier caractère ꦠꦺꦴꦤ꧀ *ton*, comme il arrive souvent, était assez effacé et qu'il a taché de rendre par des traits, qui n'ayant aucune valeur, prouvent la fausseté de son travail. Il ne serait pas étonnant, que ce faussaire fasse plus de dupes parmi les amateurs.

En touchant ici à l'histoire d'un des états jadis célèbres de l'Orient, nous devons de suite remarquer, qu'il est inconcevable combien non seulement toute l'antiquité de l'Archipel indien, mais aussi l'histoire de ces états relativement modernes sont encore pleines d'obscurité. Jusqu'à présent on a beaucoup écrit sur l'histoire des Européens aux Indes, mais il n'y a aucun état dans l'Archipel indien, dont l'histoire soit déjà traitée d'une manière un peu satisfaisante. Jusqu'ici on s'est peu occupé des ouvrages historiques écrits dans les langues des pays et l'étude des autres monuments commence à peine. Ce n'est que de quelques états que nous connaissons les chroniques, qui arides et peu satisfaisantes qu'elles sont pour la plupart, pourraient au moins nous fournir des jalons dans les noms et

les dates, si elles n'étaient encore souvent corrompues par quelque intérêt ou par l'ignorance et la négligence des copistes. Les auteurs européens qui ont pu aborder ces sources, laissent souvent beaucoup à désirer, soit par leur manque de connaissance, soit par défaut de critique. Les relations si importantes des Européens, témoins des événements, sont souvent de la plus haute importance, mais il faut savoir les trouver et encore leur témoignage est trop souvent incohérent, ou bien rempli de difficultés. En vérité, nous avons encore trop peu d'auteurs parmi le grand nombre de ceux, qui dans les siècles passés se sont occupés de l'histoire de l'Archipel, qui ont reconnu la valeur des sources indigènes et l'importance de l'étude historique de ces états et contrées. Si l'exemple donné par Marsden et Raffles n'excite pas plus d'émulation, il est à craindre que dans peu de temps l'histoire ancienne et intérieure de l'Archipel indien ne soit perdue pour toujours, car le progrès envahissant des Européens tue chez les indigènes l'intérêt et l'étude de leur propre histoire. Ainsi l'histoire du pays le plus proche du centre du pouvoir hollandais à Java, qui en luttant continuellement contre son envahisseur étranger a fini par succomber, l'histoire du royaume de Bantam, est encore bien obscure en plusieurs parties et pleine de difficultés. Nous ne pouvons nous occuper ici que des noms des rois, qui forment la dynastie de Bantam et des dates de leur règne. Pour le quinzième et seizième siècle c'est, hors des notices souvent détaillées, mais très fautives dans les noms de Corn. de Bruin, dans ses Voyages par la Moscovie, la Perse et les Indes, Amst. 1714, in-fo. pag. 382 suiv., surtout l'important ouvrage de François Valentyn [1], qui nous donne des renseignements souvent fort étendus et en partie puisés à la source, mais mêlés d'erreurs singulières. Plus tard ce furent entre autres Mrs. P. P. Roorda van Eysinga et J. Hageman qui tâchèrent de donner un court aperçu de l'histoire de Bantam [2].

[1] Dans la première partie du IVe Volume de son grand ouvrage: *Oud- en Nieuw-Oostindien.* Amst. 1726, in-fo.

[2] Le premier dans son ouvrage: *Handboek der land- en volkenkunde van N. I.* IIIe Boek,

La difficulté de déterminer un titre assez vague se présente encore à la pièce suivante, qui plus petite, porte une légende javanaise écrite en caractères arabes, ou dans l'écriture nommée *pégon*. Ces pièces sont de cuivre jaune ou plus ou moins rouge avec un trou hexagone. La légende porte ڤڠيرن راتو اڠ بنتن Pangéran ratou ing Bantan, le Pangéran ratou à Bantan. C'est donc la même légende avec la détermination du pays. Le nom *Bantan*, ou plutôt *Bantěn* ꦧꦤ꧀ꦠꦼꦤ꧀ a été exprimé par les Portugais d'après leur prononciation peu exacte par *Bantam* et cette forme vicieuse adoptée par les Hollandais et Anglais est devenue la forme usitée chez les peuples d'Europe [1]. Ce nom, comme ailleurs, est le nom de la capitale et du royaume. A sa mort le prince Moulana Mohammed laissa un fils de six mois, qui étant reconnu roi vint sous la tutelle d'un gouverneur, qui porta le titre de Pangéran ou bien en 1618 le nom de Pangéran arya Rana ou Raxa (?) di manggala. C'est probablement ce gouverneur ou plutôt le jeune roi lui-même qui est désigné par la légende de notre monnaie. Le titre de Pangéran Ratou se trouve quelquefois dans le mémoire de M. J. Camphuis sur la fondation de Batavia, et il semble indiquer le jeune roi ou prince héréditaire, tandis que son tuteur ou le gouverneur est nommé Pangéran Gédé [2]. L'influence de ce gouverneur, musulman fanatique, a peut-être fait adopter le caractère arabe au lieu du caractère javanais dans la légende monétaire. Cependant, si le titre indique le jeune roi, il est singulier que le titre de Sultan, qu'il porte à ce qu'il parait

2e Dl. Amst. 1841. p. 304 suiv. Le second dans son: *Handleiding tot de kennis van Java*. Dl. I. Batavia, 1852. 8o p. 63, 76, 110, 120. 154 263. La liste est corrigée dans le *Tijdschrift voor Ind. taal-, land- en volkenkunde*. Dl. IX. Batavia, 1860. pag. 80.

[1] Cependant Vincent le Blanc, dans ses Voyages. Paris, 1649. 4°. 1e partie, pag. 148, écrit *Bantan*.

[2] Cf. Valentijn. Cl. IV. 1. pag. 454, 456. — Comme en 1685 dans le Voyage de Nic. de Graaff, pag 191, le titre de *Pangerang Ratou* désignait encore en 1767 à Bantam le prince héréditaire et successeur futur dans le règne. Cf. J. S. Stavorinus, *Reize van Zeeland naar Batavia* enz. in 1768. 1e Dl. Leyden, 1793. 8°. pag. 181. — *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenk. van N. I.* Nieuwe volgr. Ie Dl. Amst. 1858, pag. 389.

le premier dans cette dynastie, n'est pas exprimé sur sa monnaie, ou bien qu'on ne connait pas de monnaie avec le nom et le titre qu'il porta plus tard de Sultan Abou'l Mofakhir Mohammed (ou Mahmoud?) Abd'ol-Kadir. On trouve de cette pièce un nombre de variétés, qui semblent prouver une assez fréquente émission. Il y a raison de s'étonner, qu'aucun de nos anciens auteurs ne l'ait décrite; peut-être Valentyn l'a connue, il parle au moins d'une monnaie avec le nom de *Bantam*, mais sans la décrire [1]. Le premier je crois qui l'a publiée, en ajoutant à un bon dessin la lecture exacte de la légende, est notre célèbre Adrien Reland [2], mais il semble qu'elle n'a pas été remarquée, car je ne l'ai vu citée nulle part. Il est à regretter que Reland nomme cette pièce *Pitti*, mais qu'il n'ait rien dit du prince, à qui cette monnaie appartient. Peut-être que déjà Reland, si actif et exact dans ces recherches, n'ait pu découvrir rien de certain sur l'époque de cette pièce. Après Reland, notre pièce a été publiée au Japon en 1730 [3] et en 1798 [4].

Quant à la pièce suivante il y a trop de particularités dans la manière dont je l'ai acquise, pour qu'elle puisse être passée en silence. En examinant en 1850 les ouvrages numismatiques du Musée de M. de Siebold à Leide, j'y trouvai non seulement les deux pièces mentionnées, mais encore une autre, qu'aucun auteur européen n'avait décrite et que je reconnus de suite par son type et sa légende comme une monnaie de Bantam. Les auteurs japonais ne donnent pas beaucoup de lumière. Un d'eux, selon M. Hoffmann, dit: „la légende inconnue; lettres de Marĕka

[1] ll. Vol. IV. I. pag. 356 il dit que 10 pitjis de Bantam font un sou et que c'est la seule monnaie de cuivre à Batavia. Ensuite il mentionne à Java une espèce de pitjis, de plomb et d'étain, dont 50 enfilés à une tige de paille, ont la valeur de deux sous.

[2] Cf. Adriani Relandi, *Dissert. miscellan.*, pars tertia. Traj. ad Rh. 1708. pag. 92 et la planche en face de la page 118.

[3] Dans le N°. 473 du catalogue de M. Hoffmann, pag. 7 recto, fig. N°. 9, où l'auteur dit: „monnaie de cuivre d'un pays étranger." On nomme l'écriture *kara kousa*, écriture cursive étrangère.

[4] Cf. Chaudoir. l. c. pl. LIX. N°. 24, et pag. 79.

(ou Maróca = Malaka), selon d'autres coulée en Cambodja." L'autre qui joint au dessin de cette pièce la figure d'une roupie de Schah Alum, frappée à Etawa, dit: „monnaie de cuivre. Elle a huit boun (mon) de diamètre, pèse huit boun (mon), le trou est hexagone et entouré de caractères, l'écriture est de Malaka. Les Hollandais, qui connaissent l'écriture de Malaka, lisent ainsi: „Order van Koning (*woru téru pa'n ko oeni'ngi*). Order signifie en chinois *Ming-ling*, van est *schi*, *hy*, koning est *wang*. Le signe inférieur (ı) se rapporte au poids (est un chiffre). Il y a deux espèces de ce sèn, une d'argent, une de cuivre, les sèn mentionnés de cuivre et d'argent sont des sèn de l'empire de Ma-rŏca (Malaka). Ma-rŏca est un pays au midi de Siam, appartenant à Ca-bo-thia (le Cambodja); on peut à présent les avoir facilement par le commerce des Hollandais au Japon." Ce qui étonne le plus dans ce spécimen d'érudition numismatique japonaise, ce n'est pas la crédulité, avec laquelle l'auteur a adopté le conte singulier de quelque marchand hollandais sur la légende, mais surtout qu'il a pu combiner ensemble deux pièces si différentes de métal, de type et d'origine. En envoyant des dessins à Java j'ai prié mes amis de faire partout des recherches pour retrouver cette pièce curieuse, mais en vain. Deux résidents de Bantam même, Messieurs D. A. Buin et G. A. E. Wiggers ont eu l'obligeance de faire partout des recherches, mais sans aucun résultat. Je priai plusieurs Hollandais, qui étaient en rélation intime avec les fonctionnaires japonais, de tacher d'en retrouver un exemplaire au Japon, mais ces efforts furent de même inutiles. Je désespérais depuis longtemps de jamais rencontrer cette rareté, lorsqu'en visitant en Août 1860 le musée numismatique royal de Dresde, M. Lossnitzer eût l'obligeance de me permettre d'examiner un grand nombre de monnaies orientales inconnues et pas décrites dans la monographie de M. Krehl et quelle fut ma surprise en y trouvant un nombre d'exemplaires de notre monnaie. Par un échange je pus même en acquérir plusieurs. La pièce est en étain, et je ne suis si c'est par erreur que le numismate japonais l'a nommée monnaie de cuivre, ou s'il y en a aussi existé dans ce métal. La légende est fort simple السلطان ابوالمعالي *le Sultan*

Abou'l Ma'âli, mais ne semble pas sans difficulté. Dans la liste des Sultans de Bantam il y en a deux de ce nom, celui qui porte les titres: Sulthan Abou'l Ma'âli Ahmed Rahmat-ollah et qui règna d'environ 1631 à 1634, soit qu'il mourut [1], ou bien qu'il cédât le règne à son fils, et le Sultan Abou'l Ma'âli Mohammed Wassia kismen, ou Wassia halamin (?), qui règna de 1750 à 1753. En considérant la bonne conservation de ces monnaies d'étain, on serait incliné à les attribuer au dernier prince, mais la forme semblable au type de la précédente monnaie et la différenee avec les suivantes nous oblige de les attribuer au premier Sultan de ce nom. Le seul, qui d'après les ouvrages japonais, ait publié cette pièce en Europe, est M. le Baron de Chaudoir, mais il n'en a rien pu dire. Comme cette pièce est plus ou moins bien dessinée dans les ouvrages japonais, M. de Chaudoir l'a même donnée deux fois, sans avoir reconnu de suite la même pièce. [2]

Quoiqu'il soit assez probable que les Sultans suivants de Bantam aient fait fabriquer des monnaies, nous n'en connaissons jusqu'à présent que de deux rois, qui prouvent assez l'état de décadence de cet empire. Ce sont de petites pièces en étain ou en plomb qui portent à peu près la même légende, mais avec date différente. La première porte: فيجس بنتن سنة ١١٤٦ *Pidjis de Bantam l'an* 1146 (1733—1734). Cette date répond au règne du Sultan Abou'l Fatah Mohammed Sifah Zeinol 'arifin, qui règna de 1731 jusqu'à 1748. Une autre avec la même légende porte la date de 1147 (1734—1735). L'autre d'un type un peu plus élégant porte la légende suivante فيجيس بنتن سنة ١١٨١ Devant le premier mot il y a quelques lettres, qui sur tous les exemplaires, que j'ai pu examiner, sont peu distinctes; il y a [illegible]. Je crois qu'il faut lire علامة *marque*, *signe*, donc: *marque de pitjis de Bantam*, *l'an* 1181 (1767—1768). Sur ces pièces le nom de la monnaie a bien distinctement un ي dans la dernière syllabe, qui

[1] Valentijn l. c. IV. 1 p. 216 en mentionnant par erreur deux rois du nom d'Abou'l Mafachir, dit qu'Abou'l Maali fut tué dans le siège de Palèmbang.

[2] Cf. l. c. pl. L N° 5, et pl. LIX. N° 25, dans le texte, pag. 79, il y a quelques fautes dans les numéros de renvoi.

manque dans la pièce précédente. M. Rigg, qui prononce le *ch* à la manière anglaise, écrit dans son Dictionnaire Soundanais p. 374 *pichis*. La forme javanaise est ꦥꦶꦕꦶꦱ꧀ *pitjis*, en Malai فيتس *pitis*. La date appartient probablement au Roi Abou'l Nasr Mohammed 'ârif zeinol-âchiqîn, qui selon M. Friederich [1] règna de l'an 1160—1182 de l'Hég. (1747—1768). D'après une autre table chronologique, qui semble assez exacte, il règna de 1753 jusqu'en 1777. [2] L'omission de tout nom et titre de prince sur ces pièces est un signe bien frappant de l'état de dépendance, dans lequel le royaume de Bantam était tombé de plus en plus sous la compagnie hollandaise depuis le traité de l'an 1684 et surtout depuis 1751, lorsque Bantam devient un fief de la compagnie et qui devait finir avec sa ruine complète au commencement de notre siècle.

Un autre petit état, qui florissait jadis sur une partie de la côte septrionale de Java, nommé ordinairement Cheribon, proprement ꦕꦶꦉꦧꦺꦴꦤ꧀ *Tjirěbon*, en caractères malais چربون [3], nous offre encore quelques rares monuments numismatiques. Cet état, qui porte le même nom avec sa capitale, doit selon la tradition son origine à la propagation de l'Islamisme. On dit que la ville capitale fut fondée environ l'an 1488 (selon d'autres en 1406 ou 1465) par un des plus celèbres apôtres de l'Islam à Java, le cheikh Ilm'ol-Moulana, nommé ordinairement d'après le lieu de sa sépulture, Sousouhounan Gounong-djati, dont un des fils Hassan-od-dîn, est considéré comme le premier prince musulman de Bantam. Un de ses successeurs, le Panĕmbahan Giri laya divisa son état entre ses fils, le Radja Chems-od-din, avec le titre de Sultan Sĕpouh (l'aîné), le Radja Kamar

[1] M. Friederich donne d'après un des manuscrits de la Société de Batavia son nom et titre assez curieux: سلطان ابو النصر محمد عارف زين العاشقين خليفه الرباني والقادري Cf. *Verhandd. Bat. Gen.* Dl XXV. Batavia, 1853. p. 14, 10. Ailleurs p. 24 on trouve *Arif-uddin*.

[2] Cf. *Bijdragen tot de taal- land- en volkenk. van N. I.* Nieuwe Volgreeks Ie Dl. Amst. 1858 pag. 360. C'est donc le roi, dont parle Stavorinus, quand il visita la cour de Bantam en 1769. Cf. *Reize van Zeeland naar Batavia*, I Dl., Leyden, 1793, pag. 65 suiv.

[4] Cf. Reland, *Diss. XI, de linguis insul. orient.* p. 94.

od-din, avec le titre de Sultan Anom (le cadet) et le troisième, qui reçut le titre de Pangéran Adipati-Tonpati. Depuis le milieu du 17e siècle cet état fut successivement sous le gouvernement d'un, de deux, trois ou même de quatre princes, surtout avec les titres de Sultan Sĕpouh, Anom, Pangéran Adipati Tjirĕbon et Panĕmbahan Tjirĕbon, dont l'aîné ou Sultan Sĕpouh porta toujours un caractère religieux, qui lui donna une certaine supériorité sur les autres princes de Java. En 1682 cet état vint sous la protection ou la tutelle de la compagnie des Indes, qui par des traités successifs s'empara de plus en plus de son territoire, jusqu'à ce que cette dynastie de Sultans se soit transformée entièrement en pensionnaires ou en préfets du gouvernement hollandais. [1]

Cet état a eu au moins une petite monnaie d'échange, qui comme on voit dans les monnaies de Bantam et ailleurs par sa valeur minime a dû satisfaire au besoin de moyen d'échange pour les plus petits objets journaliers du commerce. Nous ignorons, quand on a commencé à fabriquer ces pièces, mais la compagnie hollandaise tacha déjà vers la fin du 17e siècle d'en limiter l'émission. Dans le contrat du 8 Sept. 1688 entre la compagnie et les trois princes de Cheribon on stipula, pour prévenir toute contrefaction et fraude dans la fabrication des pitjis, que cette tache serait confiée à deux chefs indigènes, l'un pour le Sultan Sĕpouh, l'autre pour le Sultan Anom, qu'ils n'auraient chacun que deux feux, que les coins seraient égaux et porteraient l'un les caractères du Sultan Sĕpouh, l'autre ceux du Sultan Anom et que le poids d'un kati denx tahils aurait la valeur d'un quart de risdaler. [2] Depuis que la petite monnaie en cuivre (duiten) de la compagnie fut mise en cours dans ses possessions, on tacha de remplacer par elle cette petite monnaie indigène. Dans un décret du 13 Nov. 1733 le gouverneur et le conseil des Indes ordonnèrent de mettre la monnaie

[1] Comparez pour l'histoire encore assez confuse de cet état Valentijn, *O. en N. Oost-Indie.* Vol. IV. partie 1 p. 15 sq. 68 sq. 98. Roorda van Eysinga, *Handboek* III Boek. II Dl. p. 451 sq. Hageman, *Handleiding* I. p. 62, 75, 161, 215, 226. *Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenkunde.* Dl. IX. Batavia, 1860 p. 338.

[2] Cf. Netscher en van der Chijs II. p. 154.

en cuivre de la Compagnie en circulation dans les contrées du Préanger et s'il etait possible, à Cheribon, dût on même y persuader les princes par quelques douceurs.[1] Mais quoique le profit ne fut pas grand, l'usage commode fit probablement prévaloir les pitjis à Cheribon. Les princes de cet état affermèrent au capitaine des Chinois le 1 Janvier 1710, et plus tard par contrat du 2 Avril 1715, 29 Avril 1720, 1 Sept. 1744 et 18 Janvier 1752 pour 200 risdalers par an la fabrication de cette monnaie.[2]

Dans un rapport du résident P. C. Hasselaer, daté de Cheribon du 8 Janvier 1765 on lit que les pitjis étaient fabriquées d'un mélange de $\frac{1}{4}$ d'étain et $\frac{3}{4}$ de plomb. On les comptait d'après un réal imaginaire de 56 sous, divisé en quarts de 14 sous, et ceux-ci en 2 sous ou 100 pitjis, faisant 12 pitjis pour une et 25 pitjis pour deux dutes.[3] Un tel réal pesait 4 kati's ou 5 ℔. „C'est, dit il, une monnaie fort variable et changeant plus ou moins de valeur, faisant maintenant bien plus de cent pour cent d'agio".[4]

Nous ne connaissons jusqu'à présent que deux espèces de pitjis de Cheribon. Elles ressemblent en forme à celles de Bantam, ordinairement elles sont de la même grandeur, quelquefois plus petites, souvent encore plus minces et plus légères. Un des côtés est blanc, l'autre porte la légende circulaire, qui cependant, soit par la mauvaise fabrication, soit par l'oxide du métal, est le plus souvent devenu tout à fait invisible. Cette légende, le nom CHERIBON, marque l'influence européenne, ou plutôt l'état de dépendance de ce petit royaume. Quelquefois on voit une petite marque entre la dernière et première lettre du nom, mais qui est si peu distincte, que nous ne pouvons en deviner la signification. Comme elles ne portent pas de date, il est impossible de définir l'époque de leur fabrication, qui

[1] Archives de la compagnie.

[2] Cf. Netscher et van der Chijs ll. p. 155.

[3] Valentijn l. c. IV. 1. p. 16 parle de pitis, dont 10 font un sou, ce qui semble indiquer les pièces en cuivre chinoises ou japonaises.

[4] Archives de la Comp. Brieven van Batavia, 1766, 3e Dl. p. 1033 sqq. et *Verhandd. Batav. Gen.* IVe Dl. p. 453. *Tijds. voor Ind. taal-, land- en volkenk.* IXe Dl. Batavia, 1860, p. 343.

a dû être probablement dans le siècle passé ou au commencement de notre siècle. L'autre espèce, devenu plus rare encore, a la particularité bien remarquable, qu'elle porte une légende purement chinoise, un exemple nouveau non seulement de l'attachement à sa nationalité chez ce peuple remarquable, mais aussi de l'arrogance d'étrangers, qui admis comme marchands et colons, ont pu parvenir, probablement pas sans l'autorisation du prince javanais, à imiter la monnaie courante du pays avec une inscription purement chinoise. Cependant les exemplaires de ces pièces, dont un petit nombre est connu, ne sont pas tout à fait clairs et certains dans la légende. Les caractères sont formés, à ce qu'il parait, par des Chinois peu versés dans le bon usage des caractères de leur langue et semblent appartenir à différents genres d'écriture. Ensuite les pièces sont en géneral mal conservées. Dans la première pièce les deux caractères d'en haut et d'en bas semblent exprimer 史 丹 Sz-tan (Sultan [1]), mais les deux caractères à droite et à gauche sont obscures. Mr. de Grijs n'a pu parvenir à les expliquer [2], et Mr. M. von Faber consulté par Mrs Netscher et van der Chijs, semble aussi n'avoir pu deviner la signification. Il lit *ju hau* et pense que c'est la partie d'un dicton de Confucius, ce qui joint au titre ne donnerait aucun sens. Il me semble certain que ces deux caractères expriment le complément du titre de Sultan, soit Sĕpouh, ou quelque autre mot.

L'autre pièce semble prêter une explication plus facile. Je pense qu'il faut lire les caractères ainsi:

邦
宝 闌
兴

Pang lan king paò: monnaie de prospérité du Pangéran.

Une troisième pièce, dans la collection de Mr. van Coevorden, porte

[1] Le titre de Sultan est exprimé souvent par ces deux caractères dans le petit mau si intéressant ouvrage *The Chinaman abroad, an account of the Malayan Archipelago*, by Ong-tae-hae, translated by W. H. Meihurst.

[2] Cf. *Tijds. voor Ind. taal- land- en volkenk.* Dl. V. Batavia. 1856 p. 488.

avec la date 1761 quelques caractères, qui semblent chinois, mais qui sont trop peu distincts pour permettre une explication suffisante.

Plusieurs auteurs parlent de pitjis en plomb, qui étaient en cours sur la côte septentrionale de la partie orientale de Java à raison de 8000 pour un réal rond espagnol (= 64 sous). D'après cette valeur elles semblent avoir différé de celles de Cheribon, mais comme elles ne sont décrites nulle part et que je ne les ai jamais rencontrées, je n'en puis rien dire. [1]

J'ai reçu du cabinet impérial de médailles à Vienne l'empreinte d'une pièce, qui malheureusement n'est pas très distincte, mais qui semble appartenir à Java. Elle a la forme des pitjis avec une légende javanaise. Sur la seule empreinte, que je possède, je crois pouvoir distinguer les lettres ... para, ce qui pourrait faire penser à Djapara [illegible], mais je n'ai pu trouver aucune mention de monnaies fabriquées dans cette ville.

On pourrait peut-être rapporter aux monnaies des indigènes des pièces qui n'en ont qu'une marque bien simple et dont j'ai parlé ailleurs. [2] Ce sont le plus souvent des morceaux de piastres espagnols, quelquefois des florins de la république et du royaume neerlandais, des risdalers de la république et de Marie Therèse d'Autriche et même des pièces d'or de dix florins neerlandais, qui ont une incuse en lettres arabes avec le nom سمنف Soumĕnap ou سمنب Soumĕnĕb, le nom d'un petit état dans l'île de Madoura près de Java. Quelquefois une autre incuse contient en chiffres arabes ١٢٣٥, ce qui se rapporte peut-être à l'année 1235 H. (= 1819/20), époque où selon la tradition le Sultan de Soumĕnap Pakou Nâtâ Ningrat fit marquer la monnaie d'argent à cause des pièces fausses, qui étaient en cours. Il semble que cet usage de marquer les pièces a porté quelque profit aux princes de Soumĕnap. Une pièce avec cette marque se trouve déjà dans un ouvrage numismatique japonais [3] et Mr. van Coe-

[1] Cf. *Verhand. Batav. Gen.* IV$_e$ vol. p. 421, 454.

[2] *De munten der Engelschen voor den O. I. archipel.* Amst. 1852. p. 108.

[3] Sei-yô sen bou (No 485 *catalogi libr. et Mss. Japonic.* ed. J. Hoffmann. *Collection des monnaies du Prince de Tamba.* Fol. 52.)

vorden possède un florin de l'an 1842, qui porte encore cette contremarque. Sur une pièce on trouve une incuse en caractères arabes, que Mrs. Netscher et van der Chijs ont lu *balandjar* (Nº 178 pag. 159), ce qui répondrait selon eux au mot malais *bĕlandja*. Comme ce changement de forme me parait fort douteux, je pense qu'on devrait lire بنجر Bandjar, ou ببنجر à Bandjar, ce qui rapporterait la contremarque à l'île de Borneo, où ces pièces carrées de piastres se rencontrent souvent. Sur d'autres on trouve la contremarque en chiffres européens de 100, 200, 300, 500, 800, 1000 etc., dont la signification n'est pas très claire. En comparant le poids on pourrait savoir si ces chiffres indiquent un poids, car on se sert souvent de ces pièces pour peser l'or et les diamants, ou s'ils expriment la valeur par le nombre de pitis ou d'autre petite monnaie.

SUMATRA.

C'est à peine, si quelques faibles lueurs commencent à éclaircir l'obscurité, qui règne sur l'histoire ancienne de cette belle île. Sans doute déjà importante par sa position et son commerce dans l'antiquité, étroitement liée avec la Chersonèse d'or des anciens, ou bien le pays d'or et d'argent de Ptolémée, visitée pendant un long cours de siècles par les navigateurs marchands et colonistes et les pélérins bouddhiques de l'Inde et de la Chine, plus tard fréquentée par les marchands des ports de la Perse et de l'Inde, par les apôtres de la foi musulmane, c'est à peine si dans le cours des siècles nous apprenons de temps à temps quelque peu de détails sur l'état de civilisation des différents peuples qui l'habitaient et des états qui s'y sont formés. Outre les restes nombreux de la civilisation hindoue dans les monuments encore peu explorés sur la côte occidentale et orientale, ce sont surtout les inscriptions de Pagar-rouyoung et de Batou berăgong, déchiffrées par Mr. Friederich, qui nous ont révélé l'existence d'un grand et puissant empire bouddhique, qui occupait dans le milieu du VIIe siècle la partie centrale de l'île nommée Prathama-Yava-bhou, ou le pays d'orge antérieur, la Jabadiu, ou Yava-dvîpa de Ptolémée.

Mais ces inscriptions, qui nous attestent une civilisation hindoue assez avancée, la religion de Bouddha mêlée avec le culte des autres dieux, sont non seulement des fragments encore trop isolés pour éclaircir l'obscurité qui règne ici pendant des siècles, elles ne semblent aussi contenir aucune indication sur les relations commerciales et l'état monétaire à cette époque. Les notices éparses chez les auteurs orientaux dans les siècles suivants n'ont pu nous fournir une exposition assez claire de l'état de cette grande île. Le célèbre voyageur vénétien, Marco Polo, est le premier, qui à son retour de la Chine aux Indes environ l'an 1292/3, passant cinq mois à Samara sur la côte orientale, nous parle de huit royaumes dans l'île qu'il nomme Java la menor, dont il nomme six par des noms, qui sont en partie encore assez reconnaissables. [1] Quoiqu'il parle des riches productions de cette île, des marchands musulmans, qui fréquentent la côte du royaume Ferlech (ڤرلق Pĕrlak chez les Malais) et qu'il donne beaucoup de détails intéressants sur les principaux royaumes de cette île, il ne dit rien des moyens d'échange. Ce n'est qu'en parlant des îles de Sardan ou Sondur et Condur qu'il mentionne à une distance de cinq cents milles au sud-est une province appellée Lochac et „de ceste reigne vont toutes les porcelaines que s'espenent en toutes provences" (p. 190), ce qui indique le cours très repandu dans ces contrées des couris, ou coquilles (cypraea moneta), dont l'usage comme petite monnaie d'échange remonte déjà à une haute antiquité dans plusieurs parties de l'Asie. D'après ces indications peu claires il n'est pas très certain s'il faut chercher ce pays de Lochac ou Locheac dans l'archipel de Soulou, sur la côte septentrionale de Borneo ou dans cette partie du Camboge, que Caspar da Cruz nomme environ 1556 d'un nom assez semblable Locch. [2] Environ un demi-siècle après Marco Polo le célèbre cheikh moghrebin Ibn-Bathoutha visita deux

[1] Edition de Paris, 1824 in-4° dans le Recueil de Voyages et de Mémoires, publié par la Société de Géographie. Tome I^r pag. 191 suiv.

[2] Tractado da China, p. 30, dans le IVe volume du *Peregrinação de Fernão Mendez Pinto*, Lisboa, 1829.

fois cette île en 1345/6 et c'est le premier, je crois, qui donne quelques détails sur les moyens d'échange. L'achat et la vente se font, dit il, chez les indigènes au moyen de morceaux d'étain (قطع قصدير) et de l'or chinois (الذهب الصينيّ) natif, et non fondu,[1] ce qui pourrait sembler singulier dans une contrée où le commerce avait fleuri depuis des siècles et où par l'introduction de l'Islam devait déjà règner un certain dégré de civilisation, si l'on ne trouvait encore de nos jours un état pareil dans plusieurs parties de l'archipel indien. L'étain comme production des contrées voisines est resté jusqu'à nos jours un trait caractéristique de cette partie du monde et quoique l'auteur parle d'étain coupé en segments, il aura probablement voulu indiquer les lingots ou pains d'étain, qui plus tard ont reçu ordinairement une forme plus commode. L'or natif non fondu peut indiquer tant les grains et nodules extraites des mines que la poudre d'or tirée des rivières et qui, dans la même forme, offre encore de nos jours un produit assez considérable à Sumatra et ailleurs pour le commerce. Mais l'indication d'or chinois semble assez étrange. Les éditeurs n'indiquent ici aucune variante dans les manuscrits et nous pensions au premier abord qu'il faudrait lire pour الصيني (chinois) le mot الخالص (pur). Cependant un passage de Marco Polo semble expliquer la phrase singulière. En parlant de la grande île de Java, il dit que les marchands de Zaitoun (Thsionen-tcheon-fou, plus tard le Chincheo des Portugais) et de Manji (la Chine méridionale) en général en tirèrent et en tirent encore l'or en grande quantité.[2] L'usage de l'or dans cette partie de Sumatra pour le commerce de la Chine a donc pu faire naître l'expression d'or chinois dans le commerce. Que cependant l'usage des monnaies n'était pas inconnu dans la partie visitée par Ibn Bathoutha, nous est prouvé par ce qu'il raconte d'une fête à la cour du roi de la ville de سمطرة Soumouthra, où

[1] Texte dans le *Journ. Asiat.* Févr. 1847 p. 96, et édition de Paris. Vol. IV. p. 229.

[2] Chap. CLXIII. „E de ceste isle les mercant de Zeiton e dou Manji ont ja mout grandisme tresor trait et traient encore tout l'or."

selon l'usage en orient on jeta parmi le public des pièces d'or et d'argent (الدنانير والدراهم p. 229 Journ. As. édit. de Paris l. c. p. 308). D'après le témoignage précédent nous devrons penser à des monnaies étrangères, mises en cours par le commerce. Les relations avec les ports de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde, surtout avec les Sultans Patan de Dehly, y ont sans doute répandu les monnaies arabes et hindoues.

Chez les autres voyageurs, qui ont visité ces parages, comme Oderic de Portenori, Jean de Marignola, John de Mandeville, Nicolo di Conti, Giovanni de Empoli, Odoardo Barbosa, Filippo Sassetti, Gasparo Balbi, nous n'avons trouvé aucun détail remarquable sur les moyens d'échange de Sumatra. C'est seulement le voyageur italien Ludovic Vartoman, ou Varthema, ou Barthema, surnommé le Patricien Romain, qui dans son voyage par une grande partie de l'orient, passa environ l'an 1505 quelque temps à Pédir, un port dans la partie septentrionale de l'île sur le détroit de Malaka, qui nous donne quelques notices fort intéressantes sur cette partie de l'île. Quoique sa narration ne semble pas manquer d'exagération, elle nous prouve l'état florissant du commerce à cette époque. Dans un seul quartier de la ville il vit entre autres 500 changeurs de monnaies, parce que les foires célèbres de commerce y attiraient un nombre immense de marchands. Il assure que les habitants se servent de monnaies frappées d'or, d'argent et d'étain et il donne même la description des pièces d'or, qui portaient d'un coté la figure d'un démon, de l'autre la figure d'une voiture traînée par des éléphants. Les pièces d'argent ont le même type: dix pièces d'argent vont sur une pièce d'or et vingtcinq pièces d'étain [1] Il y a quelque obscurité dans cette relation des métaux. L'argent était alors, à ce que je crois, comme plus tard, assez rare et recherché dans

[1] Dans l'édition la plus ancienne, que j'ai pu consulter, dans le Primo Volume *delle Navigationi et Viaggi etc. In Venetia appresso gli heredi di Lucantonio Giunti, l'anno MDL*, in-fo. on lit à la p. 180 Chap. XVIII ainsi: „le sue moneste sono oro, argento & stagno tutte stampate & la moneta d'oro ha da una faccia un diavolo, & dall'altra v'e à modo d'un carro tirato da elephanti & similmente le monete d'argento & di stagno, di quelle d'argento ne vanno dieci al ducato, & di quelle di stagno ne vanno venticinque."

l'archipel et les pièces d'or semblent avoir eu un poids peu élevé pour la valeur d'échange avec les pièces d'argent, à moins que ces dernières n'aient été grandes. Au contraire l'étain étant dans ces contrées le métal le plus abondant, on a peine à concevoir que 25 pièces d'étain équivalaient à une pièce d'or ou 10 pièces d'argent, comme les mots du texte pourraient faire penser. Je crois donc que la dernière phrase est elliptique et qu'il faut rapporter la valeur de 25 pièces d'étain à une pièce d'argent, ce qui implique encore des pièces d'étain d'un poids assez lourd. [1] Quant au type décrit par Varthema c'est au moins curieux que parmi le grand nombre de types de l'Inde connus il répond en grande partie seulement à la monnaie très-rare du roi Kadphises de la dynastie des Indo-Scythes ou des Joueitchi's, qui règna environ au commencement de l'ère chrétienne; il n'y a que la différence que le char est traîné par des chevaux. [2] La distance des temps et des lieux est trop grande pour pouvoir penser à quelque transmission, mais jusqu'à présent je ne connais aucune imitation du type si rare de Kadphises, qu'on puisse appliquer à la description de Varthema. Cependant si la pièce même est encore inconnue, le type décrit par l'auteur italien a été gravé et publié plus tard. Les voyageurs du XVI[e] et XVII[e] siècle aimaient à répéter leurs prédécesseurs et à grossir leurs livres par ce qu'ils trouvaient de plus remarquable chez les auteurs plus anciens et c'est comme copié de Varthema que je crois devoir expliquer ce qu'on trouve chez des auteurs plus modernes. Dans l'ouvrage:

[1] Il est curieux de comparer avec la notice de Varthema ce que le voyageur malais Abdallah raconte en 1838 en visitant Pahang sur la côte orientale de la presqu'ile malaie: „Il y a un usage dans ce pays, qui me parait devoir être la source de beaucoup de difficultés, c'est celui qui est relatif au système monétaire Seize tampang's (تمفغ masse ou gâteau d'étain servant de monnaie), valent une piastre, sans pouvoir être fractionnés en trois soukou, un demi-soukou et un soukou (un quart)" pag. 22 et p. 23 de la trad. de M. Ed Dulaurier. D'après ce qu'on lit pag. 44, un tampang de Pahang équivaudrait à 240 pitis de Trĕngganou.

[2] Cf. la figure chez H. H. Wilson, *Ariana antiqua*, Lond. 1841, 4°. pl. X No 9. pag. 355. J. Prinsep, *Essays on Indian Antiq.*, Vol. I. Lond. 1858, pl. XXII. No 1, p. 229, Chr. Lassen, *Ind. Alterth.* II Bd. 2e Hälfte. Bonn, 1852. S. 815.

Begin ende voortgangh der Oost-Ind. Comp. 1 Vol. 1646 in-4° on trouve à la fin du premier Voyage des Hollandais aux Indes, sur la planche en face de la pag. 110, qui répresente les monnaies courantes aux Indes en 1596, un dessin qui convient tout à fait avec le type décrit par Varthema. A cette figure de la planche se rapporte ce qu'on lit pag. 111, „ils ont (aux Indes) encore une monnaie, qu'ils appellent *Pagodes*, dont on trouve deux ou trois espèces qui valent toujours plus de huit Tanga's. Elles sont frappées à Narsinga, Bisnagar et dans le voisinage par les Indiens payens, avec une idole, en forme de diable, assis sur une chaise, d'un coté: au revers un roi ou chef sur un char de triomphe tiré par un éléphant." On dit que le varaha avatara ou l'incarnation de Vichnou en sanglier était l'emblême des monnaies du royaume de Vidjayanagara dans le Dekhan [1], indiqué par les noms de Narsinga et Bisnagar, mais l'indication de l'avers convient assez bien avec le type commun des monnaies d'or nommées pagodes, qui présentent le plus souvent la figure d'une divinité, ou de deux ou trois, assises sur un trône, avec les jambes pliées ou debout, la description du revers toutefois semble simplement copiée de Varthema. Pour ce qui regarde le dessin de la planche, il me semble certain que ce n'est qu'un dessin de phantasie d'après la description de Varthema; le caractère entier le prouve et surtout que la divinité hindoue, que Varthema d'après l'usage de son temps nommait „un diavolo", a réellement la figure du diable européen du XVI[e] siècle, avec les cornes et pieds de bouc. Dans le siècle suivant le voyageur Gerret Vermeulen donne encore la même description des monnaies de Sumatra, comme valant de son temps, sans rien dire des deux relations citées, qu'il semble avoir seulement copiées. Il mentionne en outre, ce qui paraît plus juste pour cette époque, une petite monnaie, nommée Kaxa, dont huit valent une dute d'Hollande [2]. La notice remarquable de Varthema reste encore pour nous un problème numismatique inexpliqué.

[1] Cf. Marsden, *Numism. Orient.* p 735 note 1°. — J. Prinsep, *Indian Antiq.* Vol 1 p. 268. — Wilson, in *Asiat. Res.* XX. 593, 596. — Lassen, *Ind. Alterth.* IV, 1. p. 201. — Mackenzie, *Collection.* Vol. II. Calc. 1828, 8o App. p. CCXXIV sq

[2] Cf. *De Gedenkwaerdige Voyagie van Gerret Vermeulen naar Oost-Indien.* Amst 1677, petit in-4o. pag. 43.

Dans un ouvrage, qui semble peu connu, on trouve une lettre arabe écrite le 21 Juillet 1520 par Zein-ed-dîn, Seigneur de la ville de شمطرة Schamathra (ou Samathra) au capitaine portugais Diogo Lopes, qui contient aussi quelques notices assez obscures, mais de quelque importance pour la connaissance des relations commerciales de cette partie de l'île.[1] Outre des dinars d'or, probablement une monnaie étrangere, l'auteur y parle à plusieurs reprises de Thorniats d'argent (طرنيات فضة). Ces pièces furent prises par Manoel Falcão sur un bâtiment du Bengale, qui arrivait à Sumatra, et le Portugais rapace exigeait aussi du prince de Sumatra 120 Thorniats pour lui et 20 pour son serviteur. De même un autre Portugais, Gaspar Magalhaes s'était emparé par force de 200 Thorniats sur un bâtiment, qui venait de Diu, de 500 Thorniats sur un bâtiment venu de Cambaie, de 100 Thorniats d'un bâtiment venant d'Alicat (عليكات)[2] et de 120 Thorniats d'un bâtiment, qui arrivait de Barous (بروس)[3] et appartenait au roi de Bengale. D'après ces indications répétées on pourrait déduire qu'une monnaie (d'argent) nommée Thorniat, probablement d'origine indienne, était alors en cours sur la partie septentrionale de la côte orientale de l'île et qu'elle était très répandue dans l'Asie, puisqu'elle est mentionnée de même dans une lettre arabe du

[1] Cf. *Documentos Arabicos para a historia Portugueza*, par Fr. João de Sousa. Lisboa. 1790. in-4o. pag. 127.

[2] Ce nom m'étant inconnu, je pense qu'il faut lire قَالَقوط, comme chez Ibn Bathoutha, كَالِيكوت chez Makrisi (de Sacy, *Chrest. Ar.*, II p. 557) et Abd'errazzák (*Notices et Extraits des Manuscr.* XIV. p. 351, ou كليكوت comme sur les monnaies, le célèbre port du Malabar *Calicout* (Kâlîkoḍa).

[3] Il y aurait peut-être quelque doute si ce nom doit s'entendre de la ville de Baros sur la côte occidentale de Sumatra, comme l'a pensé ce savant Portugais, mais je suis bien certain que l'éditeur João de Sousa s'est trompé en attribuant à Sumatra les deux lettres écrites à بروز et publiées p. 76 et p. 125. Il me semble hors de doute que ce dernier nom indique la ville célèbre du Guserat, écrit d'une manière très-variée بروص بروج (Cf. Juynboll, *Lex. Geogr.* I. p. ١٤٨ IV p. 319; Ibn ajás, chez Arnold, *Chrest. Ar.* p. 70) بروج chez Edrisi I. p. 175 sqq., بيروج Ayeen Akberi, II p. 331, Baroche, Brotsja, Barotch, Baroach, *Βαρύγαζα ἐμπόριον* chez Ptolemée, Broach, Baroudj etc. chez Ibn Khordadbeh *Journ. As.* 1865, I. p. 58.

Gouverneur d'Ormus (هرموز) de l'an 1511, publiée dans le même ouvrage p. 52. Cependant il semble impossible à dire, quelle était cette monnaie et à quelle langue le nom peut appartenir. Le savant éditeur João de Sousa n'a pu rien en dire (p. 128) et dans l'intéressant Mémoire sur les monnaies du Portugal et de ses colonies par M. Joaquim de Santo Agostiado [1], le nom est cité d'après João de Sousa, mais sans aucune explication. Je n'ai pu découvrir ce nom dans aucune langue ni dans aucun auteur. Ni le voyageur italien du XVI[e] siècle Gaspar Balbi, ni Mendez de Pinto, ni João de Barros, ni Hackluyt, ni l'Ayeen Akberi, ni aucun des autres auteurs, que je connais, en parlent et j'ai bien dû recourir à la conjecture, que ce nom est fautif et qu'il a été mal lu. La conjecture qui peut paraître hasardée, mais qui me semble la plus probable est celle-ci. Une des espèces de monnaies la plus répandue à cette époque par le commerce dans l'Asie méridionale est celle que les Portugais nommaient et nomment encore *Pardão*. Je n'ai pu trouver aucune indication sur l'origine de ce nom, mais je pense [2] que c'est le nom پرتاب *partáb* [3] qui a fait naître par corruption le nom de pardão et qu'il faudra substituer pour طرنيات [4]

Il est bien étonnant, qu'une partie de l'île de Sumatra, qui a rempli longtemps un rôle assez important dans l'histoire des relations commerciales et religieuses de l'Asie méridionale, n'ait encore été, autant que je

[1] *Memorias de litteratura Portugueza, public. pela Acad. Real das sciencias de Lisboa.* Tomo 1. Lisb. 1792, in-4°. pag. 424.

[2] Cf. Le témoignage de l'historien persan Abd'-errazzák Samarkandi († 1482) et la note de M. Et. Quatremère dans les *Notices et Extraits des Manuscrits.* T. XIV. p. 363, 509.

[3] On pourrait supposer que ce nom tire son origine de la figure d'un archer, mais je crois plus simple de l'expliquer par le Sanscrit *pratápa* splendeur de la monnaie, ou du roi, qui la fait frapper.

[4] C'est un rapprochement peut-être curieux qu'Ibn-Khordadbeh (240—260 H) en nommant après Djabah (Java) le roi de Djozr (الجزر), dit que chez lui ont cours les dirhems dits *thatherides* (الدراهم الطاطرية) Cf. *Journ. As.* 1865. I. p. 65, 289. On connait la conjecture, qui dérive ce mot du grec *statère*, ne pourrait-on pas plutôt penser que c'est le même que تاتارية et qu'il indiquerait ces monnaies Indo-scythiques? Cf. p. 48.

sache, explorée par aucun savant européen. Sans doute on y trouverait bien encore des vestiges d'une civilisation longtemps éteinte et probablement quelques restes importants pour l'histoire de l'Archipel indien dans l'époque encore si obscure du moyenage.

Tandis que les rares indications des anciens auteurs cités n'ont pas encore été confirmées par la découverte certaine de monnaies analogues, un hasard heureux m'a fait connaître quelques monuments numismatiques anciens d'un point fort intéressant sur la côte opposée ou occidentale de Sumatra. Depuis longtemps l'on connaissait d'après les géographes arabes et persans, ainsi que par la notice de Marco Polo le nom d'une ville assez importante dans le commerce des orientaux, le Fantsour des Arabes. [1] Les textes orientaux ainsi que ceux de Marco Polo n'étant pas toujours d'accord dans l'orthographe du nom, les savants d'Europe, qui n'avaient pas pu étudier les sources indigènes, hésitèrent toujours et dans la manière dont ce nom doit s'écrire et dans la définition de sa position géographique. Quoique

[1] Le marchand persan Soleyman (c. 237 H. 851 de J. C.) est, je crois, le premier auteur arabe chez qui on trouve le nom فنصور, un demi-siècle plus tard Abou-Zeyd écrit فنصور (Cf. Reynaud, Relation des voyages T. I. p. ٨ et ١٨١, T. II, p. 10. Peu après Masoudy en parle T. I. p. 338 de l'édition de Paris 1861, où l'on trouve cependant la mauvaise leçon قنصور Dans l'édition de Cazwini par M. F. Wüstenfeld. Vol. II. Gött. 1848 on lit encore p. ٢٨ فيصور. Bakoui avait déjà bien lu dans son manuscrit de Cazwini فنصور (*Notices et Extraits des Manuscr.* II. p. 415), leçon adoptée par M. Gildemeister, (*Script. Arab. de rebus Indicis.* Bonnae, 1838 p. ٧٣ et 209.). Dans l'édition d Aboulfeda p. ٣٦٩ on trouve فنصور. Les Mss. de Marco Polo donnent Fansur, Fanur, Fanfur, Famfur, Franzur, qui s'expliquent aisément comme les variantes arabes par l'écriture. Combien les Malais du détroit de Malaka ont perdu le souvenir et la connaissance de leur histoire, est prouvé par l'édition des *Annales Malayes* (شجرة ملايو), publiée à Singapore, où dans une tradition remarquable sur la propagation de l'Islam dans l'île de Sumatra on trouve p. ٧٣ نكري فصوري. Le Dr. Leyden, *Malay Annals.* Lond. 1821, p. 67 a traduit de même „the land of Pasuri," tandis que les bons Mss. ont conservé la leçon فنصوري.

Herbert de Jager, Valentijn, Werndley [1] eussent déjà montré le vrai chemin en indiquant la vraie forme du nom et sa position sur quelque partie de la côte occidentale non loin d'Atjih, on continuait toujours à chercher sa place dans la partie opposée de l'île et même l'auteur, qui a le plus contribué à la connaissance de l'histoire et de la géographie de Sumatra, W. Marsden, croyant encore devoir placer Fantsour sur la côte orientale ou sur le détroit de Malaka, confondit l'ancien nom avec celui de Campar (كمفر) [2] L'hypothèse que les anciens navigateurs passèrent toujours le détroit de Malaka, sans toucher à la côte occidentale de l'île, est comme dans ce nom, la cause de beaucoup d'autres erreurs dans la définition des anciens noms géographiques dans les itinéraires. C'est un savant hollandais, le Dr. Van der Tuuk, qui, je crois, le premier est parvenu à reconnaître les restes de l'ancien Fantsour dans le lieu nommé aujourd'hui Loubou toua. Le nom même de Fantsour semble avoir son origine dans la langue Batak, où [illegible] *pantjour* signifie entre autres un tuyau d'eau ou aqueduc, ensuite une place de bains, un port [3]. L'ancien nom s'est conservé dans les traditions locales et surtout par le souvenir du théologien ou philosophe panthéiste Hamzah Fantsouri, dont les écrits ont été en grande partie détruits comme hérétiques par les zèlés musulmans [4]. Pendant le séjour du Dr. van der Tuuk on découvrit dans cet emplacement un certain nombre d'antiquités bientôt dispersées et perdues, ainsi que quelques pierres de bague gravées et plusieurs monnaies. Il réussit d'en acheter quelques unes, qu'il eut l'obligeance de me céder et que je crois pouvoir

[1] Fr. Valentijn, *O. en N. Oost-Indien.* Vol. V. 1. p. 21. — G. H Werndly, *Maleische spraakkunst*, Amst. 1736. p. VII et 354. — La lettre de Herbert de Jager au célèbre naturaliste G. E. Rumphius datée de Batavia, du 25 Févr. 1689, chez M. B. Valentini. *Museum Museorum.* Frankf. a/M. 1704 in fol, 3e Partie, p. 37.

[2] Dans son édition de *Marco Polo* et *Hist. of Sumatra* p. 5 et après lui encore M. M. Bürch et Neumann, dans leur traduction de Marco Polo, Leipzig 1845, p 532.

[3] van der Tuuk, *Bataksch Woordenboek*, p. 375, 327 et p 228 sous le mot [illegible]

[4] Comp. les auteurs cités et *Journ. Asiat.* Tome IX Paris 1832 p. 127. Il serait bien à désirer, que Mr. van der Tuuk publiât ce qu'il a rassemblé sur ce personnage jadis si célèbre.

9

considérer comme l'ancienne monnaie de cette partie de Sumatra. Ce sont de petites pièces en or et en argent d'un type fort simple et qui se rapproche de celui des anciennes pièces d'argent de Java [1]. Cependant il y a dans le petit nombre de pièces, que j'ai acquis, des variations du même type, qui semblent indiquer une origine un peu différente, ou plutôt la différence d'un grand laps de temps dans l'art de monnayer de la même contrée. La plus petite et la plus belle, ne pesant que 0,26 gr., a d'un côté une immense carrée très régulière, formée de quatre carreaux en forme d'étoile ou de fleur et au revers un caractère sanscrit. Comme la position de ce caractère n'est pas certaine, on pourrait y voir la même forme que sur une des espèces en argent de Java मा *má* ou भा *bhá*: en tournant la figure le caractère indiquerait प्रा *prá*. La première lecture me semble la plus probable, mais même en admettant la dernière, comme il y a tant de mots sanscrits, qui commencent par cette syllabe, il serait trop téméraire de hasarder quelque conjecture sur le mot indiqué ainsi par abbréviation. Le plus simple serait de penser à un nom de monnaie, mais je n'en connais aucun qui puisse convenir, ou ce qui ne me semble pas aussi probable, d'y voir un nom de la ville ou de la contrée. Malheureusement le nom sanscrit de Fantsour ne nous est pas encore connu et le signe parlant nous reste encore une énigme. Mais ce qu'il semble nous dire assez clairément c'est que l'importance de Fantsour est bien plus ancienne que les voyages des Arabes et Persans dans ces contrées et que la civilisation hindoue s'y est fait sentir aussi dans des temps bien reculés. Que cette pièce n'appartient pas à Java, mais au pays où elle a été trouvée, me semble très vraisemblable par la différence avec la monnaie ancienne

[1] La forme fautive قيصور se trouve souvent chez Ibn Baithar, edit. du Dr. J. von Sontheimer. Stuttg. 1842. Vol. II. p. 333 suiv. J'ai observé que le nom d'une espèce de camphre, mentionné par Ishac ibn Amrân, الكركسي convient assez bien avec le nom en Batak ᯎᯒᯪᯎᯪᯘ᯲ (garigis) mais je crois que pour البالوس il faut lire الباروس de *Bârous*, la place principale pour le commerce du camphre jusqu'à nos jours.

d'or de Java déjà décrite. Les autres pièces en or trouvées sur le sol de l'ancien Fantsour sont du même type, mais un peu plus grandes et d'une fabrique barbare; le poids varie de 0,73 à 0,88 gr. L'incuse n'offre que peu de variété dans la forme, mais le caractère du revers, qui semble पा *pâ* est d'une exécution fort rude et laisse à peine voir autre chose qu'un petit trait droit avec un point au milieu frappé en entaille. Une seule pièce en argent est exactement semblable et pèse 0,15 gr. Ce peu de monnaies et quelques pierres gravées de bagues, qui ont une grande ressemblance avec quelques pierres anciennes persanes, voilà tout ce qui jusqu'à présent nous est parvenu d'une ville jadis importante, mais le hasard même, qui m'a fait acquérir ces monuments numismatiques, me fait présumer qu'il en existera bien d'autres, soit cachés encore dans le sol, soit dispersés, comme on m'assure, dans la possession de quelques employés du gouvernement hollandais, où ils se perdent le plus souvent sans aucun profit pour la science.

L'indifférence sur tout ce qui se rattache aux études et à la science, qui règne si souvent parmi les européens aux Indes, l'usage de rassembler ces objets comme simples curiosités, qui après s'oublient et se perdent, l'ignorance absolue des indigènes sur l'intérêt de ces monuments historiques, qui pour eux n'ont de valeur qu'en se transformant dans le creuset en matière d'ornements, non, à ce que je crois, le manque de restes de l'ancienne civilisation dans plusieurs parties de cette île importante, voilà les causes principales pourquoi après bien des années de recherches, nous ne pouvons rien dire de plus sur les monnaies de l'époque hindoue de Sumatra.

Celles qui nous restent à mentionner se rapportent au temps plus moderne après l'introduction de l'islam dans cette île, et chose assez singulière, tout ce que nous en connaissons jusqu'ici se rattache aux états de la pointe septentrionale et de la côte orientale de Sumatra. De la côte occidentale, des nombreux petits états, qui ont existé, même de l'empire de Mĕnangkabau, jadis si grand et puissant et dont l'éclat s'étendit bien

loin dans les contrées voisines, nous n'avons pu découvrir aucun monument numismatique [1].

Nous commençons avec le royaume d'Atjih (اچه), qui s'étant successivement élevé sur les ruines des petits états voisins, qui fleurirent auparavant et se succédèrent dans le commerce, Daya, Lambri, Pedir, Samoudra, Pĕrlak Pasei, Arou et autres, commença a étendre son pouvoir à l'époque que les Portugais pénétrèrent dans ces mers et qui, ayant soutenu bien longtemps une lutte acharnée avec les Portugais et Hollandais et étant parvenu à son apogée dans le commencement du XVII[e] siècle, déclina ensuite à son tour et tomba enfin dans un état de dissolution interne si déplorable, qu'une occupation par le gouvernement hollandais pourrait sembler non seulement une nécessité mais un bienfait. Le nom de cet état et de sa capitale a été écrit par les peuples de l'Europe d'après leur prononciation d'une manière si différente, que quelques savants semblent n'avoir pu le reconnaître: chez les Portugais: Achem; en Latin: Achen, Acen; en Italien: Assi; par les Francais: Achem, Achen, Achin, Atcheh; les Anglais: Atcheen, Acheen, Achi; les Hollandais: Atchein, Achem, Achim, Achin, Atchin, Actchyn, Atjin, Atsjien, Atsjeh etc. [2]. L'histoire de cet état ne nous est encore qu'imparfaitement connue, en partie par les historiens portugais et par les narrations des voyageurs français, anglais et hollandais surtout dans le XVII[e] siècle, en partie par les chroniques

[1] D'après la relation du premier voyage connu des Français à Sumatra en 1529 „les naturels de la côte occidentale n'ont de monnaie que celle qui leur est apportée d'ailleurs; mais leurs achats et leurs ventes se font au poids d'or." Dans le Journal du Voyage de Jean Parmentier, de Dieppe, qui visita le port d'Andripoivre (Indrapoura), on trouve mentionnés les noms *facel* (pour *tahil*) et *coupeus* (pour *coupang*). Cf. L. Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs Normands* etc. Paris, 1832. in-8°. p. 214, 239, 311.

[2] Dans le même Chapitre XL de Gasp. Balbi, *Viaggio dell' Indie Orientali*. Venezia. 1590 on trouve écrit de trois manières sans que l'auteur semble s'être aperçu qu'il s'agissait du même pays: „il Rè del *Dagin*", „el Regno del *Dacin*", „il Rè di *Assi*". La lettre *d* ajoutée à plusieurs noms qui commencent par une voyelle, est une erreur d'écriture, née par la particule *de*, comme Dachem, Daru, Dava etc.

malaies généralement sèches et dénuées d'autre intérêt que celui de la chronologie. Encore les différentes rédactions des chroniques d'Atjih, que nous avons pu comparer, ne sont pas toujours d'accord dans les noms et les dates. Nous connaissons celles publiées dans le I Vol. des Malayan Miscellanies, Bencoolen, 1820. Nr. III, par M. Ed. Dulaurier dans le Journal Asiatique, 1839. II. p. 47 suiv., par T. J. Newbold, dans le Journal of Madras Literature, Vol. III et IV, dans le Journal of the Indian Archipelago, Vol IV, Singapore, 1850, p. 598, l'extrait donné par Marsden, dans sa Chrestomathie Malaie, p. 131 et les notices dans son History of Sumatra, p. 406 suiv. Mais tous ces moyens laissent encore beaucoup à désirer et donnent souvent de graves difficultés par la corruption et la diversité des textes. Nous ne serions même pas venus à bout d'expliquer quelques pièces, pour lesquelles les chroniques malaies aussi bien que les auteurs européens ne pouvaient nous donner les lumières nécessaires sans le secours d'un manuscrit malai de la Société Asiatique de Londres, dont nous devons la connaissance à M. van der Tuuk. Pour les temps modernes nous n'avons que les relations pas trop satisfaisantes de M.M. Anderson, T. Braddell et Ritter.

Malgré toutes mes recherches je n'ai pu parvenir qu'à découvrir un certain nombre de monnaies de ce royaume, qui longtemps célèbre par son pouvoir et son commerce, semble aussi avoir été un des plus riches dans l'Archipel indien en monuments numismatiques. Comme dans la plupart des autres parties de la numismatique de l'Archipel, les monnaies d'Atjih ont la difficulté qu'elles ne donnent presque jamais ni le nom de la ville, ni la date, que l'exécution du plus grand nombre est très barbare et que par conséquent elles sont difficiles à lire et surtout que les seuls noms et titres doivent être déterminés d'après les données historiques souvent encore assez incertaines et contradictoires. Les dates du règne de plusieurs rois d'Atjih diffèrent assez notablement dans les chroniques et il n'est pas toujours possible de déterminer le choix par les indications trop fragmentaires des auteurs européens. Enfin les noms et les titres du même prince

ne sont pas toujours indiqués intégralement dans toutes les chroniques malaies et ce n'est qu'à force de recherches et de combinaisons, même par quelque heureux hasard, que nous espérons pouvoir porter quelque lumière dans cette partie.

Depuis nombre d'années je connaissais les monnaies des quatre reines, qui s'étant succédées et maintenues dans le pouvoir d'un état si remuant et violent, ont le plus attiré l'attention des voyageurs et écrivains européens. Ces pièces se ressemblent toutes par rapport au type et s'expliquent assez aisément d'après les chroniques malaies. L'examen de la collection de Marsden dans le Musée Britannique me fit connaître quelques pièces postérieures, mais il restait une grande lacune pour toute l'époque antérieure. M. Fréd. Soret, de Genève, eût l'obligeance de me faire connaître le premier une pièce indéterminée de sa collection avec le revers de السلطان العادل (le roi juste.) D'après toute la fabrique j'étais sûr que cette pièce devait appartenir à l'Archipel indien, mais je ne pouvais rien déterminer avec certitude. Plus tard je découvris quelques autres pièces avec le même revers, qui à l'aide des chroniques malaies me mirent non seulement en état de les attribuer à Atjih, mais aussi d'en fixer l'époque.

Quoique la plupart des chroniques malaies fassent remonter la dynastie d'Atjih jusqu'au commencement du XIIIe siècle avec l'arrivée de Djohan Schah [1] à Atjih en 601 (1205 p. C.), ce n'est guère qu'après l'usurpation du pouvoir par Sultan Saláh-ouddîn environ 1521, qu' Atjih devint un état indépendant et commença par la conquête de Daya et de Pedir d'acquérir une importance croissante. Selon João de Barros, les princes de Daya et

[1] Un savant Allemand (*Allg. Literatur. Zeitung*, Halle 1843, Erg. Bl. § 316) a pensé que ce nom serait une faute dans la chronique publiée par M. Dulaurier et qu'il faudrait lire le titre connu persan جهان شاه Djehán Schah, Seigneur du Monde, mais non seulement tous les manuscrits sont d'accord dans ce nom, il est aussi, comme nous verrons, assez souvent exprimé sur les monnaies des rois de cette dynastie, qu'on pourrait pour cela peut-être nommer Djohanides. Comme ce premier apôtre de l'islamisme devenu roi, selon la tradition, venait des pays situés au-dessus du vent, ce nom semble appartenir à quelque partie de l'Inde, peut-être la Cambaie ou Guzerate.

d'Atjih étaient à l'époque de la conquête de Malaka par les Portugais encore les vassaux du roi de Pedir, ses esclaves, à qui celui-ci avait confié le gouvernement de ces provinces. Sur la prière du gouverneur d'Atjih le roi de Pedir accorda à son fils aîné Radja Ibrahim le gouvernement, mais celui-ci commença bientôt non seulement la guerre contre le gouverneur de Daya, mais s'étant emparé de l'artillerie et des munitions de guerre d'un vaisseau portugais, il commença ses conquêtes en chassant son ancien maître de Pedir, et devint bientôt l'ennemi acharné et redoutable des Portugais [1]. Un grand nombre d'auteurs portugais parlent de ce Roi, mais toujours sous le même nom d'Abrahemo, qui ne se trouve, autant que je sais, dans aucune chronique indigène. Le plus grand nombre des auteurs malais, qui n'hésitent pas à donner le titre de Sultan à une série de rois avant le XVI[e] siècle, mentionnent à cette époque le Sultan Saláh-ouddîn, le fils du Sultan Ali Moghâyat Schah, qui succéda le 12 Radjab 917 (5 Oct. 1511) au Sultan Ali Ri'âyat Schah (علي رعاية شاه). La durée de son règne n'est pas aussi certaine; les auteurs portugais, autant que je sache, n'en disent rien et les chroniques malaies diffèrent d'environ dix ans; la chronique publiée par M. Dulaurier lui attribue un règne de 18 ans, trois mois, vingt-huit jours, les autres de 28 ans, trois mois, vingt-

[1] Cf. *Da Asia Decada Terceira Parte secunda.* Lisboa, 1777, Livr. III. Cap. I. p. 243 sqq. Ce n'est qu'en partie que le Boustanou-s-salatin, différant entièrement des autres chroniques malaies, convient avec l'historien portugais. D'après cet auteur malai, „le premier roi d'Atjih fut Sultan Ali Mogháyat Schah علي مغاية شاه, qui commença son règne un dimanche (?) le premier du mois Djoumadi-l-awal de l'an 913 de l'Hégire (8 Sept. 1507). Ce fut lui qui le premier adopta l'islamisme et fit observer soigneusement les préceptes du prophète. Il fut célèbre par sa puissance et subjugua Pedir (فيدر) Samadra (سمدرا) et plusieurs autres places de moindre importance. Son règne dura 14 ans et 7 mois et il mourut dans l'an 928 H. (1521/2). Avant lui il il n'y eut point de rois à Atjih, mais seulement des chefs (مرة) qui gouvernèrent dans leurs districts et qu'on choisit parmi les anciens du peuple. Le roi suivant, qui règna a Atjih, fut le Sultan Saláh-ouddin, qui commença son régne un samedi (?) le 15e du mois Radjab (27 Juin 1522?). Après un règne de 17 ans et 11 mois n'étant plus capable de règner il fut déposé par son frère dans l'an 946 H. (1539/40) et mourut neuf ans plus tard."

huit jours. Tous conviennent qu'il fut détrôné par son frère, selon l'un lundi le 4e, selon l'autre, lundi le 14e jour du mois de Dsoul kadeh; le lundi conviendrait avec le 14e du mois cité pour l'an 946 (22 Mars 1540) et comme la chronique de M. Dulaurier contient beaucoup d'erreurs fort graves, nous croyons que l'autre date est la plus probable. C'est au roi Saláh-ouddîn, que je crois pouvoir attribuer la plus ancienne monnaie d'Atjih, que j'ai pu découvrir jusqu'ici et qui se trouve dans la collection de M. Soret à Genève et dans la mienne. C'est une petite pièce en or comme les suivantes, de l'espèce que les Malais nomment *mas* (مس). L'avers porte, comme sur les suivantes, simplement السلطان العادل *le Roi juste.* On trouve ce titre sur les monnaies des derniers Houlagouides, des Djoudjides, ordinairement joint aux autres titres et noms de prince, rarement sans complément, et sur quelques monnaies des Sultans Patan de l'Hindostan. C'est à l'imitation de ces derniers, je crois, et peut-être aussi comme une espèce de légitimation de la dynastie nouvelle, que cette formule est exprimée. Cependant il faut avouer que ce titre de Roi Juste, commun aux rois d'Atjih pendant le XVIe siècle, contraste singulièrement avec le règne arbitraire, injuste et cruel du plus grand nombre de ces despotes. Comme quelques Sultans Seldjoukides, Patan et autres les rois d'Atjih portent, outre une série d'épithètes pompeuses, ordinairement dans les chroniques celui de *l'ombre de Dieu dans le monde* (ظلّ الله في العالم).

J'ai cru devoir nommer ce côté de la pièce l'avers, parceque l'autre côté est terminé par une formule qui ne permet pas d' ajouter ce titre, qui doit précéder le nom du prince. Je lis le revers صالح ابن علي خلد سلطانه *Sáleh, le fils d'Ali; que son règne soit durable.* Dans l'avant-dernier mot le trait qui unit en haut les deux dernières lettres, pourrait faire penser à ملكه, mais quoique l'omission du nom de Dieu dans cette formule ne soit pas rare, l'ellipse du verbe me semble tout à fait impossible. Dans le dernier mot les dernières lettres sont liées et l'on pourrait aussi lire سلطانته. Le nom du roi offre quelque difficulté: dans les traductions anglaises les

formes Sálehh-ad-din, Seleh-addin, Salleh oodeen laissent quelque incertitude sur le premier mot: le texte malai publié par M. Dulaurier donne صلاح الدين, celui du Boustánou-s-salâṭîn سلاح الدين, la monnaie rien que صالح. Dans les lacabs ou titres honorifiques composés avec الدين, il n'est pas rare, sur les monnaies de l'Inde, que ce mot soit omis; ainsi les monnaies du roi de Malwa Ghiáth-ed-dîn portent toujours simplement غياث Ghiáth.[1] Ainsi le surnom connu صلاح الدين Ṣalâh oud-dîn (la Paix de la religion) pourrait peut-être omettre son complément, mais quoiqu'on rencontre des lacab de la même forme جميل الدين, كريم الدين, عظيم الدين etc., je ne connais pas d'exemple de la forme صالح الدين.[2] Nous ne savons aucun moyen de lever cette difficulté, qu'en supposant que le graveur aura confondu les deux mots صالح et صلاح et aura raccourci le titre honorifique. Ces corruptions de noms et de formules arabes ne sont pas rares dans l'Archipel indien, où l'arabe était toujours une langue savante et étrangère. En tout cas, il me semble certain que cette monnaie appartient au Sultan Salâh oud-dîn, le seul de ce nom de cette dynastie. On ne trouve rien sur son origine dans les chroniques malaies, mais notre monnaie nous apprend qu'il fut le fils de son prédécesseur Sultan Ali Mogháyat Scháh (Boustánou-s-sal.) ou Ali Riáyat Scháh, selon les autres chroniques.

Comme nous avons vu, Ṣaleh oud-dîn fut déposé par son frère qui porta le titre de Alá' oud-dîn[3], chez les auteurs portugais corrompu en Alaradin, auquel les chroniques malaies si sobres en détails ont la coutume d'ajouter le sobriquet de Kahár قهار يغ. On a souvent pris ce mot dans un

[1] M. Garcin de Tassy, *Journ. As.* 1854. I. p. 468 cite قطب pour قطب الدين et فريد pour فريد الدين etc.

[2] Le nom de صالح Ṣâlih, *saint* (personnage) pas rare dans l'histoire ancienne des musulmans, est devenu un des titres particuliers aux religieux spiritualistes (*Journ As.* 1854. I. p. 478).

[3] C'est une faute d'impression, que la traduction de M. Dulaurier p. 61, ligne 4 rend: „Sultan Selah-eddin" au lieu d'Alá' oud-din, comme porte le texte, p. 51.

sens mauvais, comme tyran, mais les détails du Boustânou-s-salâtîn prouvent qu'on doit plutôt comprendre ce surnom dans le sens de conquérant, dominateur, comme il est aussi appliqué à Dieu, le dominateur et vengeur. Selon cet auteur malai le Sultan Alâ-oud-dîn Riâyat Schâh, fils du Sultan Ali Moghâyat Schâh علاءالدين رعاية شاه ابن السلطان علي مغاية شاه commença son règne un lundi dans le matin, le 20e du mois Dzou'lkadah. Il donna une force légale aux coutumes d'Atjih et envoya des ambassadeurs au Sultan de Roum ou de la Turquie à Constantinople, dans l'intention d'affermir la vraie foi [1]. Le Sultan de Roum lui envoya plusieurs artisans habiles et surtout ceux qui excellaient dans la fabrication de la grosse artillerie. Pendant son règne on fit des canons d'une grandeur extraordinaire et ce fut lui qui construisit la citadelle d'Atjih et fit le premier la guerre contre les infidèles en attaquant lui-même Malaka. Il fut juste, sévère et sous tous les rapports un roi illustre; donc il est connu par le nom de feu le conquérant (مرحوم قهار). Il eut cinq fils: Sultan Abdoullah, عبدالله, Sultan Housein حسين, Sultan Moghal مغل, Sultan Yghat di tangkap ايغت دتغكف, et Sultan Yghat Abdoul-djalîl ايغت عبد الجليل. Sultan Abdoullah devint roi de Ghore ou Arou (غوري يأت هارو), c'est pourquoi qu'on le nomma Sultan Ghore (سلطان غوري), Sultan Moghal devint roi de Priâman (فرياماں) et Yghat di tangkap fut tué par son père parcequ'il était plus audacieux que ses frères, personne dans ce temps n'osant s'opposer à lui. Sultan Housein et Yghat Abdoul-djalîl restèrent chez leur père, dont le règne fut de 28 ans et 9 mois. Il mourut l'an 975 de l'Hégire (1567/8) et fut succédé par son fils Sultan Housein, qui prit le titre de Sultan Ali Riâyat Schâh علي رعاية شاه, et commença son règne dimanche le premier du mois Ṣafar. Le premier Ṣafar de l'an 975 fut un Jeudi (7 Aout 1567), mais tomba en 974 sur un

[1] M. von Hammer, *Gesch. des Osman. Reiches.* IIIe Bd. Pesth, 1828. p. 402, fait mention de cette ambassade d'après une dépêche de la légation de Venise du 12 Juin 1562: „Giunto dell' Indie Ambassadore del Re d'Assi domanda artigleria per difendersi dai Portogesi", mais il semble n'avoir pu deviner qui était ce roi „d'Assi."

Dimanche (18 Août 1566), et en 976 sur un Lundi (26 Juillet 1568). Les chroniques dans les Mal. Misc. et le Journ. of the Ind. Arch. donnent à peu près la même date: Dimanche, le 15[e] de Safar de l'an 975 (le 21 Août 1567 fut un Jeudi) et ainsi sans l'indication du jour celle de Newbold. Celle de M. Dulaurier nomme aussi un Dimanche, le 15[e] de Ṣafar, mais de l'an 964 (le 18 Dec. 1556, qui fut un Vendredi). Nous n'avons pas les moyens d'ajuster ce différent, mais il nous semble le plus probable non seulement par le nombre et la valeur des manuscrits malais, mais aussi par la date citée de la dépêche italienne, de rapporter sa mort à l'an 975.

La pièce très bien conservée de ce prince, que je possède, est exactement semblable à la précédente. L'envers a la même formule السلطان العادل et le revers porte علا والدين بن علي خلد سلطانه. Alá' oud-dìn fils d'Ali, que son règne soit prolongé! La lettre و devant le second mot est très distincte sur la pièce et il faut donc croire que le graveur l'ait mal exprimée au lieu d'un hamza, ou plutôt qu'il a voulu indiquer la prononciation de la voyelle intermédiaire du mot Alá'oud-dìn.

Nous ne connaissons pas encore de monuments monétaires de son successeur Housein Scháh, ni des règnes éphémères du jeune Sultan (سلطان مود), du Radja de Priaman, qui prit le titre de Radja Sri âlam [1], de Zein-oul-âbidìn زين العابدين, ou Djenûl راج جنيل, ni du règne de Mansour Schah, si formidable pour les Portugais de Malaka, ni du Sultan Bouyong سلطان بويغ, mais j'ai pu acquérir une pièce, qui se trouve aussi dans la collection de M. Soret, qui doit appartenir au successeur du dernier prince. C'est encore le même type, avec le même envers, mais l'écriture du revers n'étant pas très distincte m'a longtemps fait hésiter. Je crois

[1] Ainsi dans un des Mss. du Boustánou-s sal.: راج فريامن بركلر راج سري عالم. Il y a quelque confusion dans ce nom chez les auteurs. Le texte malai de M. Dulaurier donne p. 51 راج فرمان, mais il traduit le radja de *Priaman*. De même la traduction des chroniques dans les *Mal. Misc.*, dans le *Journal of the Indian Archip.* et celle de Newbold portent Sultan *Priaman*, mais Marsden écrit encore Raja *Firman* Shah.

pourtant avec sûreté pouvoir lire la légende ainsi: علاء الدين ابن فرمان شاه Alá-oud-dîn fils de Firmán Scháh. Mais qui a été ce roi d'Atjih? Dans la chronique malaie publiée par M. Dulaurier on trouve un Ala'eddin Riayat Schah, qui est nommé *petit-fils* du Sultan Firman Schah et qui règna de 1588 à 1603. De même chez Marsden, p. 433, tandis que la chronique dans les Malayan Miscellanies dit qu'il fut le fils du Sultan Bouyong et qu'il règna de 996—1011 (1587—1602). D'après la chronique malaie de Newbold ce fut le général Moratiza, qui ayant tué le roi Mansour Schah, la reine et plusieurs nobles, se constitua gouverneur du jeune prince (Sultan Bouyong), issu du mariage de la fille unique de Mansour Schah avec le roi de Djohor. Après trois ans l'ambition poussa le gouverneur de tuer aussi le jeune prince et de s'emparer du trône sous le titre de Sulthan Ala-eddin Riayat Schah (996—1011). La chronique traduite dans le Journal of the Indian Archipelago l. c. p. 599 dit: que le Sultan Bouyong étant mort le 17e du mois Dzoul-kadah 996 (8 Oct. 1588), il fut succédé par Firman Schah (!), le fils de notre ancien roi, avec le titre de Sultan Ala-oodin Rayait Schah. C'est encore le manuscrit du Boustánou-s-salâṭîn, qui, je crois, éclaircit ces traditions différentes et nomme ce prince, tout-à-fait conformément à notre monnaie: علاء الدين رعايه شاه ابن سلطان فرمان شاه Alá'oud-dîn Riáyat Scháh, fils du Sultan Firmán Scháh. Le hazard nous a fait découvrir une confirmation des plus certaines, puisqu'elle est du temps même de ce prince. Il y a plusieurs années, que par l'obligeance de M. J. K. J. de Jonge j'eus l'occasion d'examiner aux archives du royaume une lettre diplomatique, datée du 11 Decembre de l'an 1600 et envoyée par le prince Maurice de Nassau avec la flotte de la Zélande au roi d'Atjih. Les envoyés arrivèrent à Atjih en Août 1601, le Sultan fit mettre son sceau sur la lettre et la renvoya avec des ambassadeurs, qui arrivèrent en Juillet 1602 dans les Pays-Bas. Cette pièce ayant longtemps été ignorée, le sceau est encore très distinct pour la légende principale [1], qui porte tout comme

[1] C'est bien à tort, que M. Wap dans son ouvrage: *Het Gezantschap van den Sultan van Achin.* Rott. 1862. 8°. pag. 86, s'est fâché que les arabisants en Hollande

notre monnaie السلطان علاالدين بن فرمان شاه: le Sultan Alá'ouddîn fils de Firmán Scháh. Je pense donc qu'il ne reste plus aucun doute sur la détermination de cette pièce.

Par rapport à ce qui précède il y a encore deux points, que nous n'avons pu éclaircir, d'abord qui était ce Firmán Scháh, dont Alá-ouddîn était le fils, ensuite pourquoi la pièce diplomatique a été rapportée en Hollande par les ambassadeurs d'Atjih. M. de Jonge pense, que la lettre a reçu le sceau du roi d'Atjih comme preuve, que les envoyés avaient rempli leur mandat [1], mais je doute que la diplomatie de l'Inde, aussi peu que celle de l'Europe, connaisse un tel usage.

Peu de mois auparavant, en Novembre 1600, le roi d'Atjih, sans doute dans des dispositions politiques bien différentes, avait refusé d'accepter une lettre du prince Maurice, offerte par le vice-amiral Paul van Caerden, à ce qu'on dit, sur l'instigation d'un moine portugais, qui fit croire au roi que le parchemin était fait de peau de truie [2]. Cependant la lettre renvoyée et scellée par le roi d'Atjih est aussi écrite sur parchemin.

C'est sous ce roi que les premiers vaisseaux hollandais visitèrent Atjih et que nous trouvons indiqués quelques détails sur le système monétaire de cet état. Le pilote anglais, John Davis, qui se trouvait comme espion anglais sur les vaisseaux hollandais, le Lion et la Lionne de la Zélande, qui vinrent à Atjih en Juin 1599, dit dans son rapport au comte d'Essex: que les habitants d'Atjih „ont différents noms de valeurs, comme Cashes, Mas, Coupan, Pardau, Tayell; j'ai vu seulement deux espèces de monnaie, l'une d'or, l'autre de plomb; celle d'or est de la grandeur d'un penny, elle est aussi commune que les sous en Angleterre et est appelée *Mas*, l'autre est

n'ont pas pu ou voulu donner l'explication de son mauvais dessin de ce sceau. L'original même n'est plus distinct dans une partie de la légende marginale, qui ne semble contenir que des formules votives ordinaires, mais il paraît bien peu raisonnable d'exiger l'explication du sceau d'un roi musulman peu connu d'après une copie mal faite.

[1] *De opkomst van het Nederlandsch gezag in Oost-Indie* IIe Dl. 's Gravenh. 1864. 8o. pag. 255. A peu près de même M. Wap, l. l pag. 17.

[2] Cf. M. de Jonge, l. c. pag. 231. — *Begin en Voortgang der O. I. C. Reis van P. Both en P. van Caerden*, p. 2 sqq. Valentyn l. c. p. 26, 27.

comme un petit jeton de plomb, comme ceux dont se servent les marchands de vin à Londres, nommée Caxas. Seize cents cashes font un mas; quatre cents font un Cowpan." [1] Parmi ces noms il faut distinguer ceux qui indiquent les monnaies du pays et les étrangères, ceux qui expriment une valeur de compte et les espèces monnayées. Le *pardan* est sans doute une monnaie étrangère, primitivement de l'Inde, peut-être la même qui porte en Persan le nom de پرتاب, et qui, imitée par les Portugais dans le XVIe siècle et répandue sous le nom de *Pardaõ* dans toutes les contrées de l'Asie méridionale, est évaluée par João de Barros (Asia, I. 2. p. 68) à 360 *reaes*. Le *pardaõ* étant évalué à un quart du *tahil*, exprime donc la même valeur, qui, dans les ouvrages malais est ordinairement indiqué par le nom de paha ڤاه ou ڤاوه pâouh, cuisse ou quart d'homme ou d'animal, comme *soukou* (سوکو) un pied ou quart d'animal, pour un quart de réal. De même en Batak *kae*, cuisse, est aussi la seizième partie du poids d'or *taïl*. Le tahil (تاهل ou تاهيل) est un des noms les plus répandus depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours en Chine, dans les contrées de l'Indo-Chine et dans l'Archipel indien, mais toujours, à ce que je crois, comme valeur de compte ou comme poids, non comme valeur monnayée. [2] Quoique la langue et les formes de transition ne soient pas

[1] Comme ce passage a été traduit peu exactement, il sera utile de citer le passage de l'original dans l'édition assez rare de: Purchas his Pilgrimes. The First Part. Lond. 1625. fo. Third book. p. 123: „They have divers termes of payment, as *Cashes*, *Mas*. *Cowpan*, *Pardan*, *Tayell*; I only saw two pieces of coine, the one of Gold, the other of Lead, that gold is of the bignesse of a penny, it is as common as pence in England and is named *Mas*, the other is like a little leaden Token: such as the Vintners of London use, called Caxas. A thousand sixe hundred *Cashes* make one *Mas*. Foure hundred Cashes make a *Cowpan*."

[2] M. Dulaurier dit dans une note au *Code Maritime de Malacca* (*Collection de lois maritimes*, par J. M. Pardessus, Tome VIe. Paris, 1845, in-4o.) p. 394: „Le tahel est une pièce d'or qui vaut environ 7 francs 0 centimes de notre monnaie; sa valeur, du reste, varie suivant les localités, dans l'Archipel d'Asie. Il y en a où l'on se sert de ce terme pour exprimer la valeur de 2 piastres." Cf. p. 426. Je crois qu'il y a ici plusieurs erreurs: Je n'ai jamais trouvé dans l'Archipel indien aucune trace d'une *pièce* d'or, nommée tahel; quoique le poids du tahel ou tahil diffère un peu, il est compté ordinairement à 16 mas et a

encore certaines, il me semble pourtant très probable, que ce nom, comme d'autres est tiré du Sanscrit et une corruption de *tola* ou *tolaka* qui indique un certain poids, de la racine *toul peser*. La relation du tola avec ses parties est différente dans les contrées de l'Inde, mais selon Colebrooke (Asiat. Res. V. p. 93), les anciens codes de l'Inde donnent déjà pour le poids d'or la division du *tolaka* en 16 *máscha's*, qui est la même que la relation du tahil ou mas à Atjih et dans d'autres contrées de l'Archipel Indien. Les plus anciennes relations d'Atjih indiquent le tahil à 16 mas et le mas était une des deux espèces de monnaies, que Davis vit à Atjih. Ce nom *mas* ou *àmas* (امس) signifie maintenant dans l'Archipel indien non seulement une certaine monnaie d'or, un certain poids d'or, mais aussi l'or même. La dernière signification, qui est maintenant la plus commune, me semble dérivée de la première et ce mot aussi doit tirer son origine du Sanscrit *mâscha*. Je pense donc qu'une petite monnaie d'or de ce nom a été répandue de l'Inde dans l'Archipel et y a fait imiter non seulement le poids et la monnaie, mais a aussi fait naître l'usage du nom de l'espèce pour celui de la matière d'or. Chez les Hindous où le rati, rakti ou raktiká, [1] (dans l'Archipel Indien *saga* ساڬ) le pois rouge avec une tâche noire de l'Abrus precatorius, servait à déterminer le poids ordinaire minime, on comptait pour l'argent 2 rati pour un máscha, pour l'or 5 rati pour un máscha (Cf. Colebrooke l. c. p. 93). D'après les recherches savantes de M. Edw. Thomas sur les anciens poids de l'Inde [2], on pourrait évaluer pour les temps anciens un rati à 1,75 grains of

donc une valeur à peu près le double de ce qu'indique M Dulaurier. Souvent le tahil d'or est compté au poids de deux piastres. Ce n'est, autant que je sache, qu'en Cochinchine qu'on a commencé depuis la fin du siècle passé à mettre en cours des *lingots d'argent*, dont le poids indique le tahil.

[1] Ce nom, comme tant d'autres noms de poids et de monnaies est tiré du règne végétal, et désigne proprement une espèce de fève (phaseolus radiatus et dolichos pilosus), et ensuite un poids, estimé différemment à 5, 8 ou 10 rakti's ou pois de l'abrus precatorius.

[2] On ancient Indian Weights, dans le *Journ. As. Soc. of Bengal*. Calc. 1864. p. 251. 1865. p 11 et *Numismatic Chronicle*. Vol. IV. London, 1864. p. 132.

Troy W. ou 0,113398 grammes, ce qui donnerait pour le mâscha d'or 0,56699 grammes, un peu moins que le poids ordinaire des mas d'Atjih; maintenant le mâscha est compté à 0,97184 grammes [1]. Nous avons trouvé peu d'indications anciennes sur la monnaie nommée mas, qui plus tard indiqua dans plusieurs parties de l'Archipel une monnaie d'or de valeur différente. Mendez Pinto mentionne pendant son séjour en Chine „hum maz, que vaõ cinquante reis" (Peregrinação T. I. Lisb. 1829. p. 362), ce que le traducteur français Bernard Figuier a rendu (p. 318) par „un maz d'argent, qui vaut six sols et un liard de nostre monnoye", mais je doute fort qu'il s'agisse ici en Chine d'une pièce d'argent et penserais plutôt à une valeur, beaucoup plus petite que le mas d'or et évaluée probablement d'après le poids du mâscha en argent. Ailleurs, pendant sa captivité à Siak, sur la côte orientale de Sumatra, il raconte qu'il fut racheté pour sept mazes d'or, qui font en monnaie portugaise mille quatre cent reis, un demi crusado le mas (l. c. p. 91), ce que Figuier a expliqué „sept mazes d'or, qui valent environ huit livres quinze sols de nostre monnoye." Ainsi le mas d'or aurait la valeur d'environ 25 sous de France, ce qui répond assez exactement à la valeur indiquée ailleurs, lorsqu'on trouve le mas d'Atjih évalué à un sixième du réal de huit ou plus ou à un quart du risdale hollandais, ou à un shilling anglais [2]. M. Joaquim de Santo Agostinho évalue le mas de la Chine à 10 condris (un poids) ou 40 reis, des Indes à 50 reis, de Malaka à 4 Larins [3]. Du reste, comme les poids du même nom variaient beaucoup dans les différentes contrées de l'Archipel

[1] Cf. Prinsep, *Essays on Ind. Ant.* ed by E. Thomas, II Vol. 2. p. 19, 20, 97.

En Sept. 1601 on comptait 6 mas d'Atjih dans un réal de huit, 16 mas dans un tahil, égal à une livre de gros (pond Vlaamsch)? ce qui semble avoir été le cours ordinaire. Cf. *Voyage de Jacques Heemskerk*, dans: *Begin en Voortg. der O. I. C.* Vol. I. p. 27. Quelquefois le cours montait à 5 mas le réal de huit. Cf. *Voyage de Pierre Both*, ibid. p. 7, ou bien selon Houtman il variait de 4½, 5 ou 5¾ mas le réal.

[3] *Memorias de litteratura Portugueza.* T. I. Lisb. 1792. in-4to p. 413 sq.

L'Anglais Glanius, *New Voyage to the East Indies.* Lond. 1682. 12°. p. 151, parle d'une monnaie de Siam, nommée *Masen*, de la valeur d'environ une couronne d'Angleterre.

Indien, nous trouverons ici les mas différant en poids et valeur. Le quart du mas, selon Davis, portait à Atjih le nom de koupang كوڤڠ, ce qui me semble encore indiquer non une monnaie, mais une valeur de compte. L'origine de ce mot ne m'est pas encore très claire et je crois qu'il y a quelque confusion dans l'explication de ce nom par le Dictionnaire Malai de Marsden. On y lit pag. 452: „nom d'un coquillage, moule: monnaie du Japon qui a cours dans quelques pays malais." De là semble tirée la note de M. Dulaurier, p. 444 des Lois Maritimes: „Le koupang est un coquillage qui sert de monnaie au Japon, et qui a cours dans les pays malais: c'est une des divisions du mas." Marsden a probablement voulu dire ou bien il devrait dire que le mot koupang avait deux significations: 1°. le nom d'un coquillage; 2°. le nom d'une monnaie. D'après les exemples qu'il cite, il aurait dû ajouter celui de poids et de valeur monétaire. Mais la seconde signification indique simplement la pièce ovale d'or japonaise, nommée *koban* ou *kobang* [1]. Selon d'autres koupang signifie aussi un quart d'un certain poids, d'une certaine mesure ou valeur. Je n'ai pu découvrir quelle espèce de coquillage ce nom peut indiquer: „une moule, mytulus," comme dit Marsden, me semble peu probable [2]. Je penserais plutôt à une coquille, qui depuis les temps les plus reculés a joué un rôle assez remarquable parmi les moyens et valeurs d'échange dans une grande partie du monde, le *cauri* (cypraea moneta) chez les Arabes *coudha* كودة ou كودة, en Egypte *wada* ودعة. Employée déjà dans l'Inde antique comme valeur monétaire sous le nom de *kaparda* ou *kapardaka*, elle a non seulement été

[1] Cf. H. N. van der Tuuk: *Bat. Ned. Woordenboek*, Amst. 1861, sous *koupang* p. 90. Dr. J. Pijnappel, *Mal. Nederd. Woordenb.* Amst. 1863 p. 187.

[2] Dans la *Sedjárah Maláyou* (édition de Singapore, p. ٤٠) se trouve parmi les coquillages, que les dames de la cour s'amusent à ramasser sur le rivage, aussi mentionné le koupang كوڤڠ et dans la dernière liste de la faune de la même contrée on trouve bien le nom du *koupang*, mais sans aucune explication. Cf. *Tijdschr. voor Ind. taal-, land en volkenkunde*. II Dl. Batavia, 1854. p. 489.

trouvée dans les sthoupa's ou anciens monuments de l'Inde [1], mais la valeur de ces coquillages est aussi déterminée chez les anciens auteurs hindous d'après le poids d'argent [2]; ainsi 20 kaparda font 1 kâkinî = $\frac{1}{4}$ paṇa. Dans une partie de l'Inde l'usage de compter par *quatre cauris* s'exprimait par le mot *gaṇḍa* (γνάθος?) ou *gaṇḍaka*, mâchoire, joue, pustule, tumeur, qui de là indique aussi un système quaternaire. Peut-être la forme remarquable de ce coquillage, qui a fait naître souvent des noms peu décents, y a fait voir sur la partie convexe une joue, sur la partie inférieure une partie de la mâchoire, ou bien quatre pièces ensemble indiqueraient les quatre parties des mâchoires. Ce nom est passé en Malai sous la forme de كنداك kĕndâka, kĕndaga ou ݢداك gĕdâga, qui signifie cauris. C'est d'après une perception analogue qu'on doit, à ce que je pense, expliquer la relation des significations dans le mot javanais ꦮꦁ ou ꦲꦸꦮꦁ *wang, ouwang*, mâchoire, monnaie, espèce, et je crois qu'on n'a pas besoin de chercher l'explication de ce mot dans le Japonais, mais qu'on le trouve simplement dans la signification primitive de *cauris*, auquel se rattache probablement aussi le mot koupang, qui dans le Kawi signifie quatre cent, et peut-être l'ancien nom javanais *kèpèng* (Malais de Mĕnangkabau كڤيڠ, Batak hèpèng) Dans l'usage des Malais koupang est devenu l'indication d'un quart, ordinairement un quart de mas, et ainsi la formule dans les lois malaies كوڠ ڤيتس pourra s'expliquer un quart de mas en pitis ou petite monnaie de plomb [3]. Dans les langues Tagale et Bisaya *koupang* est devenu le nom d'un très petit poids d'or. Le dernier nom cité par Davis, le mot *cash*, est un des plus répandus dans les derniers siècles tant en Asie,

[1] Cf. J. Prinsep, *Essays on Indian Antiq.* Vol. I. p. 96.

[2] Colebrooke, dans *As. Res.* V. p 95 sq.

[3] Je ne crois pas que l'exemple de quatre koupang pétis, chez Dulaurier l. c. p. 417 est contraire à notre explication, parceque la division du tahil et du mas diffère selon les temps et lieux, et que même à Atjih on mentionne le koupang comme un sixième du mas. Cf. Marsden, *Dict.* i. v. *koupang*.

qu'en Angleterre et indique chez Davis comme chez d'autres auteurs européens la petite monnaie d'échange à Atjih, de plomb, ou plutôt de plomb mêlé d'étain. C'est uniquement par les Européens que ce mot, dont l'origine n'est pas très certaine, s'est répandu par les transactions commerciales dans différentes contrées de l'Asie, mais je crois qu'il n'a été adopté par aucune des langues de l'Archipel indien. Les auteurs portugais nomment cette monnaie *caxa*, dont se sont formés les noms européens: en Hollandais caixa, cassies, kas, kasje; en Français: cache; en Anglais: cash. Ordinairement on pense devoir le dériver soit directement du Sanskrit *karsha* (un poids de 16 mâsha ou 80 raktikâ's, qui par le poids ordinaire des monnaies de cuivre, serait devenu le nom général de monnaies en cuivre en général, soit de la forme tamoule de ce mot *kâsu*. Mais outre la différence de forme avec le mot caxa, il faut aussi observer que ce mot, qui ne se trouve dans aucune des plus anciennes listes de monnaies de Goa et Cochin fut primitivement appliqué par les Portugais à la petite monnaie d'échange de la Chine et de l'Archipel Indien, ce qui rend la dérivation citée douteuse. Peut-être faut-il penser à *kaksha*, ou *kakshyá*, qui dans la signification de ceinture, de bord, pourrait s'appliquer aux monnaies chinoises, ou bien exprimant le poids du *raktikâ* indiquerait une valeur minime. Une explication par *Kangsa*, laiton, cuivre jaune, me semble moins probable, puisque ce mot reçu dans plusieurs langues de l'Archipel est déjà devenu un nom de monnaie, mentionnée par Gaspar de Balbi en Pégu en 1580: „ganza, ch'è una moneta fatta di rame e di stagno." Cf. Viaggio dell' Indie orientali, di Gasparo Balbi, Venetia, 1590. 12°. pag. 104vs.

Le célèbre voyageur hollandais, Frédéric de Houtman, qui à la même époque que Davis utilisa si bien sa dure captivité à Atjih et à qui l'on doit le premier dictionnaire des langues malaie et malgache, qui ait été publié, ainsi que les premières observations des étoiles fixes faites en 1599—1600 à Sumatra, donne en passant quelques renseignements sur les monnaies d'Atjih, qui dans un point diffèrent des notices de Davis. Il

dit qu'un „Tayeel" fait 16 „maes", un „maes a 4 coupang, un maes" fait 4500 „kassen" [1], tandis que Davis compte 1600 cashes sur le mas. Quoique la relation de valeur fut toujours assez variable entre la petite monnaie d'échange et les espèces d'or ou d'argent, la différence est ici trop grande et on devra admettre une erreur chez Houtman et au lieu de quatre mille cinq cent il faudra lire *un* mille cinq cent, ou bien pour un mas il faudra mettre un réal de huit.

Nous ne connaissons pas encore de monnaie, qui appartienne au règne du Sultan Ali Moghâyat Schâh (1011—1015 H.) علي مغايت شاه [2], ni de son successeur, le célèbre Iskander Mouda اسكندر مود (1015—1048 H.), mais je crois devoir attribuer au roi suivant une pièce, qui m'a tenu longtemps en suspens. L'exemplaire que je possède est très bien conservé et distinct et pèse 0,60 gr. A l'envers on lit comme sur les précédentes: le Sultan Juste, et c'est cette légende, ainsi que la conformité de type, fabrique et poids, qui m'ont obligé d'attribuer cette pièce à Atjih. Le revers porte علا الدين ابن احمد Alá oud-dîn fils d'Ahmed. Auparavant je pensais au premier roi de Djohor avec le nom d'Alá'-oud-dîn, qui selon Valentyn fut le successeur d'Ahmed, mais c'est encore le manuscrit du Boustânou-s-salâṭîn qui m'a fait retrouver ce roi. L'auteur dit, qu'Iskander Mouda étant mort en 1046 H. après un règne de 37 ans 7 mois et 24 jours, son successeur, Sultan Moghul monta au trône un Samedi, le 29e du mois Radjab (27 Déc. 1636) avec les titres: فدوك سري سلطان اسكندر ثاني علا الدين مغاية شاه جوهن بردولة ظل الله في العالم ابن سلطان احمد شاه Padouka Sri Sultan Iskander le second Alá'oud-dîn Moghâyat Schâh Djohan berdaulat, l'ombre de Dieu dans le monde, fils du Sultan Ahmed Schâh. C'est, je crois, la seule indication connue de ce roi comme fils du Sultan Ahmed Schâh, qui sert à

[1] Cf. l'ouvrage devenu fort rare: *Spraeck- ende Woord-boeck, Inde Maleysche ende Madagaskarsche Talen* — door Frederick de Houtman van Gouda. t'Amsterdam, 1603 in-4o. oblong. pag. 27.

[2] La chronique dans le *Journal of the Indian Archip.* a toujours par erreur dans les deux lettres semblables: *Mafait.*

fixer l'attribution de cette monnaie. Les autres chroniques disent simplement que Sultan Moghul ou Moughi ayant marié la fille d'Iskander Mouda, lui succéda sous le titre de Sultan Alá-oud-dîn Scháh. D'après le même auteur son règne fut de 4 ans, 3 mois et 6 jours et il mourut un lundi le 6 du mois Dsou'l-kadah de l'an 1050 (Dimanche, le 17 Février 1641) [1].

C'est sous le règne de ces deux souverains que le royaume d'Atjih attint l'apogée de sa splendeur, que son commerce et ses conquêtes prirent le plus d'extension et que par là s'augmentèrent les richesses et la puissance de cet état. Malheureusement ce fut aussi l'époque où de célèbres docteurs musulmans visitant Atjih y firent naître non seulement l'étude de la théologie, mais surtout excitèrent le fanatisme de l'islam, qui sembla quelque temps la gloire, mais devint bientôt le malheur et la ruine de ce royaume parmi les états malais. C'est surtout le Sultan Iskander Mouda, dont le long règne fut signalé par des guerres nombreuses et beaucoup de victoires. En 1613 il fit la guerre contre le royaume de Djohor, en 1618 contre Pahang, en 1619 il conquit les états de Kĕdah et Perak dans la presqu'île malaie, en 1621 il soumit Padang, Singkel et autres parties de la côte occidentale de Sumatra. Pendant cette époque Atjih fut visité par un grand nombre de vaisseaux de différents états européens, qui tachèrent de former des relations commerciales avec l'état malai le plus puissant de ce temps. Un d'eux, le célèbre voyageur français Augustin de Beaulieu, dont Thevenot

[1] Dans l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs on trouve au No 184 une pièce, qui d'après la gravure semble devoir être attribuée au même roi. On lit à l'envers: سر سلطان علا الدين معايت شاه et au revers ابن سلطان احمد شاه Sri Sultan Alá' oud-dîn Moghâyat Scháh fils du Sultan Ahmed Scháh. Malheureusement, comme nous verrons au No. 186 de l'ouvrage de M M. Netscher et van der Chijs, les gravures sont aussi peu exactes que les descriptions, et nous ne sommes pas très sûrs ici. D'après les listes des rois d'Atjih, il y a eu deux Sultans Alá' oud-dîn fils d'Ahmed, et un seul, le notre, qui portait le surnom d'Alá' oud-dîn Moghâyat Scháh. Cependant il est singulier, que le prince ait changé l'ancien type, de sorte qu'il diffère des pièces précédentes, sans se continuer dans les suivantes.

nous a préservé le journal précieux [1], est surtout remarquable par les détails et les observations intéressantes, qu'il nous donne de son séjour à Atjih en 1621. Il parle aussi de la monnaie courante „des petites pièces d'or, qu'ils appellent *mas*, de dix sols la pièce" (p. 55) et se plaint souvent des moyens d'échange à Atjih, qui entravaient beaucoup le commerce. „Un tael d'ordinaire, dit-il p. 57, estoit 4 realles, mais depuis que nous sommes arrivez icy, l'or a remonté et les realles baissé; tellement qu'en un tael il y a 16 mas, qui est une petite monnoye d'or, et pour 4 realles on avoit les dits seize mas, qui est quatre mas pour realle, et à présent qui veut changer des realles en or on n'en a que 14 et encore n'est recouvrable, qui est une très-grande perte: l'occasion de cela est que le Roy a tout entre ses mains, et qu'il fait courir une petite monnoye de plomb parmy le peuple qui s'en deffait toujours à quelque prix que ce soit pour avoir de l'or; néantmoins les rigoureuses punitions que le Roy fait executer envers ceux qui l'exposent à moins de son ordonnance, et que dans le pays les realles n'ont aucun cours ny auraient en cette ville, n'estoit ceux de Suratte et de Mansulipatan qui les enlevent et ne font guere autre retour d'icy, apres avoir vendu leurs marchandises, qui sont icy autant necessaires pour l'usage et trafic de ceux de par deçà que le ris, et sur lesquelles ils font de grands profits, et n'y ayant à present navires de Suratte en ce lieu qui recueillent les dites realles, cela est cause qu'elles sont ainsi abbatues, ce qui m'incommode fort" (pag. 57). Ailleurs De Beaulieu nous indique une innovation dans l'émission de grandes pièces en or, dont nous n'avons pas encore rencontré de spécimen, en parlant „de l'or en mas, qui est monnoye courante au pays, et qui est grandement difficile à présent à recouvrer, et si peu que j'en ay, ils m'en rebutent la moitié pour estre rognez, ou bien y en avoir de grandes qui en valent 4, nouvellement forgez, et qui ne sont de si bon aloy que les

[1] Relations de divers voyages curieux, qui n'ont point été publiés. Seconde Partie. Paris. 1666. in-fo.

anciennes; et encore que le Roy fasse coupper pieds et mains à ceux qui les refusent, neantmoins les marchands veulent voir premierement quel payement on leur donnera; puis ne le voyant à leur fantaisie, ils tiennent leur marchandise à si haut prix qu'il faut tout laisser, ce qui me donne bien de la fascherie" (p. 65). Ailleurs De Beaulieu parle encore d'un autre mal, longtemps à ce qu'il parait en usage à Atjih: „que cette monnoye d'or d'ordinaire est rognée par les Chinois, et en ont aussi beaucoup de fausses [1]; tellement que pour choisie qu'elle soit, s'il faut payer un bahar de poivre, celuy qui reçoit en refuse le plus souvent les deux tiers ou la moitié, et quelquefois davantage; en sorte qu'il faut avoir une grande patience pour faire un payement: car ils ne les pezent pas, et ne les preunent qu'à la veüe, les considerant les uns apres les autres. Que s'il y a la moindre casseure, ou que le bord soit quelque peu esboulé, en sorte que le rond soit si peu que rien imparfait, ils n'en prennent point du tout" (p. 70). De tous les autres voyageurs, qui visitèrent Atjih pendant cette époque, nous ne dirons qu'un mot du médecin hollandais Nicolas de Graaff, qui étant à Atjih en 1641 fut témoin des funérailles pompeuses du roi Iskander le second, Alá'ouddîn Moghâyat Scháh, qu'il ne nomme cependant pas [2]. Aussi a-t-il été mal informé, quoiqu'étant sur place, en racontant qu'après quelques tumultes la reine fut proclamée pour gouverner le royaume.

Mais il faut dire quelque chose de plus du célèbre voyageur Jean Baptiste Tavernier, qui ayant visité Java quelques années plus tard (1648—1649) est le premier, qui a tâché de donner quelques informations plus exactes sur les monnaies de l'Archipel indien en donnant aussi la figure des pièces. Malheureusement ces dessins sont si mal exécutés, qu'il est presque impossible de déchiffrer les légendes. On trouve ces dessins sur la planche en face de la page 602 de la Seconde Partie des Six Voyages

[1] J'en ai trouvé quelques unes parmi les inconnues du musée de Dresde, qui sont en laiton et assez mal faites.

[2] *Reysen van Nicolaus de Graaff, na de vier gedeeltens des Werelds.* Hoorn, 1704. petit-in-4o. pag. 9.

de J. B. T. Suivant la copie imprimée à Paris, 1679. La dernière ligne du N°. 2 sur la planche me fait penser que ces N°. 1 et 2 donnent les deux côtés d'un *mas* de la reine Tadj' oul-Alam. Tavernier dit: „C'est la monnoye d'or du Roy d'Achem en l'Isle de Sumatra. Le tître en est meilleur que de nos Louis, l'once vaudroit bien cinquante francs. Cette pièce pese 10 grains, et viendroit à seize sols huit deniers de nostre monnoye." Il donne aussi (N°. 3 et 4 de la planche) la figure „de la petite monnoye du même Roy, laquelle est d'estain et pese huit grains. Comme l'estain en est bon je le mets à 16 sols la livre, et il faudroit pour un de nos sols 75 de ces pièces." Il m'est impossible de lire la légende de cette pièce sur la planche. J'ai cherché longtemps et en vain, si je pouvais découvrir en France les monnaies intéressantes, que Tavernier a rassemblé dans ses voyages et rapporté dans sa patrie, mais je n'en ai pu trouver d'autres traces, que peut-être une pièce du Musée Impérial, qui répond à la figure N°. 1 et 2 sur la planche en face de la page 601. Je crois avoir été plus heureux au musée de Dresde, comme nous verrons plus tard. Les figures de Tavernier ont ensuite été copiéca par Gemelli Careri, Giro del mondo. Venezia, 1719. T. II. p. 148 et autres, simplement en mettant les dessins à rebours, comme il s'est fait quelques fois dans l'ouvrage de Tavernier même. Crawfurd, History of the Ind. Archip. Vol. I. pl. 6, en copiant sans rien dire les deux pièces de Tavernier, a même nommé par négligence monnaie d'or le dessin de Tavernier de la monnaie d'étain.

L'époque suivante du règne successif de quatre reines dans un des états les plus turbulents de l'Archipel indien, où la tyrannie et la cruauté semblaient depuis longtemps héréditairea, est un phénomène assez remarquable dans l'histoire. L'esprit et la prudence de la plupart de ces reines, la politique avec laquelle elles savaient tenir en équilibre les partis des nobles jaloux et envieux, joint à l'influence de quelques ministres puissants, semblent surtout avoir contribué à rendre cette époque d'environ soixante ans la plus paisible dans les annales d'Atjih. Cependant on ne peut nier que depuis tant par ce gouvernement sans énergie que par d'autres

causes différentes le pouvoir et l'éclat de ce petit état ont toujours décliné et qu'après ce temps de paix Atjih a été depuis le commencement du siècle dernier presque toujours en proie aux révolutions et aux agitations politiques, qui ont le plus contribué à la décadence de cet empire.

Les monnaies de toutes les quatre Reines nous sont connues et nous y observons un changement de type, qui depuis semble être devenu constant. Si les rois précédents s'étaient arrogés sur leurs monnaies le titre de Sultan Juste, السلطان العادل, ce titre semblait moins convenir à une femme. Mais une femme sur le trône semble de même peu en concordance tant avec les préceptes de la religion musulmane, qu'avec les usages de ses sectateurs. Aussi est ce comme une espèce d'affectation de légitimité, que toutes les reines ont tenu à coeur d'exprimer sur les monnaies avec les titres du pouvoir leurs surnoms honorifiques religieux (لقب) Aussi la légende des monnaies est divisée en deux parties, qui indiquent les différents noms et titres. La monnaie de la première reine porte sur l'avers فدوک سري سلطان تاج العالم Padouka Sri Soultán Tádjou-l-'álam (la couronne du monde) et au revers صفية الدين شاه بردولة Safiaton-d-dîn (la pure en religion[1]) Schâh berdaulat (le souverain prospère). Ces noms et titres sont assez bien transcrits dans la chronique malaie des Mal. Miscell. et dans celle de Newbold. Un des manuscrits de la chronique publiée par M. Dulaurier donnait aussi la bonne leçon du titre entier, et je ne sais pourquoi le savant éditeur a choisi l. c. p. 53, non seulement la leçon mauvaise مغايت الدين au lieu de صفيت الدين, et moins encore pourquoi il a omis toute cette partie du texte malai dans sa traduction française, en y nommant p. 62 ainsi que dans son Tableau chronologique p. 67 *un Roi* Padouka Sri Sultan. En vérité, il pourrait sembler que l'auteur de cette chronique, extraite d'un ouvrage plus étendu, que l'abbréviateur ne comprenait plus exactement, ait pris les quatre souverains suivants pour des rois au lieu de reines. En énumérant ces quatre

[1] On peut comparer le *lacab* particulier à Adam صفي الله le Pur en Dieu.

personnages, la durée de leur règne et la date de leur mort, il n'indique par rien qu'il s'agit ici de femmes et après il poursuit son récit par la formule شهدان ادانه كرجاءن راج فرمڤون دالم نكري اچه دار السلام امڤت اوراڠ *ensuite* il y eut quatre reines dans le royaume d'Atjih, ce qui a bien dû signifier dans l'ouvrage original: *ainsi* il y eut etc., comme le prouve aussi l'espace de 60 ans, 9 mois et 17 jours, qui convient assez bien avec le nombre de l'espace du règne des quatre souverains indiqués (60 ans, 4 mois, 17 jours [1]). Il est clair, comment M. Dulaurier, ne s'étant pas aperçu de cette méprise, s'est embrouillé dans des difficultés inextricables. Que le roi mort en 1641 fut succédé par une femme, succédée dans le pouvoir par d'autres reines, est un fait, prouvé tant par le récit de plusieurs voyageurs européens et par des indications diplomatiques, que par le témoignage des chroniques malaies. Le manuscrit du Boustânou-s-salâtîna, qui est fort étendu sur cette période, nous donne non seulement les titres de cette reine tout au long, mais indique aussi son origine, un point, sur lequel les auteurs européens, De Graaff, Valentyn, Dubois, Marsden etc. ne sont pas d'accord. Nous y lisons que la princesse Sri Alam monta au trône avec les titres: فدوک سري سلطان تاج العالم صفية الدين شاه بردولة ظل الله في العالم ابنة السلطان راج اسكندر مود جوهن بردولة Padouka Srî Soultân Tâdjou-l-'âlam Safiatou-d-dîn Schâh berdaulat, l'ombre de Dieu dans le monde, la fille du Sultan Radja Iskander le Jeune Djohan berdaulat. Nous remarquons que les manuscrits malais, en parlant de ces reines, donnent, à l'exception peut-être de la chronique traduite par Newbold et celle dans le Journ. of the Ind. Archip., la forme السلطان, tandis que la leçon des monnaies n'est pas très-certaine, puisqu'on pourrait y voir la terminaison féminine سلطانه, et que contre l'usage observé ailleurs chez les peuples musulmans, ces reines portent le

[1] Je crois qu'il faut lire p. 53 dern. ligne دلافن pour le mot fautif لافن. M. Dulaurier traduit: *deux* mois, au lieu de *huit*, comme il fait p. 54, l. 7. La chronique dans les Mal. Misc. compte pour l'espace du règne des quatre reines 69 ans, 4 mois et 17 jours.

titre de *Schâh*[1]. En vérité ce n'est que dans le surnom religieux que le sexe est indiqué.

D'après le manuscrit malai cité cette reine occupa le trône pendant 35 ans, 8 mois et 26 jours et elle mourut le 3e jour du mois Scha'bân, de l'an 1086 (24 octobre 1675). Sa monnaie se trouve parmi les inconnues du Musée Numismatique à la Bibliothèque Impériale de Paris, au Musée Britannique dans la collection de Marsden, où l'exemplaire est beaucoup plus distinct que dans la gravure de l'ouvrage de Marsden (Numismat. Orient. pl. LIV. No. MCCXXXVII), au Musée Numismatique de Dresde[2], dans la collection de M. Soret à Genève et dans la mienne.

La seule monnaie que j'ai encore pu découvrir de la reine suivante se trouve parmi les pièces indéterminées du Musée Britannique. Elle ressemble absolument au type de la précédente, mais porte à l'avers دادک سري سلطان نور العالم et au revers نقيت الدين بردولة شاه Padouka Sri Soultân Nourou-l-'âlam, Nakiatou-d-dìn berdaulat Schâh. Il faut avouer qu'il est assez difficile de déterminer le premier mot du revers ou le surnom religieux de cette reine en comparant les chroniques malaies, car celles-ci ne sont point du tout d'accord dans ce surnom. Le texte malai publié par M. Dulaurier donne ici p. 54 ligne 3 صفيت الدين, la traduction dans les Malayan Miscellanes et celle de Newbold donnent *Nafiat-eddin* ou *Nafiyet uddin*, celle dans le Journal of the Indian Archip. *Fakaut Oodin*, enfin le Boustânou-s-Salâṭîna écrit le nom entier نور العالم نقبة الدين شاه بردولة ظل الله في العالم Nourou-l-'âlam Nakbatou-d-dîn Schâh berdaulat, l'ombre de Dieu dans le monde. Parmi toutes ces leçons il n'y en a pas qui donne un sens convenable; la leçon فقية الدين pourrait peut-être signifier celle qui suit les indices de la religion, ou bien نقب serait pour نقابة la direction de la religion.

[1] „On ne donne jamais aux reines les titres de *Schâh*" dit M. Garcin de Tassy, *Journ. Asiat.* 1854. Mai—Juin. p. 489.

[2] C'est la pièce mentionnée par M. Krehl. De numis Mohammedanis in Numophyl. regio Dresdensi Lips. 1856. 8o. pag. 67.

D'après la monnaie je crois pourtant devoir lire, ce qu'aucun manuscrit ne donne: نَقِيَّة الدِّين la Pure en religion [1]. Il n'est pas étonnant que ces surnoms arabes aient reçu des formes diverses dans les manuscrits, car bien souvent sans doute les chroniqueurs ou compilateurs malais ne comprenaient plus le sens de ces mots étrangers.

Pendant la courte durée du règne de Nourou-l-Alam il y eut, selon le Boustânou-s-Salâtîna, une grande incendie à Atjih, qui détruisit la mosquée, le palais, et un grand nombre de magasins. Selon la chronique de Newbold le royaume fut à cette époque divisé en trois districts ou saguis, dont la première comptait 22, la seconde 26 et la troisième 35 moukims ou paroisses. D'après le Boustânou-s-salâṭîn son règne dura 2 ans, 8 mois et 27 jours et elle mourut un dimanche, le 29[e] du mois Dzou-l-kadah 1088 (23 janvier 1678). Les autres chroniques diffèrent assez dans cette date: la traduction de M. Dulaurier nomme un dimanche, 8[e] jour du même mois en 1088 [2]. Marsden dans la chrestomathie jointe à sa grammaire donne la même date. La chronique de Newbold nomme l'an 1086, et celle des Mal. Misc. ainsi que du Journal of the Indian Archip. nomment dimanche le 21 du mois Dzou-l-kadah de l'an 1086, ce qui dans les dernières ne convient pas avec les dates précédentes. Nous n'avons pas de moyens pour décider cette question, mais la date du Boustânou-s-salâtîna, dont l'auteur vivait probablement à cette époque, mérite peut-être la préférence.

[1] Depuis j'ai trouvé la confirmation de cette leçon dans une note traduite du malai chez John Anderson, Acheen. Lond. 1840, in-4°. p. 212, où il faut cependant omettre la virgule de distinction. Je ne sais pourquoi on y a omis le nom Inâyat Schâh et ce que peut signifier le premier mot du titre de la dernière reine „*Passo* Komala Shah."

[2] Par une singulière inadvertence M. Dulaurier traduit p. 54 (note): دلافن هاري par *neuvième* jour et omet dans le texte p. 54, ligne 6, le nom de la reine suivante, qu'il exprime cependant dans sa traduction p. 63. On trouve les mots omis du texte malai dans le fragment tiré à ce qu'il semble du même manuscrit et publié par Marsden à la fin de sa Grammaire malaie p. 33:, Marsden semble aussi ne pas s'être aperçu que le chroniqueur prenait à tort des reines pour des rois.

La monnaie de la troisième reine est peut-être la plus fréquente. Elle se trouve dans le Musée Britannique, Collection de Marsden, (gravée dans son ouvrage connu sous le No. 1236), dans le Musée numismatique de Gotha en trois exemplaires peu différents, dans la collection de M. Soret à Genève, dans la mienne et probablement dans le Musée de l'Académie Impériale de St. Pétersbourg [1]. C'est encore le même type que les précédentes, mais ici au moins les monnaies corrigent la plupart des chroniques malaies, souvent aussi peu exactes dans les noms que dans les dates. La pièce porte à l'avers: فادك سري سلطان عنايت شاه au revers: زكية الدين شاه بردولة Padouka Sri Soultán Inâyat Schâh Zakîatou-d-dîn (la Pure ou Pieuse en religion) Schâh berdaulat.

La chronique d'Atjih dans le Boustánou-salátîna, qui finit avec l'avénement de cette reine, termine ainsi solennellement sa relation: „Au même jour de l'an 1088 la princesse Radja Seti monta au trône avec le titre: فدوك سري سلطان عناية شاه زَكِيَّةُ الدِّين شاه بردولة ظل الله في العالم ابنة السلطان محمد شاه خَلَّدَ اللّهُ مُلْكَهَا Padouka Sri Soultán Inâyat Schâh Zakîatou-d-dîn Schâh berdaulat, l'Ombre de Dieu dans le Monde, la fille du Sultan Mohammed Schâh, que Dieu prolonge son règne!

La chronique dans les Mal. Miscell. donnant *Anayat* Shah et celle du Journ. of the Ind. Archip. *Anait* Shah, approchent assez de la bonne leçon. La chronique de Newbold la nomme Sultana *Mayet* Shah, et la traduction de M. Dulaurier Padouka Sri Sultan *Rayet* Schah, comme Marsden l. c. p. 331 transcrit aussi la forme عايه شاه par *Rhajat* Schah [2]. Ce n'est que le Boustánou-s-sal. qui donne le nom et le surnom religieux exactement comme la monnaie. Malheureusement pour ce qui se rapporte à cette reine et pour l'histoire suivante le manuscrit nous fait défaut dans la question des dates.

[1] Je pense que la petite monnaie en or indiquée p. 140 d de l'ouvrage: Ch. M. Fræhnii Nova Supplementa. ed. B. Dorn. Petropoli, 1855. in-8°. doit se rapporter à cette reine.

[2] Dans son History of Sumatra p. 449, Marsden écrit *Anayet Shah*.

Les chroniques dans les Mal. Misc., dans le Journal of the Ind. Archip. et celles de Marsden et de M. Dulaurier fixent la durée de son règne à onze ans et huit jours et mettent sa mort à un dimanche, le 8e, ou selon Dulaurier [1] et Marsden le 7e du mois Dzou-l-hidjjah, d'après les deux premières en l'an 1090, d'après les deux dernières en l'an 1099. La chronique de Newbold rapporte aussi sa mort à l'an 1090. Si la date de l'avénement au trône, donnée par le Boustânou-s-salâtîn est exacte, comme nous le pensons, il faudra choisir pour la mort de la reine Inâyat Scháh la date du 7e du mois Dzou-l-hidjjah de l'an 1099 (le 3e octobre 1688), qui était un dimanche. Cette date semble confirmée par le témoignage du voyageur anglais Guillaume Dampier, qui en donnant plusieurs notices intéressantes de son séjour à Atjih raconte aussi les événéments qui y eurent lieu pendant son absence. Il dit que pendant qu'il faisait route pour aller à Tonquin, (il partit pour Tonquin en juillet 1688 et revint à Atjih au mois d'avril suivant) la vieille reine mourut et l'on mit une autre à sa place, mais que tous les Orang Kayas (les nobles) n'étaient pas pour cette élection, et plusieurs voulaient qu'on élût un roi [2]. Il raconte ensuite la sédition, qui eut lieu, mais qui finit bientôt par la reconnaissance générale de la nouvelle reine. Ce qu'il dit des moyens d'échange convient assez bien avec les notices de Beaulieu. „Il n'y a, dit Dampier, presque ici que les femmes, non plus qu'à Tonquin, qui se mêlent du change de l'argent. Elles sont assises aux marchés et dans les coins des rues avec de la monnaie de plomb qu'on appelle Cash; nom qu'on donne en général dans ces païs à la petite monnaie; mais le Cash n'est ici ni du même métal, ni de la valeur qu'à Tonquin. Car l'un est de cuivre, au lieu que l'autre n'est que de plomb, ou d'étain brun; en sorte qu'on peut aisément le plier autour du doigt. Ils n'ont que deux sortes de monnaies, qui se fabriquent chez

[1] Le texte malai de Dulaurier p. 54 ainsi que celui de Marsden porte توجه هاري ce que le premier traduit à tort p. 63, le huitième jour.

[2] Cf *Supplement du Voyage autour du Monde*, par Guill. Dampier, Tome IIIe. Rouen, 1723. in-8o. pag. 175, et T. IIe. p. 217.

eux; la moindre est celle de plomb, qu'on nomme Cash, et qui est la même qu'on appelle Peties à Bantam. Quinze cens de ces pièces font un Mess, qui est l'autre sorte de monnaye, et consiste en une pièce d'or mince, marquée de chaque côté, avec des caractères Malayes. Elle vaut quinze sols d'Angleterre, seize Mess font un Tale, qui revient ici à vingt Chelins; cinq Tales font un Bancal, sorte de poids ainsi nommé, et vingt Bancals font un Catti, autre sorte de poids. Mais leur monnaie d'or est rarement de poids, car il faudra quelquefois cinq Tales et huit Mess de plus pour faire un Bancal, et quoique quinze cens Cash soient la valeur d'un Mess, néanmoins celui-ci hausse et baisse au gré des changeurs; car vous n'aurez quelquefois que mille Cash pour un Mess, quoique son prix roule d'ordinaire entre ces deux nombres, il est rarement au-dessous de mille et jamais au-delà de quinze mille. Mais pour continuer à parler de ces poids dont ils se servent comme de monnaye, ou d'une marchandise; cent Catti font un Pecul, qui pèse cent trente-deux livres poids d'Angleterre. Trois cent Catti font un Bahar, qui monte à trois cens quatre-vingt seize livres poids d'Angleterre. Mais dans quelques endroits comme à Bencoule, un Bahar revient à près de cinq cens livres poids d'Angleterre. Les pièces de huit d'Espagne ont aussi cours dans ce pays, et leur valeur change selon la quantité qui s'y en trouve. Quelquefois une pièce de huit ne passe que pour quatre Mess, quelquefois pour quatre et demi, et d'autres fois pour cinq.

Ils ne frappent qu'une petite quantité de leur or, et qu'autant qu'il leur en faut pour fournir au commerce ordinaire qu'ils ont entr'eux. Mais pour les marchands, lorsqu'ils reçoivent quelque grosse somme, ils le prennent toujours au poids, aussi les paye-t-on d'ordinaire en lingots d'or et quantité pour quantité. Les marchands aiment mieux prendre celui-ci que de l'or monnayé et avant que de quitter le païs ils changent leurs Mess pour de l'or en barre, par ce peut-être que les naturels du pays falsifient leur monnaie." p. 160 sq.

Ensuite Dampier donne quelques renseignements sur les lieux et la

manière dont les Atjinois se procurent l'or, et ainsi que Beaulieu, il parle des difficultés pour le commerce par les monnaies en or fausses et rognées (p. 164). [1]

Je possède une monnaie en or du même type, qui se trouve aussi dans le musée de la Société des Sciences à Batavia, de la quatrième ou dernière reine. L'avers porte فدك سر سلطان كمالة شاه et le revers زينة (?) الدين بردولة شاه Padouka Sri Soultân Kamálat Schâh Zînatou-d-dîn (l'Ornement de la religion) berdaulat Schâh. Ceux qui connaissent l'écriture souvent barbare et peu distincte de ces pièces, comprendront aisément, que je donne avec réserve le nom honorifique du revers, qui ne m'est connu que par cette monnaie seule, car aucun historien, que je sache, ne l'a exprimé [2]. Les chroniques malaies sont d'accord pour l'espace de son règne, qui dura 11 ans, 4 mois et 2 jours et disent qu'elle fut déposée. Marsden prétend que les

[1] Vers la fin du siècle on trouve quelques indications sur les monnaies d'Atjih dans un ouvrage fort rare, mais important pour l'histoire du commerce des Indes à cette époque, publié à ce qu'il parait par la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales sous le titre: *Uytrekening van de goude en silvere munts waardye, inhout der maten en swaarte der gewigten. In de respective gewesten van Indiën.* Middelburg, 1691. in-4°. On y trouve p. 21 qu'à Atjih la (grande) réale d'Espagne valait 60 sous légers (lighte stuivers) et qu'un tahil a 16 mas. Ailleurs p. 19 sous Dilly ou Deli, port de la côte orientale de Sumatra, on lit „qu'un mas d'Atjih ou Coupang (?) vaut 15 sous, 4 de ces mas font 1 risdaler. L'or de ces mas est de 7 mat (le mot *mátta* tiré de la langue Malayalam indique touche, ou degré de finesse et est très répandu dans l'Inde), ou 16¾ carats, qui pèsent environ $12\frac{1}{12}$ grains." Le célèbre François Valentyn, ordinairement un guide si sûr dans tout ce qui se rapporte à l'Archipel Indien, s'est sans doute trompé, quand il dit, que le mas a la valeur d'un demi risdaler (*Oud- en Nieuw Oost-Indië*, Vol. V. P. 1. Sumatra p. 5). Il faudra lire ¼ risdaler, car ailleurs il évalue un tahil d'or à 4 risdaler ou à dix florins d'Hollande. Cf. ib. p 346 et Vol. IV. P. 1. p. 357.

[2] On trouve quelques détails intéressants sur l'état politique d'Atjih et sur le commerce pendant le règne de cette reine dans le *Voyage du Hollandais Jacques de Roy*, qui y séjourna en 1696—1697. Il parle aussi de la monnaie la plus courante, les *mas* d'or, dont chacune a la valeur d'un quart de Risdale, mais qui ne sont pas de si bon alloi que l'or non monnayé, parceque la reine ayant seule le droit de frapper monnaie, elle en tire son profit.

Cf. *Voyagie gedaan door Jacob Janssen de Roy, na Borneo en Atchin, in 't jaar* 1691 *en vervolgens. Gedrukt volgens de Copy van Batavia, v. d.* Petit in-4°. pag. 108 suiv. et 127.

causes, qui amenèrent son détrônement, ne sont pas connues, mais les chroniques de Newbold et du Journal of the Ind. Archip. nous apprennent qu'elle fut déposée par ses ministres et sujets en vertu d'une lettre venue de la Mecque de la part du câdhi Moula l'Adil, qui déclara que le règne de femmes était contraire à la doctrine du Coran et nuisible pour les institutions de l'islamisme. Selon la première chronique cet événement eut lieu en 1101 (1689/90). Mais évidemment il y a une faute dans ce chiffre et il faudra lire l'an 1111, d'après la chronique des Mal. Miscell., qui dit que l'époque du règne des quatre reines finit un mercredi, le 22e jour du mois Rabî'ou II (17 octobre 1699, ou peut-être le 14 octobre, qui était un mercredi) [1], ce qui probablement doit indiquer le jour de l'avénement au trône du roi suivant, comme l'indique la chronique de Dulaurier et celle dans le Journal of the Ind. Archipelago. Marsden met aussi la déposition de cette reine vers la fin de l'an 1699. Le capitaine anglais Alexander Hamilton, qui visita Atjih en mai 1702, et y eut une rencontre pas trop amicale, dit que la reine étant morte en 1700, un Seid ou prêtre fut créé roi et il ajoute, que dans tous ses voyages il n'a jamais trouvé qu'un gouvernement civil avec un prêtre à la tête prospérait longtemps [2]. Ce roi, dont il ne donne pas le nom, doit être le même que les annales malaies nomment سلطان بدر العالم شريف هاشم جمال الدين Soulṭân Badrou-l-'âlam Scharîf Hâschem Djamâlou-d-dîn [3]. Son règne ne dura que 2 ans, 4 mois et 12 jours et il dut probablement quitter le trône par suite des

[1] C'est le 19me jour du mois mahométan, qui fut un mercredi et convient avec le 14 octobre.

[2] Capt. Alexander Hamilton *A new account of the East-Indies.* 2d Edit. Vol. II. Lond. 1739. in-8o pag. 102 sq. Il parle aussi p. 109 et append. p. 8 des deux espèces de monnaie à Atjih: celle de plomb, nommée cash, de 1200 à 1600 dans un mâs, et le mâs, petite monnaie d'or, de 14 sous courant, mais valant seulement 12 sous anglais.

[3] Dans les *Mal. Misc.* et le *Journ. of the Indian Archip.* on trouve au lieu du surnom honorifique Djamâlou-d-dîn, la beauté de la religion, le surnom obscur *Jemal Oolil*; peut-être pour جمال الجلل ou pour جمال الله.

perturbations politiques, dont Hamilton raconte les commencements. Selon quelques chroniques malaies ce fut une maladie, qui causant une contraction des membres, l'empêcha de faire les cérémonies de la prière publique et le força d'abdiquer un samedi le 17 du mois Ramadhân de l'an 1113 (le 15 février 1702, qui était cependant un mercredi); il mourut quinze jours après, le 1r. du mois Schawwâl (1r. mars 1702). Nous ne connaissons pas de monnaie de ce prince, mais je crois devoir attribuer à son successeur une pièce sans doute fort rare, qui a été gravée peu exactement dans l'ouvrage de M. Marsden, pl. LIV. N°. MCCXXXV. Ayant pu examiner cette pièce au Musée Britannique, je crois la lecture certaine ainsi: l'avers سري سلطان فركاس عالم le revers جوهن بردولة شاه Sri Soulṭân Perkâsa 'âlam Djohan berdaulat Schâh. Il est remarquable que ce roi porte un nom à demi malai: Perkâsa 'âlam signifie: le Vaillant du monde, ou d'après la signification du mot *prakáscha* en Sanscrit, d'où le mot a passé en Malai: Celui qui est célèbre par sa bravoure dans le monde. Les chroniques ne sont d'accord que dans le nom même: la chronique de M. Dulaurier le nomme فركاس عالم شريف لم تمفوي ابن ابرهيم Perkâsa 'âlam Scharîf Lam Tempouwi fils d'Ibrahîm: je ne sais ce que لم doit signifier, mais tempouwi est le nom d'un fruit, qui est peut être devenu un nom d'homme. Dans les Mal. Misc. il est nommé „Paduka Sri Sultan Perkasa alam Sherif Lima Tapuwi ibn Sharif Ibrahim"; dans le Journal of the Ind. Archip. „Paduka Sri Sultan Perkasa Alam Sherifa Tetui Iba (Ibn?) Sherif Ibrahim" et enfin chez Newbold: „Sultan Perkassa Alum Sherif Al-Mactawi, Ibn Sherif, Ibn Ibrahim". Peut-être ce surnom arabe al-Maḳtawi آلْمَقْتَوِيّ le Serviteur, ou bien آلْمُقْتَفِي al-Moḳtafi, l'Honoré, ou الْمُكْتَفِي al-Moktafi, le Content, n'étant pas compris par les copistes malais, a fait naître ces formes étranges de mots. La date de son avénement au trône est mise ou le 17e du mois Ramadhân ou le 1r du mois Schawwâl de l'an 1113 (le 15 février ou le 1r mars 1702), mais la durée de son règne est comptée différemment. La plupart des annalistes fixent cet espace à 2 ans, 3 mois et 2, ou selon d'autres 20 jours et racontent qu'il fut chassé

du trône un mercredi le 7e ou selon d'autres le 17e du mois Moharram de l'an 1115 (mercredi le 23 mai, ou samedi le 2 juin 1703) par le fils de Badrou-l-'âlam, qui après un interrègne de trois mois lui succéda sur le trône un dimanche le 7e ou le 17e du mois Rabî'ou II (le 20 août un lundi, ou le 30 août, un jeudi, 1703), [1] sous le titre de فدوک سري سلطان جمال العالم بدر المنير في العالم Padouka Sri Soulṭân Djamâlou-l-'âlam (la Beauté du Monde) Badrou-l-mounîr fi'l-'âlam (la Plénitude du resplendant dans le Monde). A ce roi appartiennent deux pièces, que j'ai trouvé dans le Musée Britannique. Quoiqu'un peu usées je crois pouvoir les lire avec sureté ainsi: l'avers فادک سر سلطان جمال العالم, le revers بدر المنير جوهن بردولة Padouka Sri Soulṭân Djamâlou-l-'âlam Badrou-l-mounîr Djohan berdaulat. Après un règne de deux ans, neuf mois et six jours il quitta le château ou le fort d'Atjih, nommé le Séjour du monde (دار الدنيا) qu'avaient habité ses prédécesseurs, un mardi le 13e du mois Moharram 1118 (27 avril 1706) et se fixa à Malayou (ملايو), ce qui, je crois, n'indique pas la Péninsule Malaie, comme le pense M. Dulaurier, mais plutôt une place dans le royaume d'Atjih même. [2] Après un règne de 24 ans, 11 mois et 26 ou 29 jours une nouvelle révolution le força de fuir dans la nuit sur un vaisseau à Pédir (فيدير), un jeudi, le 13e du mois Rabî'ou I de l'an 1139 (8 novembre 1726; selon Marsden ce fut en novembre 1723).

Nous ne connaissons pas de monnaies pour l'époque turbulente suivante, qui vit élire deux rois, [3] dont le règne éphémère ne dura que peu de jours, non plus que du roi 'Alâ'ou-d-din Ahmad Schâh, qui règna environ

[1] Telle est la négligence des annalistes, que l'auteur de la chronique publiée par M. Dulaurier mentionne lui-même un interrègne d'environ trois mois après le 17e jour de Moharram et qu'il compte pourtant le 7e du mois Rabî'ou I.

[2] Nous connaissons trop peu la géographie d'Atjih, pour fixer ce lieu, mais il y a dans Sumatra, Java, Borneo etc. plusieurs places qui portent le nom Malâyou.

[3] Djauharou-l-'âlam ahârou-d-dîn جوهر العالم اهار الدين (selon les *Mal. Misc.* Djohor

huit ans, mais le Musée Britannique possède encore une pièce de son successeur. [1] Cette pièce très-bien conservée porte à l'avers سر سلطان علا الدين et au revers جوهن شاه بردولة ou plutôt, car en haut se trouvent quelques traits, qui semblent indiquer encore شاه, il faudrait lire: شاه جوهن شاه بردولة Sri Soultân 'Alá'ou-d-dìn Schâh Djohan Schâh berdaulat. Selon Marsden, qui donne le plus de détails sur cette époque agitée, son règne commença en septembre 1735, selon la chronique de M. Dulaurier un jeudi, 4e jour du mois Djoumadi premier (22 sept. 1735). Ce règne, qui dura plus de 24 ans, fut pendant longtemps assez incertain par une guerre civile, qui dura dix ans. Depuis il règna huit ans assez paisiblement, lorsqu'une nouvelle guerre civile éclata pendant deux ans, qui l'obligea d'abdiquer. Ces guerres, qui indiquent la lutte entre le despotisme monarchique et le despotisme aristocrate, contribuèrent surtout à la dissolution de cet état. Selon quelques chroniques il fut le fils du sultan Ahmad et mourut un vendredi 17e jour du mois de Moharram de l'an 1174 (29 août 1760).

Pour l'époque agitée suivante, sur laquelle on peut consulter outre l'histoire de Sumatra par Marsden, aussi les chroniques malaies citées et la relation de Thomas Forrest, [2] nous manquons de monnaies. Les renseignements historiques deviennent de plus en plus défectueux pour le dernier siècle, une époque marquée continuellement par des révolutions, des guerres civiles et l'anarchie. La chronique dans les Mal. Misc. finit environ l'an 1766 avec le retour au trône d'Alá'ou-d-dìn Mahmoud ou Mohammad Scháh. Celle de Dulaurier ainsi que l'histoire de Marsden ne vont guerre plus loin que l'an 1781, celle dans le Journal of the Ind.

el-âlam *Ala-eddin* Schâh; Newbold: Djohor el-âlam *Amma eddin* Schâh et le *Journal of the Ind. Archip.* Johore alalam Ama-oodin Schah) et l'autre, qui est omis dans la chronique de Dulaurier: Schamsou-l-'âlam, ou *Journ. Ind. Archip.* Shem Ala-alim?

[1] Aussi dans le *Musée de la Société des Sciences à Batavia*, d'après M.M. Netscher et van der Chijs l. c. pag. 165. La gravure du No. 186 est sans doute incorrecte et porte جون, ce que les éditeurs n'ont pas même observé.

[2] Th. Forrest, *Voyage from Calcutta to the Mergui Archipelago* Lond. 1792. in-4o.

Archip. jusqu'en 1815, celle de Newbold jusqu'en 1826. Pour l'époque depuis la fin du siècle passé jusqu'environ l'an 1825 on trouve quelques indicatinns historiques dans l'ouvrage cité fort partial et hostile aux Hollandais de John Anderson. Car c'est surtout dans la première partie de cette époque que les Anglais tachèrent de nouveau de s'introduire dans cet état et d'y faire prévaloir leur pouvoir. Ce fut le traité entre l'Angleterre et la Hollande du 17 mars 1824, si souvent depuis violé par la politique anglaise, duquel on avait droit d'espérer avec justice la fin des intentions envahissantes de l'Angleterre.

Le manque de monnaies pour cette époque nous excusera peut-être que nous faisons ici mention du seul exemple de l'institution d'une décoration, que nous connaissons dans l'Archipel Indien. Ce fut le sultan Alâ'ou-d-dîn Mahmoud (ou selon d'autres Mohammed) Schâh, qui dans un voyage à la Mecque ayant fait naufrage près de l'île Maurice passa quelque temps dans cette île, où il apprit les arts et les institutions de l'Europe, qui eut la fantaisie de vouloir imiter les souverains de l'Europe en instituant la décoration de l'épée ou du sabre d'or (ڤدڠ مس pĕdang mas). Cet ordre qu'avaient déjà reçu quelques indigènes et deux Anglais, fut conféré aussi en 1784 au capitaine anglais Thomas Forrest, qui devint ainsi chevalier du sabre d'or (اورغ كاي در ڤدڠ مس) Il en donne une description p. 55, et le dessin est placé au-dessus de son portrait en face de son ouvrage, auquel Marsden a ajouté l'explication de la légende, qui n'est cependant pas exacte. La légende même n'est pas très bien écrite et ne manque pas de fautes, peut-être en partie par le graveur. Je crois qu'il faut la lire ainsi: l'avers انيله چڤ دكرنيا دبندر اچه در (pour دار) السلام ceci est le sceau donné comme marque de faveur dans le port d'Atjih, le séjour de la paix; et au revers دن (pour درجه) بندر اچه اكن كڤتن طوما فرس (?) décoration du port d'Atjih pour le capitaine Thomas Forrest. Cette décoration semble plus tard avoir aussi été accordée au célèbre Sir Thomas Stamford Raffles, qui ayant été envoyé avec le capitaine John Monckton Coombs à Atjih,

y conclut un traité avec le roi Alá'ou-d-dîn Djohor Alam Schâh, le 22 avril 1819, car sur le cachet des lettres de Raffles dans les archives de la Compagnie Anglaise des Indes Orientales j'ai cru voir la même décoration dans les armes.

Th. Forrest parle aussi en passant des moyens d'échange et comme il corrompt d'ordinaire les mots malais, il nomme la monnaie d'or *massiah* (مس); „elle a, dit il, la grandeur d'une pièce de six sous (anglaise) avec des caractères arabes: mais étants fort minces, la valeur de ces pièces n'égale pas le cours. Cinq massiah est égal a un mayan (مايم), et seize mayan à un boucal (بدكل), qui pèse 1 once, 10 deniers et 21 grains, poids de Troye. Cinq tayl (تاهل), un poids imaginaire, est de même un boucal. Vingt boucal est un catty (كتي), 100 cattys font un pecul (فكل) d'Atjih et 3 peculs font un bahar (بهار); 66 cattys font un pecul de Chine. A Nalabou ou Analabou, un des ports principaux de la côte occidentale sur 4° 10' lat. N. et d'où le roi d'Atjih retire la plus grande partie de l'or, un boucal pèse 17 mayan. Un boucal d'or pur vaut 25 piastres espagnoles, ou environ 58 à 60 roupies" (p. 42—46 suiv.) Il parle aussi des *petis* ou cash, la monnaie de la plus petite valeur, mais qui sont d'aussi grand service pour les pauvres, que les cauris dans le Bengale. A Atjih ils sont coupés d'une feuille de plomb, d'environ la grandeur d'une pièce de six sous et frappés rudement avec une certaine marque; environ 600 à 650 vont sur la piastre d'Espagne, ou 250 à 270 sur la roupie (p. 35, 41).

Dans le Musée de Paris et dans le Musée Britannique se trouve encore une petite pièce d'or, qui pèse 0,63 gr. et qui d'après le type doit appartenir à Atjih, mais qui, quoique l'exemplaire de Paris soit très distinct, m'a donné bien des embarras. Sur l'avers on lit فادک شاه عالم Padouka Schâh 'âlam et sur le revers اسما عادل. A qui doit on rapporter le titre assez simple de Schâh 'âlam ou Roi du Monde? Les chroniques nomment bien Djohan alam Schâh, Djohor âlam Schâh, Saif el-âlam Schâh, mais jamais un Schâh

âlam. C'est par hasard qu'un sceau malai, imprimé sur un passeport en Malai, donné à Atjih au capitaine J. D. Lippiatt du vaisseau gourab (كُورب ou غُراب) nommé 'Alam Schâh, un lundi le 27e du mois Ṣafar de l'an 1220 (le 27 mai 1805) m'a fait découvrir ce prince. Dans ce sceau il porte le titre سلطان شاه عالم Soulṭân Schâh 'Alam, tandis que dans le passeport il est nommé tout comme dans les chroniques جوهرعالم شاه Djohor (Djauhar) âlam Schâh. Ailleurs, dans les annales d'Atjih (Journ. Indian Archipel. Vol. V. p. 602) et dans le traité traduit par Anderson, (Acheen, p. 218), il est nommé Alla ud-deen Johor Alam Shah (علاء الدين جوهر عالم شاه). Cette monnaie appartient donc au roi, dont le nom se rencontre si souvent dans les cabales diplomatiques des employés anglais de Poulo Pinang dans cette époque. Il commença son règne environ février 1795. On dit que sa mère, pour s'assurer son influence dans les affaires, avait tellement négligé son éducation, qu'il s'était tout à fait corrompu depuis sa jeunesse et devint incapable de règner, que plus tard, négligeant les préceptes de l'islam, il fréquenta des personnes de mauvaise vie et qu'il s'adonna tellement aux boissons enivrantes et à toutes sortes de vices, qu'il devint le mépris de ses sujets. Après la mort de sa mère en 1815 les nobles le déposèrent et choisirent pour roi le fils d'un riche Malai de Poulo Pinang, d'origine arabe, Saïd Housein, qui porta le nom de Saïfou-l-'âlam. Secondé dans le commencement par le gouverneur anglais de Poulo Pinang, ce fut à l'instigation de Raffles, que Saïfou-l-'âlam fut chassé par les Anglais et le roi légitime (!) Djohor Alam Schâh, mis en bonne dépendance des Anglais par un traité de commerce, fut réplacé sur le trône d'Atjih, où il mourut dans le commencement de 1824[1]. Les deux mots du revers, que je n'ai pu lire autrement que اسما عادل *nom juste*, me sont restés obscurs et je n'ai pas encore

[1] Ainsi Anderson, Acheen, p. 152. Selon le *Journal of the Indian Archipelago* Vol. IV. p. 606 sa mort eut lieu en 1840, mais cette date est bien fautive. W. L. Ritter, qui visita Atjih en 1837, nomme le Sultan règnant Mohammed Schah, fils du Sultan Djohor alam Schah. Cf. W. L. Ritter, *Indische herinneringen* etc. Amst. 1843, in-8o. p. 229, 231.

pu en trouver une explication satisfaisante. Il semble y avoir une imitation du type ancien, mais ces mots doivent avoir quelque sens, que je ne puis deviner. On pourrait penser à quelque nom de lieu, mais je n'en connais pas de cette forme dans le royaume d'Atjih. M. Dulaurier a observé (Journ. Asiat. Févr. 1847. p. 128) que dans le même nom on trouve les deux formes اسماي الدين et سمايم الدين [1] que je ne saurais expliquer.

Nous avons préféré d'énumérer de suite toutes les monnaies d'or d'Atjih, connues jusqu'à présent, pour traiter ensuite du peu de monnaies d'étain ou de plomb, que j'ai pu découvrir. C'est, je crois, l'illustre Fraehn, qui le premier a publié une monnaie de plomb ou d'étain de ce royaume, mais comme elle était dans un très mauvais état, il n'a pu en lire que l'avers. Aussi croyant la légende arabe, il n'a pas bien pu l'interpréter. Il a lu l'avers جوهن بن دولة *Dschuken ben Dewlet*, [2] au lieu du titre malai جوهن بردولة *Djohan berdaulat*. J'ai eu l'occasion de voir un nombre probablement des mêmes pièces aux Musées de Dresde et de Gotha, toutes en mauvais état et c'est seulement en les comparant ensemble, que j'ai pu lire sur plusieurs avec les titres cités sur l'avers et le revers دار السلام *le Séjour de la paix*, l'épithète constante d'Atjih, comme d'autant d'autres villes dans l'Archipel et ailleurs. Sur d'autres le mot مصروف *monnaie d'échange* est ajouté, ou exprimé seul. Ce sont de très petites pièces rondes ou de forme irrégulière. Il y a un grand nombre de rois, qui portent après leurs noms le titre de *Djohan berdaulat*, et ce n'est que par conjecture que nous croyons devoir attribuer ces pièces au Sultan Alâ' 'ou-d-dîn Ahmad Schâh, qui règna de 1726 à 1735. Je pense, que ce sont les pièces d'étain, dont parle Tavernier.

[1] M. Braddell (*Journal of the Indian Archip.* IV. p. 315) pense que dans ce nom اسماي est pour ishmal (اشمل) parfait, sublime.

[2] Cf. Fraehnii Recensio numorum Mohammedanorum Acad. Imp. Scient. Petropolitanae. Petropoli. MDCCCXXVI. in-4o. p. 553.

Mr. Soret de Genève a eu, il y a déjà longtemps, l'obligeance de me communiquer le dessin d'une pièce en plomb, qui étant dans la collection de médailles orientales du Dr. William Scott d'Edimbourg, a passé après sa mort en 1856 à la Société Asiatique de Paris. C'est en vain, que j'ai tâché à plusieurs reprises de voir cette collection à Paris, sur laquelle on attend un rapport de quelques membres de cette société. Je dois donc me contenter du dessin, qui malheureusement n'est pas fort distinct. L'avers porte جوهر العالم شاه Djauharou-l-'âlam Schâh, le revers: تلق سماوي *Telok Semâwi* La troisième ligne du revers n'est pas claire: probablement ces quatre traits doivent indiquer les chiffres de la date. Cette monnaie appartient donc au roi Alá'oud-d-dîn Djauharou-l-'âlam Schâh, dont nous avons parlé. Le nom du revers Telok Semâwi (port ou baie céleste) est le nom d'un port sur la côte septentrionale à l'est d'Atjih, qui sous des formes corrompues est mentionné par différents auteurs. Anderson en parle souvent sous la forme de Teluk-Samoy. Milburn, Oriental Commerce, p. 356, 376, écrit Teliso maway. Adrien Balbi, Abrégé de Géographie, 3e ed. Paris, 1838, p. 1170 la nomme Telo Saneaouay et dit qu'on la regardait il y a quelques années comme la résidence ordinaire du Sultan. J. H. Moor dans son intéressant ouvrage: Notices on the Indian Archipelago, Singapore, 1837, in-4o. p. 99 dit que les places principales de commerce d'Atjih sont la baie de Teluk Samawa et Pedir. Le grand ouvrage: Aardrijkskundig en Statistisch Woordenboek van Nederl. Indie, Amst. 1865. Vol. II. p. 225 en donne quelques détails sous le nom *Samaweh*.

Les monnaies les plus récentes d'Atjih, que je connais, sont des pièces en étain ou plomb d'une fabrique assez mauvaise, qui avec quelques légères variations, ont toutes le même type. A l'avers on lit en trois lignes ببندر اچه دار السلام au Port d'Atjih, le Séjour de la paix. La dernière lettre م est toujours renversée et mise en bas. Le revers porte en haut quatre points, en bas la date ١٢٦٠ 1260 (1844) et ١٢٦١ 1261 (1845). Sur d'autres la date n'est pas reconnaissable. Dans le milieu on voit trois traits courbés, qu'on

a cru être la figure de trois sabres, et qu'on a pris pour les armes d'Atjih. Cependant, selon M. Ritter l. c. p. 241, les armes sur le drapeau d'Atjih seraient un cris ou poignard blanc sur un champ rouge. Il y a quelques pièces où les lettres semblent indiquer d'une manière un peu cachée un mot: en y ajoutant un des points du grénetis et en joignant les lettres d'en bas en haut, on pourrait lire مصروف monnaie d'échange. Je ne sais, si à cette époque le sultan Mohammed Scháh était encore sur le trône d'Atjih. Selon M. van der Tuuk cette monnaie porte chez les Atjinois le nom de *Kou*, et on les compte ordinairement à 400 la piastre espagnole, selon M. Schaap le cours serait à 1000 la piastre, ce qui est moins probable. [1]

Nous avons malheureusement peu à dire des monuments numismatiques des petits, mais jadis très florissants états, qui du nord au sud se succèdent sur la côte orientale de Sumatra et dont les principaux sont Siak (ou Siyak), Campar, Indragiri et Djambi. Toute cette côte, si importante par l'état florissant du commerce dans les différents états, qui s'y sont succédés dans l'antiquité, si remarquable par son histoire, ses antiquités, son état physique, ses productions, située sur une des routes les plus fréquentées depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours, est encore une des parties les moins explorées et les moins connues de l'archipel Indien. Mendez Pinto est, je crois, le seul qui, comme nous avons vu, parle pendant son séjour à Siak de mas en or, mais à cette époque il est plus probable que c'était une monnaie d'Atjih que de Siak même. Nous n'avons trouvé nullepart quelque indication d'une monnaie propre à ce pays, qui cependant a existé. De temps en temps j'étais parvenu à rassembler quelques pièces singulières

[1] De nos jours, d'après le témeignage de M. M. Ritter Ind. herinner. p. 269, et Windsor Earl (Journ. of the Ind. Archip. IV. p. 245), la mennaie la plus courante à Atjih est la piastre espagnele à colennes, mais le dernier mentionne aussi, entre les pièces en cuivre fabriquées par les marchands anglais à Birmingham pour Atjih et les anciennes pièces en cuivre de la Compagnie Hollandaisé, de petites pièces frappées dans le pays, d'or et d'argent, d'une valeur incertaine. Les dernières nous sont tout-à-fait inconnues.

en étain, du type des pitis de Java, mais avec des caractères inconnus. Par hasard j'en découvris un certain nombre dans le Musée des curiosités à La Haye et l'obligeance de M. van de Kasteele m'ayant permis de les comparer, je pus enfin parvenir à les déchiffrer et à les reconnaître pour la petite monnaie de deux états de cette côte. Les caractères sur ces pièces se rattachent à une ancienne forme de l'écriture javanaise, soit qu'elle ait conservée sa forme antique, ou bien qu'elle se soit déformée par le temps dans cette partie de Sumatra. Parmi ces pièces j'ai trouvé une monnaie de Siak. Elle ressemble aux pitis de Bantam, mais est un peu plus grande, avec un léger bord à la marge et autour du trou rond. Je lis l'inscription [illegible] Sultan de Siak. C'est bien le manque d'espace, qui a fait exprimer le nom bref, au lieu de la forme honorifique Siak Sri Indrapoura, سيق سري اندرافور, comme on lit ordinairement dans les lettres et pièces diplomatiques [1], et par la même cause les lettres sont écrites sur la même ligne, sans l'usage des Pasangan, ou lettres qui indiquent que la consonne précédente manque de voyelle, mais il est plus singulier qu'on a aussi omis le signe ꧀ *paten*, qui a le même effet. Le signe de la voyelle ꦶ *i* est peu distinct sur la pièce. Comme il n'y a ni nom de prince ni année, il est impossible de fixer la date, mais je pense que ces pièces appartiennent à la fin du XVII[e] siècle ou au commencement du XVIII[e] siècle. Le manque d'autres monnaies connues de ce petit état m'empêche d'entrer en des détails sur son histoire, qui dans les derniers siècles porte en général un caractère peu honorable.

Nous ne savons rien des monnaies de Campar كمفر, nommé déjà dans

[1] C'est par négligence qu'on lit سيق سرندرفور dans l'ouvrage Maleisch leesboek, door A. Meursinge, III[e] stuk Leyden, 1847. p. 2. Dans la Chrestomathie Malaye de M. E. Dulaurier Paris, 1845. p. ٣٢ et ailleurs le nom est écrit سيک et c'est la forme, dont se sont servis les marchands anglais sur la monnaie de cuivre qu'ils ont fait frapper en 1835 6 pour cet état.

le XVII[e] siècle par les Malais l'ancien marché فكن تروا. Dans l'ouvrage déjà cité [1] on trouve une liste peu claire des valeurs monétaires d'Indragiri (اندراكيري) et de Djambi (جمبي). Elle donne pour Indragiri les évaluations suivantes: 1 Real de huit est 60 sous; 5 Coupangs font 1 Risdaler; 1 Coupang est 12 sous; 1 Tahil est 16 mas; 1 Bouson (?) est ¼ dito, et pour Djambi: 1 Real d'Espagne vaut 60 sous; 1 tahil est 16 mas, poids d'or. On pourrait par là conjecturer que Djambi ne possédait alors pas de monnaie propre en or ou en argent, mais pour Indragiri la chose n'est pas si certaine. La valeur déterminée du Coupang et Bouson (?) ferait penser à une monnaie. Ce dernier mot, probablement corrompu, m'est inconnu [2]. Parmi les pièces en étain ou en plomb, dont nous avons parlé, se trouvent aussi des monnaies de Djambi. Elles ont la même forme que celles de Siak, mais avec quelques variations, qui prouvent une certaine nonchalance dans la fabrication. Les plus complètes portent dans l'ancien caractère déjà indiqué la légende ꦕꦥ꧀ꦱꦸꦭ꧀ꦠꦤ꧀ꦗꦩ꧀ꦧꦶ Marque du Sultan de Djambi. Le mot ꦕꦥ꧀ en Malai چڤ, Hind. چهاپ, Bengali: *tjhápa* signifie marque, signe, symbole de représentation et se dit aussi d'un sceau ou cachet, comme marque d'authenticité sur une lettre, d'un coin sur une monnaie. Ce mot répond souvent à l'arabe علامة, qui est aussi en usage dans l'Archipel sur les lettres et sur les monnaies. Sur beaucoup d'autres pièces le manque d'espace a fait raccourcir la légende et il n'est exprimé que la première partie du nom ꦗꦩ꧀ *Djam* (bi). Sur d'autres enfin, qui sont d'un type tout à fait semblable, le nom du pays est entièrement

[1] *Uytrekening van de goude en silvere munts waardye van Indiën.* Middelburg, 1691. 4°. p. 17. — Valentyn. l. c. IV. I. p. 357 semble l'avoir suivie.

[2] En 1782 on indique que les monnaies en usage à Djambi sont les mêmes qu'à Palembang, où la réale ronde espagnole est l'étalon, et les pitis comme valeur d'échange sont comptée par file ou botte de 500 pièces, dont 8, ou 4000 pièces valent une réale d'Espagne. Cf. *Verhandd. Batav. Genootschap.* IVe Dl. Rott. 1786. pag. 419, 453.

omis et il y a seulement [illegible] Marque du Sultan. Par la conformité de la légende nous pensons devoir aussi attribuer à Djambi des pièces d'étain semblables, rondes avec un léger bord et avec un trou carré sans bord et la légende en arabe علامة سلطان marque du Sultan. Cette légende est quelquefois à rebours [1]. Nous pensons que les premières appartiennent à une époque plus ancienne, lorsque l'influence javanaise avait la prépondérance sur la côte orientale de Sumatra, environ jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, et que les pièces à légende arabe appartiennent à l'époque suivante, ou à la première partie du XVIII[e] siècle [2].

Il faut rapporter encore à Djambi des pièces en étain ou plomb, mais de forme octogone, avec la légende سلطان انوم سري (ou سر) اينلاك ou اغلاك Ce titre, quoique écrit en caractères arabes, est encore javanais [illegible] Soultan Anom (le jeune) Sri ingalâgâ (l'illustre dans la guerre); le revers est blanc. Quoique ces pièces ne portent non plus de date, mes recherches dans les archives de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales m'ont fait découvrir, que le roi Sultan Astrâ ingalâgâ s'étant démis de son pouvoir choisit pour successeur son frère Pangeran Sontâ widjâjâ, qui fut couronné le 21 février 1743 et reçut le titre de Sultan Anom Sri ingalâgâ, le même qu'on trouve sur ces monnaies. Ce fut probablement le même, qui ailleurs est désigné par le nom arabe Abdou-r-rahmân [3]. Cependant il faut observer, que le titre de Sultan Sri ingalâgâ semble avoir été commun à plusieurs rois de cet état [4], et selon M.M. Netscher et van der Chijs, le titre de Sultan Anom Sri ingalaga

[1] Nous en possédons de 21 à 16½ millim. de diamètre et du poids de 0,66 à 0,23 gr., mais toutes sont extrêmement minces et fragiles.

[2] M.M. Netscher et van der Chijs attribuent p. 168 sans en donner raison et sans cause apparente les pièces avec سلطان علامة à Palembang.

[3] Cf. *Tijdschr. voor N. I.* VIII. 4. Batavia, 1846. p. 54, où cependant la chronologie semble peu exacte.

[4] *Tijds. N. I.* l. c. p. 51.

se trouverait aussi sur un sceau de l'an 1756 du Sultan Ahmed Zeinou-d-dîn, le fils d'Abdou-r-rahmân, et encore en 1833 sur le sceau du Sultan Fakharou-d-dîn.

L'état suivant sur la côte orientale de l'île de Sumatra nous est représenté par un assez grand nombre de monnaies, qui toutes, à l'exception d'une seule espèce, sont d'étain ou de plomb. Celles que nous connaissons ne remontent pas plus haut que la fin du XVII[e] siècle, et l'ouvrage souvent cité est le premier, où elles sont mentionnées vers la même époque [1]. D'après l'indication de cet ouvrage il parait très probable, qu'il n'y a jamais eu d'autre monnaie du pays que ces petites pièces d'échange. On y lit, qu'à Palembang on compte par réaux de huit, dont un vaut trois florins, et qu'un risdaler compte vingt, dix-neuf, à dix-huit mille pitis. Mr. J. C. M. Radermacher dans sa description de l'île de Sumatra de l'an 1779 [2] assure de même, „qu'il n'y a qu'une espèce de monnaies, qui est fabriquée dans le pays, les pitis, de petites pièces rondes d'étain mêlé de plomb, avec un trou carré (?). Elles portent quelques caractères, qu'on change à l'avènement d'un nouveau roi. Il n'est permis à personne, qu'à celui qui possède un privilège exclusif du roi, de les fabriquer. Ceux qui faisaient de la monnaie fausse ou qui imitaient les pitis, avaient les mains coupées. On enfile 500 de ces pièces en une botte, qui vaut quatre sous de Hollande; seize de ces bottes valent une piastre espagnole. Hors de ces pitis les ducatons à tranche cordonnée (gekarteld), les réaux espagnols ronds et carrés et les dalers à buste y ont seulement cours. Ces derniers ainsi que la nouvelle piastre espagnole à buste ne valent que quinze bottes de pitis et dans le débit de produits à la Compagnie, ils ne veulent accepter pour la caisse royale que les vieux réaux ronds espagnols."

La différence dans l'évaluation des pitis à la piastre espagnole peut s'expliquer par la différence de grandeur et de poids des pitis anciens

[1] Cf. *Uytrekening etc.* Middelb. 1691. 4º. p. 16. Valentyn, l. c. IV. I. p. 357.

[2] *Verhandd. Batav. Genootschap.* III[e] Deel. Rotterdam, 1787. in-8º. pag. 105. 106.

et modernes, mais dans la notice de Radermacher se trouvent, comme nous verrons, plusieurs indications peu exactes, et ce qui semble plus singulier encore, il ne dit rien de la différence des pitis, qui existait à son temps même. Un peu plus tard dans le catalogue de monnaies, qui se trouve dans le IVe Volume des Mémoires de la Société de Batavia, p. 458, on trouve déjà l'indication de pitis en cuivre de Palembang.

Nous distinguerons dans les monnaies de Palembang celles qui portent date et celles qui sont sans date. Toutes sont coulées et ont le revers blanc. Les plus anciennes jusqu'environ 1193 (1779) sont unies avec un léger bord; depuis 1198 (1783/4) toutes ont un trou rond et sont rondes ou octogones, le plus souvent avec un léger bord autour du trou et de la marge. Excepté la pièce avec la date de l'an 1198, qui est de cuivre rouge, toutes ces pièces sont d'étain mêlé de plomb. La plus ancienne pièce avec une date certaine que nous connaissons, est une petite pièce ronde, qui porte la légende السلطان في بلد فلمبغ سنه ١١١٣ le Sultan dans le pays (ou royaume) de Palembang l'an 1113 (1701/1702). Il faut observer, que sur toutes les pièces coulées de ce mélange de métaux assez mous, les caractères sont souvent faiblement imprimés ou presque effacés, et qu'il parait beaucoup de nonchalance dans la fabrication de ces pièces. Les légendes assez simples étant connues il est souvent assez facile de les déchiffrer, mais cela n'est pas toujours le cas avec les dates. Ainsi je suis sûr, que dans l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs on trouve par erreur une pièce d'une date antérieure. C'est la pièce, Pl. XXIII No. 189 où ils ont lu ١٠٦١ 1061, mais ils n'ont pas observé que les chiffres et le mot سنه sont à rebours et qu'il faut lire l'an 1201 (1786/7). L'origine plus moderne de cette pièce est prouvée non seulement par sa fabrique et son poids, mais aussi par le trou rond central [1]. Je possède plusieurs pièces de l'an

[1] De même ayant eu occasion d'examiner les pièces de la collection de M. van Coevorden, je n'ai pu adopter toutes les lectures des légendes et surtout des dates, qu'il a données dans le *Tijdschrift voor Ind. taal-, land- en Volkenkunde*. Deel VII. Batavia, 1858. pag. 336 suiv.

1113 et une qui peut-être porte la date 1103, du diamètre de 14 millim. et du poids de 0,46 gr., mais le troisième chiffre est si peu distinct, qu'on peut aussi lire 1183.

Comme aucune des pièces de Palembang ne porte un nom de prince, il faut déterminer d'après la date, à quel roi on doit attribuer les monnaies et rien ne serait plus facile si l'histoire de cet état nous était suffisamment connue, mais ici encore il faut observer, qu'il règne encore beaucoup d'obscurité et de confusion dans l'histoire et la chronologie. Les chroniques indigènes nous manquent et outre les indications éparses qu'on trouve chez les historiens et voyageurs nous ne connaissons que quelques essais peu satisfaisants sur l'histoire de cet état.

Si la date mentionnée 1103 (1691—1692) était plus certaine, cette pièce aurait été coulée sous le Sultan Abdou-r-raḥmán, dont le long règne de 45 ans dura de 1649—1694. Les pièces de la collection de M. van Coevorden et de la mienne avec la date 1113 (1701/2), du diamètre de 13 à 15 millimètres et du poids de 0,30 à 50 gr. et une plus petite du poids de 0,25 gr. avec la même date et du même type, appartiennent au règne du Sultan Mohammed Manṣour, qui règna 12 ans, de 1694 à 1706. Une pièce de M. van Coevorden mal conservée avec un trou, semble porter la date 1162, mais le trou, le poids de 2,00 gr. et la légende font croire qu'il faut plutôt lire l'an 1192. Le premier mot n'est pas distinct et je doute s'il faut lire فلوس ou السلطان; le reste porte في بلد فلمبغ در(ال) سلام Felous (ou le Sultan) dans le royaume de Palembang, le Séjour de la paix. Si la date serait 1162 (1748—1749), elle appartiendrait au Sultan Mahmoud Badrou-d-dîn, dont le règne est compté de 1716 à 1751. Le N°. 191 de l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs avec la date 1163 (1749—1750) et du poids de 0,48 gr. doit être attribué au même Sultan. Les pièces avec la date 1183 (1769—1770) dans la collection de la Société de Batavia et dans celle de M. van Coevorden du même type que les anciennes et du poids de 0,40 à 0,42 gr. appartiennent au Sultan Nadjmou-d-dîn, qui règna environ 1751 à 1775 ou 1776. Les pièces du même type avec l'an

1193 (1779) se trouvent dans la collection de M. van Coevorden et dans la mienne sont d'une grandeur à peu près égale, du diamètre de 14 à 15⅔ mill. mais d'un poids différent; elles pèsent 0,93, 0,66, 0,50 et même 0,38 gr. Leur date les rapporte au Sultan Mohammed Bahá'ou-d-dîn (محمد بها الدين), qui règna 28 ans, d'environ 1775 à 1803. Sous ce roi nous remarquons plusieurs variations dans ces pièces d'échange. A son règne appartient la seule monnaie en cuivre rouge ou de cuivre mélangé d'étain de Palembang, que nous connaissons. La forme imite le tsien chinois, mais elle a un trou rond, avec un bord autour du trou ainsi qu'à la marge et porte une légende arabe هذا فلوس في بلد فلمبغ سنة ١١٩٨. Ce folous (ou pièce de cuivre) (est coulé) dans le royaume de Palembang, l'an 1198 (1783/84). Cette pièce à un diamètre de 21 millim. et pèse 1,95 à 2,36 grammes. Elle se trouve dans le Cabinet numismatique de Leide, dans les collections de la Société de Batavia, de M. van Coevorden et dans la mienne.

Les pièces suivantes sont toutes d'étain. Au règne du même roi appartient une jolie pièce avec la légende السلطان في بلد فلمبغ سنة ٠٠٢١ le Sultan dans le royaume de Palembang, l'an 1200 (1785/6). La date est écrite à rebours. Cette monnaie se trouve dans la collection de la Société de Batavia, dans celle de M. van Coevorden et dans la mienne. Elle a un diamètre de 18 mill. et pèse 0,56 gr. [1] Dans les mêmes collections se trouvent une pièce tout à fait semblable avec la date سنة ١٢٠٢ l'an 1202 (1787/88) du diamètre d'environ 18 mill. et du poids de 0,88 à 1,10 gr. et une autre avec la date ١٢٠٣ (1203 = 1788/89), du diamètre de 18½ à 19¼ millim. et d'un poids, qui varie de 0,52 à 1,32 grammes.

Les dernières pièces avec date, que nous connaissons, sont toutes de l'an 1219 (1804/5) et appartiennent au commencement du règne du Sultan

[1] Une pièce dans l'ouvrage de MM. Netscher et van der Chijs, le No. 205, semble porter la date 1201.

Mahmoud Badrou-d-dîn محمود بدر الدين, qui monta au trône en 1803 et dont le règne cruel, les intrigues avec les Anglais, l'assassinat de la garnison hollandaise en septembre 1811, la guerre avec les Anglais, la destitution et le rétablissement, et enfin la guerre avec les Hollandais, qui finit avec sa déportation en juillet 1821 à Ternate et fut suivie par l'incorporation de cet état dans les possessions hollandaises de l'Archipel, sont renommés dans les annales des Hollandais aux Indes Orientales. Toutes ses monnaies sont de forme octogone avec un trou rond, ordinairement mal executées, avec des mots défectifs; souvent même la date ou la légende entière est à rebours. La légende même est un peu changée, on lit مصروف في بلد فلمبغ ١٢١٩ monnaie d'échange dans le royaume de Palembang, 1219 (1804/5) [1]. Il y en a de différente grandeur de 19 à 17 millim., du poids de 1,30 à 0,42 grammes, les plus petites de 14 à 12 millim. jusqu'au poids de 0,12 gr. Ce sont bien les plus petites monnaies de l'Archipel, comme les fanam's d'or et d'argent sur les côtes de l'Inde au golfe de Bengale et les paillettes d'argent au Népal, qui probablement sont les plus légères valeurs d'échange en métal, qui existent au monde. On a peine à concevoir comment des pièces si minces et petites d'un métal si fragile ont pu avoir cours dans l'usage journalier et même aient pu se conserver. Ces valeurs minimes dans la monnaie d'échange semblent indiquer l'extrême bon marché des choses nécessaires à la vie.

Il y a aussi quelque variété parmi les pièces sans date. J'en ai vu une dans les collections de M. Soret et de M. van Coevorden, qui se trouve aussi dans le musée de Batavia, qui parait ancienne parcequ'elle n'a pas de trou et par son poids de 1,35 à 1,28 gr., mais dont la légende est peu distincte. Les mots en haut في بلد فلمبغ dans le pays de Palem-

[1] Le mot مصروف pour monnaie d'échange, petite monnaie, que nous avons déjà mentionné en traitant des monnaies d'Atjih, se trouve ici pour la première fois sur les monnaies de Palembang. Ce mot, que je n'ai jamais rencontré sur les monnaies à légende arabe de l'Asie et de l'Afrique, a été depuis longtemps en usage dans différentes parties de l'Archipel Indien, comme nous verrons plus loin.

bang, sont assez clairs, mais je ne sais que faire du reste. Peut-être y a-t-il encore une épithète avec.... دار et au milieu une date 11..? Nous indiquerons encore les suivantes que nous possédons: une pièce ronde avec trou rond, diamètre 19 à 20½ millim., poids 1,04 à 0,50 gr. et la légende ضرب في بلد فلمبغ دار السلام. Ces caractères sont ordinairement d'une forme assez barbare, mais je crois le premier mot assez certain, soit qu'on lise ضُرِبَ frappé ou plutôt ضَرْبٌ monnaie dans le royaume de Palembang, le séjour de la paix. Quelquefois aussi la légende est écrite à rebours. Une autre a un diamètre de 20½ mill. et un poids de 0,68 gr. avec la légende علمة في بلد فلمبغ (دار) السلام marque dans le royaume de Palembang, le séjour de la paix. Une autre enfin, d'un diamètre de 18 mill. et du poids de 0,52 gr., porte simplement السلطان في بلد فلمبغ le Sultan dans le pays de Palembang. C'est surtout dans ces dernières pièces, que la légende écrite à rebours passe souvent dans des traits peu reconnaissables, et il y en a, où la forme des caractères ferait penser à une écriture encore inconnue.

Les pièces pleines ou sans trou portaient, selon M.M. Netscher et van der Chijs, le nom de pitis bountou [1], celles avec un trou le nom de pitis teboh [2]. Les premières étaient cousues dans de petits sac de feuilles de nipah (nipa fruticans), qu'on nommait Koupat (Comparez le jav. [illegible]). Chaque Koupat contenant 250 pièces, avait la valeur d'un Kedjer [3] ou 1/8 réal, égal à 20 dutes hollandaises des Indes.

[1] En Javanais [illegible] rempli, fermé, bouché.

[2] Serait-ce le javanais [illegible] la largeur d'un travers de main, comme mesure d'une enfilade, ou bien [illegible] canne de sucre, dont on a pu prendre la tige ou l'écorce pour enfiler les pitis?

[3] Comparez le jav. [illegible] compter, égaliser, le mal. جاجر rangée, file.

2 kedjer avaient la valeur d'un tâlî تالي [1] ou $\frac{1}{8}$ réal = 40 dutes.
2 tâlî „ „ „ „ soukou سوكو ou $\frac{1}{4}$ réal = 80 dutes.
2 soukou „ „ „ „ djumpel جمفل ou un $\frac{1}{2}$ réal = 160 dutes.
2 djampel „ „ „ „ réal = 320 dutes.

On comptait un réal comme une piastre espagnole, 16 koupat's ou 4000 pièces pitis bountou avaient donc une valeur d'environ deux florins et demi. Les pitis teboh étaient enfilés par 500 pièces à un rotan mince (ou plutôt à une bande ou tranche mince de rotan ou à une tige de paille forte). Une telle enfilade ou botte s'appelait tjoutjoub? (ou جرجق tjoutjouq?) et avait la valeur d'un tâlî; on comptait le réal à 4000 pièces.

Il est clair, qu'il y a quelque confusion dans cette notice. Un nombre égal de petits pitis sans trou et des pièces ordinairement plus grandes et lourdes avec trou ne peut avoir eu la même valeur en argent. La différence semble mieux indiquée dans l'ouvrage cité [2], où 18,000 à 20,000 pitis, sans doute sans trou, sont comptés pour un risdaler, tandis que les pitis à trou sont comptés par Radermacher à 8000 pièces la piastre d'Espagne. Ailleurs on dit, que 8 bottes, chaque de 500 pièces ou 4000 pitis valent un réal d'Espagne [3].

M. de Sturler dans sa description intéressante de Palembang, Gron. 1843, pag. 152, parle d'un indigène, Aminou-d-dîn, dont l'esprit inventif savait satisfaire à plusieurs besoins dans la guerre de 1821, et qui entre autres fabriquait aussi de la monnaie, mais je n'ai pu découvrir quelle était cette monnaie, probablement la dernière de cet empire bientôt effacé.

Il mentionne aussi, p. 154, de faux florins des Indes Hollandaises faits d'étain par des femmes en 1824.

[1] Comme تالي *tâlî* signifie une corde ou l'objet sur lequel on enfile, ce nom doit s'appliquer proprement aux pièces avec un trou et est depuis longtemps en usage dans l'archipel par rapport aux tsieus chinois et aux pitis avec un trou. Ensuite le nom *tâlî* a été aussi appliqué aux pièces en argent de trois fanams de Madras.

[2] *Uytrekening* ens. p. 16.

[3] *Verhandd. Batav. Gen.* IVe Dl. p. 153. Marsden, *History of Sumatra*, p 361.

Nous devons encore dire un mot d'un singulier moyen d'échange en usage chez une peuplade dans l'interieur de Palembang vers la côte occidentale de Sumatra, les Korintjis, qui jadis se servaient d'anneaux en cuivre jaune, exactement pareils à nos anneaux ordinaires de rideau, mais d'une fabrique un peu plus rude.[1] Plusieurs ont sur la surface extérieure de très petits boutons ou bosses. Selon M. Schaap, qui a eu l'obligeance de me faire parvenir ces objets rares, ils avaient chez ce peuple la valeur de 15,360 pièces pour un tahil d'or.

Depuis la fin du XVII[e] siècle l'île de Bangka, a été intimement liée avec le royaume de Palembang et depuis l'exploitation des mines d'étain, environ l'an 1710, cette île a été une mine inépuisable de richesses pour cet état et plus tard pour le gouvernement hollandais. L'exploitation des mines de Bangka y a sans cesse attiré depuis le commencement du siècle passé un grand nombre de Chinois, qui par leur industrie n'ont cessé de produire de grandes richesses, tant pour eux-mêmes, que pour les maîtres de l'île. Distingués par leur langage, leur religion et leurs mœurs des indigènes de l'Archipel, les Chinois tachent toujours et partout de conserver leur nationalité et la division usitée en Chine en clans ou tribus les a conduit à former aussi sur différents points de l'Archipel et de la Péninsule Malaie des communautés ou sociétés distinctes, se perpétuant tant par le mariage avec les femmes du pays que par une affluence continuelle de nouveaux colons de leur contrée et conservant souvent par leur retour les liens qui les unissent avec leur patrie commune. C'est surtout par l'exploitation des mines, qui semble seule possible par des ouvriers, où une grande force physique s'unit souvent avec une patience et sobriété surprenantes, que s'est formé un grand nombre de ces communautés ou associations chinoises dans l'île de Bangka et sur la côte occidentale de Borneo. Le manque de numéraire et l'esprit d'indépendance, qui les

[1] Peut être sont ce les mêmes que les anneaux de cuivre, dont les femmes du pays s'ornent les cheveux, Cf. Marsden, *History of Sumatra*, p. 305.

caractérise toujours, semblent surtout avoir été la cause, qui les a poussés à fabriquer une monnaie propre, courante dans leur colonie et faite du produit même de leur travail, l'étain. Ainsi il y a eu parmi les Chinois de Bangka différentes espèces de monnaies d'étain, imitant par la forme les monnaies ordinaires de la Chine, quoique plus grosses et lourdes, et indiquant par leurs légendes les différentes associations, qui les mirent en cours.

Un auteur anglais, ennemi fanatique des Hollandais, M. H. Court, est le premier, que je sache, qui parle de ces monnaies.[1] Il raconte, que du temps que Bangka appartenait au sultan de Palembang, la direction des affaires des mines dans les différents districts était confiée à sept des principaux indigènes de Palembang, sous le titre de Teko's ou Tikou's,[2] auxquels le sultan avançait le capital nécessaire à l'exploitation des mines. Les stations de ces Tikou's et les districts joints à chacune, étaient Djebous et Klabat à la partie N. O. de l'île, Blinyou à la partie orientale de la baye de Klabat, Soungei Liat, Marawang et Pangkal Pinang sur la côte orientale et Toboali au midi. Les Tikou's étaient les descendants d'un père chinois et d'une mère malaie, qui suivaient la réligion musulmane et connaissaient les langues chinoise et malaie. Par cette raison, ainsi que par leur capacité dans les affaires, leur pénétration et subtilité, ils étaient choisis pour diriger les districts de mines, où travaillaient les mineurs chinois. Ces

[1] *An Exposition of the relations of the British Government with the Soultaun and State of Palembang* etc. Lond. 1821. Sur les mines de Bangka on peut encore consulter: Al. Hamilton, *New account of the East-Indies.* Vol. II Lond. 1739. p. 120. — *Tijdschr. voor Neerl. Indie.* V. 2, 1843, p 392. VI. 2, 1844, p. 49. VIII. 4, 1846, p. 125. XII. I. 1850, p. 192, 358, 387. II. p. 348. XIII. I. 1851, p. 50, 273, 388. XIV. I. 1852, p. 321. *Natuurk. Tijds. voor N. I.* Dl. II, 73. III, 795. IV 213. *Indisch archief.* Dl. III, 391. *Journ. Ind. Archip.* 1848, p. 292 sqq. 1851, p. 255. F. Epp, *Schilderungen aus Ostindiens Archipel*, Heidelb. 1841, p. 125 sq. F. Epp, *Schilderungen aus Holl. Ostindiën.* Heidelb. 1851, p. 143. Dr. J. H. Croockewit, *Banka, Malakka en Billiton*, 's Gravenh. 1852. H. M. Lange, *Het eiland Banka*, 's Hertogenb. 1850. P. van Diest, *Banka beschreven*, Amst. 1865.

[2] Crawfurd, *Hist. Ind. Archip.* III, 460, parle de 5 inspecteurs. Cf. *Tijds. voor N. I.* 1850. I, p. 219 et le Dr. Horsfield dans *Journ. Ind. Archip.* Vol. II, p. 819.

chefs avaient leur résidence surtout à Palembang, d'où ils pourvoyaient les mineurs sous leur direction respective de toutes les provisions et marchandises nécessaires. Ils visitaient seulement de temps en temps leurs districts pour règler leurs comptes avec les mineurs et pour arranger avec leurs agents subalternes ou Kong-sse's, [1] comme on les nommait, la direction des ouvrages à exécuter pendant leur absence. Ces Kong-sse's avaient la direction des mines et tenaient les comptes avec les mineurs pour le tikou, dont ils recevaient un salaire fixe. Les frais préparatoires pour l'excavation des mines, l'érection des fournaises, les frais des instruments, l'extirpation des broussailles étaient portés par le tikou, qui après payait aux mineurs le prix règlé d'environ 6 dollars pour chaque picol d'étain d'environ 160 kati's livré par eux. Deux-troisièmes de ce payement se faisaient en provisions et marchandises, que les mineurs recevaient pendant le cours de leur travail, et l'autre troisième en monnaie d'étain nommée pitis, que chaque tikou avait le privilège d'adopter pour la circulation de son district et qui hors des limites de ce district n'avait pas de cours.

D'après cette notice de Court on pourrait attendre de trouver les noms des sept districts de Bangka sur les monnaies qui nous sont parvenues. Cela n'est pourtant pas le cas. Non seulement le nombre des districts s'est augmenté, comme nous voyons dans une table statistique du Dr. Horsfield, mais les monnaies semblent plutôt porter des noms symboliques ou des devises, qui appartenaient soit aux différents Kong-sse ou sociétés d'une mine, ou bien à une association de plusieurs mines voisines. Par l'ouvrage de Court, par les mémoires du Dr. Horsfield, et surtout par une table statistique de toutes les mines de Bangka dressée par cet excellent naturaliste en 1814, que j'ai trouvée dans les archives de la Compagnie Anglaise des Indes, ainsi que par plusieurs ouvrages plus récents,

[1] Ce nom si commun dans les établissements chinois et écrit ordinairement *kongsi* par les Européens, est composé de *kong* ou *koung*, public, opposé à particulier, et *sse* ou *ssi*, direction, gouvernement, donc *kong sse*, gouvernement de la commune, la commune.

nous connaissons peut-être tous les noms des grandes (colong كولغ) et petites mines (koulit كولت), qui existaient au commencement de ce siècle, et parmi eux on trouve grand nombre de noms évidemment chinois, comme Singbing, Woungin, Sounsing etc.; cependant il n'y en a peut-être aucun que nous osions avec sureté appliquer à nos monnaies. La cause en est tant dsns la prononciation différente des dialectes chinois, que dans la transscription de ces noms, qui écrite en caractères européens et surtout d'après l'orthographie anglaise exprime toujours d'une manière incertaine les caractères chinois. Aussi les auteurs européens écrivent ils ces noms d'une manière souvent différente. Enfin il se peut, que le nom sur la monnsie était simplement la devise ou la raison de l'association et différait du nom chinois de la mine.

La première des monnaies d'étain de Bangka, du dismètre de 26 millim. et du poids de 6,70 gr. est une bilingue, qui d'un côté porte une légende en caractères arabes peu distincts. La lection la plus vraisemblable, quoique pas certaine, me semble, تانا بنقوا par prononciation corrompue pour تانه بڠك ou, comme le nom se trouve aussi écrit, بڠكا, le pays de Bangka. Le revers porte en caractères chinois, selon le professeur Hoffmann, dont l'obligeance a bien voulu se charger de l'explication des légendes chinoises, 我 用 和 合 *Ngò-yoúng hô-hap:* Propre usage, Union, ou selon une autre prononciation: *Ngo young fo hak.* Parmi les noms connus des districts ou des mines de Bangka, je n'en ai trouvé aucun qui ressemble assez au nom sur la monnaie pour pouvoir déterminer la localité de cette association.

Peut-être est ce ici le lieu de parler d'une pièce bilingue, ronde, à trou carré, d'étain, du diamètre de 30 mill. et du poids de 4,55 gr., très singulière et dont la détermination est encore bien incertaine. Elle semble porter d'un côté فوكق لمفوغ ce qui pourrait signifier enjeu ou capital de Lampoung. Le mot فوكق signifie la partie inférieure d'un tronc d'arbre, la base de quelque chose, la mise dans le jeu, le fonds de commerce, لمفوغ

est le nom connu de la partie méridionale de Sumatra, qui a été longtemps sous le gouvernement de Palembang. Le revers porte en caractères chinois, selon M. Hoffmann, Nan-péng kong sse: l'autorité municipale ou la commune de Nan-peng. Malheureusement nous ne savons encore que fort peu des noms, que les Chinois donnent dans leur langue aux localités dans l'Archipel Indien. M. Netscher, à qui j'avais envoyé il y a longtemps un dessin de cette pièce pour prendre des informations chez des Chinois à Java, l'a publié dans son ouvrage N°. 275 et prétend (p. 216) que c'est indubitablement une monnaie, qui appartient aux districts Lampoungs. Pour moi j'en doute fort. Non seulement M.M. Netscher et van der Chijs n'ont rien pu découvrir de monnaies dans ces districts, mais aussi les Chinois ne semblent jamais y avoir formé quelque grande société ou établissement de commerce. Au contraire le métal, le type, la contremarque imprimée au revers font plutôt penser à une des sociétés chinoises dans l'île de Bangka, où cependant nous n'avons pas encore pu découvrir ce nom de localité ou de société. Le seul nom de Bangka, qui y ressemble un peu, est celui qu'on trouve écrit *Lampoor*, dans le district de Soungei-liat.

Toutes les autres pièces portent des légendes simplement en chinois.

Le N°. 2, [1] du poids d'environ 6 gr., à l'av. 太 平 *Thay-p'ing*, paix générale ou égalité générale.

Rev. 忠 義 堂 記 *Tchoung-í Tang-ki*: fidélité, justice — marque du lien d'assemblée.

La légende du revers a quelque ressemblance avec le nom malai, écrit chez Court, p. 231 et dans la liste manuscrite du Dr. Horsfield: *Soungie-tango*, une des mines principales du district de Djebous [2]. Peut-être la devise chinoise serait elle formée à l'imitation du nom malai.

[1] M. Millies n'a pas indiqué le diamètre des pièces N° 2—8. (N° 213—219 de la planche N° XX) J'ai pris la peine de les mesurer et j'ai trouvé que leur diamètre varie de 26 à 32 millimètres. G. K. N.

[2] Le Dr. Horsfield dit: „*Sungie Tángo* of the Chinese, *Sungie mentángor* of the Natives" *Journ. Indian Archip.* Vol. II, p. 798.

Les légendes de cette pièce ainsi que la contremarque imprimée en vermillon sont encore remarquables parcequ'elles ont rapport aux sociétés secrètes, qui ont depuis longtemps agité la Chine et que les Chinois ont transporté aussi dans les pays étrangers, non sans danger bien grave pour ces contrées. C'est après Milne et Morrison surtout le professeur J. J. Hoffmann de Leide, qui par ses recherches sur la Conféderation du Ciel et de la Terre a fourni le plus de lumière sur un sujet aussi difficile qu'important pour tous les pays, où se trouvent des émigrants de la Chine [1].

La légende de l'avers *Thay-p'ing* semble se rapporter au nom d'une loge ou place de réunion chez les alliés de la Conféderation du Ciel et de la Terre, Tay-pîng-ti, ou le pays de l'égalité, et la légende du revers se rattache à la désignation usitée d'une des parties principales de la loge, nommée Tchoung-í-tâng, la salle de fidélité et de justice. C'est là, ainsi

[1] Outre un grand nombre de notices dans le *Chinese Repository*, Canton, 1833—1851, Vol. I. 1833, p. 24, 30, 31, 207. Vol. II. 1834, p. 161, 230. Vol. IV. 1836, p. 415, 557. Vol. V. 1837, p. 94, 309. Vol. VI. 1838, p. 157. Vol. XII. 1843, p. 332. Vol. XIV. 1845, p. 57, 59, 69, 157, 244. Vol. XV. 1846, p. 300. Vol. XVIII. 1849, p. 281 on peut consulter: *Indo-Chinese Gleaner*. Vol. I. Malacca, 1818. 8º. p. 19, 87, 143, 181. Vol. II. 1820, p. 364. Some account of a Secret Association in China, entitled the Triad Association. By the late Dr. Milne. Communicated by the Rev. Robert Morrison, dans les *Transactions of the Royal Asiat. Society*. Vol. I. Lond. 1827. 4º. p. 240. — R. Morrison, Transcript in Roman Characters, with a Translation, of a Manifesto in Chinese Language, issued by the Triad Society, dans le *Journal of the R. Asiat. Society*. Vol. I. Lond. 1834, 8º. p. 93. The Chinese Secret Triad Society of the Tiĕn-ti-huih. By Lieut. Newbold and Major-Gen. Wilson, dans le *Journ. R. Asiat. Soc.* Vol. VI. Lond 1841, p. 120. O. Gutzlaff, On the Secret Triad Society of China, dans le *Journ. R. A. Soc.* Vol. VIII. Lond. 1846, p. 361. — Concerning the Tan Tae Hoey in Singapore, dans le *Journal of the Indian Archipelago*. Vol. VI. Sing. 1852, p. 545, Notes on the Chinese of Pinang, dans le *Journ. of the Ind. Archip.* Vol. VIII. Singap. 1854, p. 14. E. H. Röttger, Thien, ti, hoih, Geschichte der Brüderschaft des Himmels und der Erde der communistischen Propaganda China's. Berlin, 1852. 8º. Dr. J. J. Hoffmann, Het Hemel-aarde Verbond, Tiên ti-Hoeí, dans: *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenk. van N. I.* Vol. I. 's Gravenh. 1852, p. 261. Vol. II. 's Gravenh. 1854. p. 292. Vol. IV. Amst. 1856 p. 282. — *Tijdschr. v. N. I.*, 1853, I, 367, 419. 1854, I, 298. 1859, I, 19. — J. J. Langenhoff, Het Chinesche feest Tshit-njet pan en het genootschap Tien Thy-Foey, dans *Tijdschrift voor Indische taal-, land- en volkenkunde*. Vol. VII (I). Batavia, 1858. p. 473.

qu'au „Pavillon des fleurs rouges", au milieu de la loge, que la direction tient ses séances et autour duquel les frères se rangent selon leur classe. Ainsi se forme le camp des affiliés à la Société de la Trinité Chinoise.

La contremarque imprimée en vermillon exprime le mot 天 *tiën*, qui sans doute indique comme les légendes, que l'association, qui émettait ces pièces, appartenait à la plus grande et fameuse des sociétés secrètes, la *Tiën-ti houi*, ou la Confédération du Ciel et de la Terre. C'est sous le même nom, que cette société leva en 1796 l'étendard de la révolte à l'avènement de l'empereur Kia King, pour chasser la dynastie mandchoue et ce ne fut qu'en apparence qu'elle fut étouffée en 1803 dans des flots de sang, pour se lever plus tard avec des forces nouvelles.

Le N°. 3, poids: 4,87 gr., porte à l'avers 隴 西 *Loung-si*, nom d'un ancien district dans la partie occidentale de la province chinoise Chen si.

Le revers 和 合 通 寶 *Hó-hop toung-paò*, ou selon une autre prononciation: Fo hăk toung po: union-monnaie, ou monnaie de la Société de l'Union.

N°. 4, poids: 5,06 gr., l'avers: 京 兆 *King-tcháo* ou *Kin-sao*, chef-lieu ou métropole.

Revers 通 用 *T'oúng-yóung*, partout courant, ou monnaie courante.

Cette pièce porte comme contremarque le 生 *Séng:* produit, produire.

Je ne sais si le nom de l'avers est le même, que Court, p. 232, écrit *Kim-sa* et Horsfield [1]: *Kim-sowa*, le nom d'une kolong ou grande mine dans le district de Marawang. Dans une note écrite en hollandais par M. Schaep, qui a eu la bonté de me procurer cette pièce, on lit *Kien Sauw*, le nom de la société ou Kongsi. Les transcriptions *kin* et *kien* sont identiques.

N°. 5, poids: 5,20 gr., l'avers 源 記 *Youén-ki*: source-marque, ou marque de la source.

Rev. 寶 樹 *Paò-choú:* arbre du trésor.

[1] *Journ. Ind. Archip.* Vol. II. p. 796.

Selon M. Schaep la prononciation à Bangka serait quant à l'avers: *Nin ki*, celle du revers *Po-sou*. Cette pièce porte la contremarque 上 *cháng*: en haut, supérieur, premier.

Le nom de la mine *Nyan li*, dans la sous-division de Katta, diffère trop de notre pièce, pour pouvoir l'identifier. Peut-être appartient-elle au N°. 7.

N°. 6, poids: 5,95 gr.; avers 爲 記 *Wei-ki*: pour marque, ou pour compte.

Revers 順 吾 公 司 *Chún-oû Kong-sse*, la Kongsi ou société qui m'est favorable.

Au revers est une contremarque, qui semble être le mot 万 *wán*, dix-mille.

Il y a parmi les noms connus des mines quelques uns qui s'y rapprochent, comme Sunto, Sunhyo etc. mais aucun n'est assez certain.

N°. 7, poids 4,54 gr., l'avers 南 力 公 司 *Nán-li kong-si:* le Kong-si, force méridionale.

Revers 青 雲 稚 望 *Tsing-yun tchi-wang:* nuages bleux, l'espoir de la jeunesse.

N°. 8, poids: 5,20 gr., l'avers 順 與 *Chun-hing*. Rev. 公 司 *Kong-si*. Le deuxième caractère n'est pas très clair sur la pièce: il semble une abbréviation pour 興 *hing;* alors la légende signifierait: le Kongsi de l'avancement favorable. Sur quelques unes l'avers porte la contremarque 示 sur d'autres 兀.

Le nom de cette société ressemble encore plus ou moins à quelques noms de mines: Yunhin, Sinhin, Sungin etc.

M.M. Netscher et van der Chijs ont publié cette pièce au N°. 234, avec l'explication de M. J. J. Langenhoff, prêtre catholique à Soungei Selan. D'après le dialecte Kai ou Keh, le plus en usage à Bangka, l'avers serait prononcé en haut *Tjoun* (heureux), en bas: *hien*. L'explication du revers en hollandais: à gauche *si* (best), à droite: *Kong* (gemeene), est plus que ridicule. Le nom de mine, qui approche le plus à cette prononciation du

nom d'une société, serait celle écrite par les Anglais *Yun-kin*, grande mine dans le district de Klabat.

N°. 9, diamètre: 31 mill., poids: 6,85 gr., avers 進 寶 *Tsin-paò*: trésor de progrès.

Revers 降 遐 爾 福 *Hiáng hia-rl foù*: cela apporte bonheur de près et de loin.

N°. 10, diamètre: 29 à 30 mill., poids: 5,55 à 4,70 gr., avers 囬 興 *Hoei-hing*. Ces caractères sont peu certains. Revers 公 司 *Kong-si*. Peut-être la légende signifie: la Kong-si ou Société de la résurrection ou du rétablissement. Un exemplaire porte la contremarque 囬 hoei, un autre deux contremarques *hoei* 囬 et 示 *chì*, ordonnance [1].

Il y a parmi les noms de mines deux qui s'approchent de notre nom: celui d'une grande mine dans le district de Soungei-boulou, écrit *Hokin* [2], et celui d'une petite mine dans le district Marawang, écrit *Hoking*.

N°. 11, diamètre: 30½ à 32 mill., poids de 6,40 à 5,88 gr., avers 古 今 *Kou kin*, antique et moderne.

Revers 青 風 明 日 *Tsing-foung Ming-jì*, le quatrième caractère n'est pas très certain. A la lettre: *Tsing* = vert, *foung* = vent, *Ming* = lumière, *jì* = soleil, jour, ce qui signifie probablement: „la dynastie des Tsing est un vent, la dynastie des Ming est le soleil" Cette devise s'approche de celle de la société secrète Sân-hô-houéi, ou Société de l'Union des trois, c'est-à-dire: de l'union du ciel, de la terre et des hommes, qui est 復 明 反 清 *Fu Ming, fan Tsing*: „en haut les Mings, à bas les Tsings" ou bien: „Vivent les Mings, mort aux Tsings". Comme on sait, les Mings étaient la dynastie chinoise, qui succomba lors de la conquête mandchoue, dont la dynastie encore règnante a pris le nom de Tsing [3].

[1] Dans l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs cette pièce (N°. 237, p. 176) est expliquée: *Hoé* (retournante) *kien* (prospérité).

[2] Ainsi dans le *Journ. of the Ind. Archip.* l. c., le manuscrit de Horsfield porte *Hokkin*.

[3] Cf. D. Siribaldo de Mas: *La Chine et les puissances Chrétiennes*. Paris 1861. Tome I^r. pag. 160.

Il me semble hors de doute, que la légende de cette pièce se rattache à la société secrète de la Trinité Chinoise.

M.M. Netscher et van der Chijs en publiant un exemplaire de cette pièce, (N°. 235 de leur ouvrage) en donnent l'explication suivante: „Av. en haut: *tjien* (prospère, juste, légitime), en bas: *foung* (vent), à gauche: *njat* (soleil); à droite: *mien* (clair). Rev., à gauche: *kiem* (à présent, maintenant); à droite: *kou* (jadis)." Il en ont formé la légende vraiment curieuse: „la monnaie depuis les temps anciens heureuse et légitime, vraie!" („de van oudsher gelukkige en echte, ware munt").

N°. 12, diamètre: 24 mill, poids: 3,40. Av. 和 合 *Ho-hap*, ou selon une autre prononciation *Fo-hap*: Union. Comparez N°. 3. Rev. 三 港 通 用 *San-Kiang t oung-young:* généralement courante (ou qui a un cours général) parmi les (Kongsis) des trois fleuves.

L'avers porte la contremarque 光 *Kouáng*, splendeur. Je ne connais aucune localité, qu'on puisse rattacher aux légendes de notre pièce, et je ne suis même pas sûr, si cette monnaie appartient à l'île de Bangka, ou aux Chinois de Borneo.

N°. 13. Cette pièce du diamètre de 25½ mill. et du poids de 7,00 gr. est d'une fabrique barbare et je ne suis de même pas sûr, si elle appartient à Bangka ou à Borneo. Elle ne porte que deux caractères, probablement 人 工 *jin-kong*, ouvrier.

Dans la collection de la Société de Batavia se trouvent encore quelques pièces de Bangka, que nous ne possédons pas, mais que nous ajouterons ici d'après l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs. Le diamètre et le poids de ces pièces ne sont pas indiqués.

N°. 14 (dans l'ouvrage cité N°. 236) l'av., selon M. Hoffmann: 發 興 *Fà-hing* ou *Fat-hing*, fortune naissante.

Chez M.M. Netscher et van der Chijs, probablement d'après la prononciation de Bangka: *Hoat* (fertile), *hien* (prospérité).

Le rev. porte: 公 司 *kong-si*, comme N°. 10.

Je ne connais pas de localité de ce nom.

N°. 15 (N°. 238 o. c.) l'av., selon M. Hoffmann 長 興 *Tchang king:* longue fortune.

Dans l'ouvrage cité c'est expliqué *tiang hien:* prospérité durable.

Rev. 公 司 *Kong-si.*

Je ne sais si une des deux petites mines dans le district Marawang *Tjunghen* ou dans le manuscrit de Horsfield *Tjoongkeng* et *Sinkeng* peut se rapporter à notre pièce.

N°. 16 (N°. 239 o. c.) l'av., selon M. Hoffmann: 盛 興 *Ching king* fortune pleine ou abondante.

Dans l'ouvrage cité à peu près de la même manière: *Sing* (abondance) *hien* (prospérité).

Rev. 公 司 *Kong-si.*

Il y a plusieurs noms de mines qui ressemblent un peu à cette devise, comme [1] *Singin*, nom d'une petite mine dans la sous-division de Robo-kli, *Sinkeng*, nom d'une petite mine dans le district de Marawang etc.

N°. 17 (N°. 240 o. c.). Av., selon M. Hoffmann: 合 勝 *Hô ching* ou *Hap-ching.*

Dans l'ouvrage cité *Hap* (unie) *Sing* (victoire).

Rev. 公 司 *Kong-si.*

Je n'ose comparer avec la dernière prononciation les deux noms chez Horsfield [2]: *Hap sien*, dans le district de Soungei-boulou, et *Hap sien*, grande mine dans le district de Loumout [3].

N°. 18 (N°. 241 o. c.) av., selon M. Hoffmann: 泰 興 *Tay-king* grande fortune.

Dans l'ouvrage cité: *taai* (sublime) *hien* (prospérité).

Rev. 公 司 *Kong-si.*

[1] *Sinhin*, chez M. Court *Singhing*, nom d'une grande mine dans le district de Klabat.

[2] *Tijds N. I.* 1850. II. p. 393 *Hapsoen.*

[3] M. Hoffmann m'a assuré que ces diverses transcriptions ont la même signification. G. K. N.

Ce nom ressemble assez au nom d'une grande mine dans la sous-division d'Ayer-douren, écrit chez Horsfield: *Tay-kin.*

Notre essai d'identifier les noms des Kongsi's ou associations chinoises avec les noms connus des mines n'a pas eu un résultat trés satisfaisant. A peine un ou deux noms de monnaies offrent-ils une ressemblance assez claire. On ne peut expliquer cette difficulté par la supposition que ces pièces appartiennent à des associations anciennes et depuis dissolues. Pour cela le nombre des noms incertains est trop grand et la liste statistique du Dr. Horsfield donne aussi les noms des mines délaissées et appartient à une époque, où ces pièces avaient probablement leur cours. Peut-être la difficulté doit elle être en partie résolue ainsi. Dans la table de Horsfield il indique un grand nombre de mines voisines, en ajoutant „aggregate", ce qui signifie problablement, que ces mines distinctes sont unies dans une société, mais il ne dit rien des noms de ces unions ou sociétés jointes. Peut-être, si l'on voulait faire des recherches à Bangka, serait-il encore possible de découvrir les localités des sociétés désignées sur les monnaies.

PÉNINSULE MALAIE.

De tout temps l'Archipel Indien et surtout la côte orientale de l'île de Sumatra fut intimement liée avec la presqu'île de l'Inde transgangétique, dont la partie méridionale porte chez les indigènes souvent le nom de Tanah Malayou تانه ملايو, pays des Malais par excellence, et chez les Européens, d'après l'ancienne ville si célèbre dans le commerce, celui de Presqu'île de Maláka. Quoique une seule des dynasties de la presqu'île, celle de l'ancien état célèbre de Maláka, soit devenue plus tard une dynastie insulaire, il y a depuis les temps les plus réculés jusqu'à nos jours tant de rapports physiques et historiques, une telle communauté de race, des liens si constants de commerce et de politique, que, selon notre opinion, aussi bien en histoire et géographie, qu'en civilisation, mœurs et coutumes et par conséquent en numismatique, ces peuples de race commune ne doi-

vent pas être séparés et nous croyons donc nécessaire d'ajouter à l'Archipel Indien le peu de monuments numismatiques des états malais de la presqu'île que nous avons pu découvrir dans une partie jusqu'ici inexplorée. Cependant ici surtout le champ géographique et historique est si vaste, que nous croyons devoir nous borner à ce qui sera indispensable pour l'explication des monnaies.

En suivant la côte occidentale de la presqu'île malaie du nord au sud et en remontant la côte orientale, nous ne parlerons que des états, dont nous avons pu découvrir quelque monument ou indication numismatique. Le premier état malai, que nous rencontrons au nord de la côte occidentale est Quedah, selon l'ancienne prononciation portugaise, ou Kedah, mais aussi Kédah ou Keidah, écrit différemment, قدح, قده, كده, كيده, en malai: enclos pour prendre des éléphants, jadis chez les Malais nommé aussi Sang lindoung (ou lindoungan) boulan: l'ombre ou la protection de la lune, peut-être le Kamar قمر des géographes arabes. Que cet état florissait déjà dans une époque assez reculée, semble être prouvé par les inscriptions anciennes, qu'on y a trouvées [1], ainsi que par les sceaux en argile cuite avec inscriptions (sanscrites?), qu'un ingénieur anglais y a découvert dans l'intérieur du pays, et que j'ai eu l'occasion de voir à leur arrivée au Musée Britannique en juillet 1865. Nous possédons encore peu de sources pour l'histoire de cet état. Outre les intéressantes, mais romantiques annales de Kedah, nommées Márong Máháwángsá, traduites par le Lieut.-Col. James Low [2], ce ne sont guère que des indications éparses, que nous trouvons chez quelques auteurs européens. Déjà dans les temps anciens le voisinage du redoutable empire de Siam, plus tard les luttes

[1] Cf. *Journal As. Soc of Bengal.* Vol. XVIII, p. 247. *Journal R. As. Society* Vol. XVI. Lond. 1856, p. 49. *Journal American Asiat. Soc.* Vol. IV. New-York. 1854, p. 286. *Journal of the Indian Archipel.* Vol. III. Singap. 1849, p. 481. C'est bien à regretter, que M. James Low ne donne aucune information sur les monnaies en cuivre, qu'il trouva dans les ruines d'une colonie hindoue au pied de la montagne Zerrei.

[2] Dans le *Journal of the Indian Archipelago.* Vol. III. Singapore, 1849.

avec les états voisins malais, surtout avec le royaume d'Atjih, la concurrence des sociétés de commerce européennes, qui furent si funestes pour tous les états malais, firent décliner cet état, jusqu'à ce que la politique anglaise, ayant acquis de Kedah tout ce qu'elle voulut, non seulement Poulo Pinang, mais encore une partie du littoral opposé, nommée depuis Province Wellesley, par la plus noire ingratitude, livra ce malheureux état comme victime de son aveugle confiance à la rage cruelle et vastatrice des Siamois victorieux.

Beaulieu est, je crois, le premier, qui environ 1621 ait mentionné les monnaies de Kedah. „Ils font, dit il, de la monnoye environ de l'estoffe des sols de France, toutefois d'un peu meilleur alloy, qu'ils appellent *tras;* les 32 valent une réalle, ils content par taels (tahil), mais un tael en vaut qu'atre d'Achem." [1]

Le nom *tras* ou *téras* de monnaie ne m'est pas connu d'ailleurs, mais je crois qu'il faut l'exprimer par *trá* ترا empreinte, marque, que Marsden cite dans la locution *trá timah*, plomb (ou étain) marqué (pour donner cours). [2]

Tavernier est bien le premier, qui ait publié quelques monnaies „du Roi de Cheda (comme il écrit le nom vulgaire Quedah) et Pera." Dans la Seconde Partie de son ouvrage cité p. 601 il dit: „que le Roi ne fait point battre d'autre monnoye que d'étain" et il donne sur la planche adjointe sous les N°. 1 et 2 la figure d'une grande pièce d'étain „qui pèse une once et demi, et passe dans le pays pour la valeur de deux de nos sols, mais selon que l'étain vaut ici à 14 sols la livre, elle ne vaudrait qu'un sol trois deniers. Pour ce qui est de cette pièce d'estain il n'y a que les bords d'épais, et le dedans est mince comme du papier."

C'est la seule pièce de la collection du célèbre voyageur, que je crois

[1] *Relation de divers Voyages curieux etc.* Paris, 1666. in-f°. IIe Partie, p. 83.

[2] M. Logan dit en 1850, que la monnaie indigène est le *tra*, une petite pièce ronde d'étain, avec un trou au centre, dont 160 font un *tali*, et 8 tali valent un dollar Cf. *Journ. of the Ind. Archip.* Vol. V. Singap. 1851, p. 58.

avoir retrouvé dans le Musée Numismatique de la Bibliothèque Impériale à Paris. J'en donne le dessin comme je l'ai vu, car elle a bien souffert dans ces deux siècles. Cette pièce est octogone avec deux lignes relevées parallèles au bord; entre ces lignes il y a des points. Au milieu il n'y a pas de trou, mais un petit carré, que M. Phayre croit être une image grossière du chaitya sur les anciennes monnaies bouddhiques, avec des chambres centrales à réliques (?). Crawfurd en copiant, sans rien dire, cette pièce de Tavernier, a, cru que ce carré indiquait un trou et il fit graver la pièce avec un trou dans l'avers, mais sans trou au revers! [1] Autour de ce carré il y a des caractères, que je n'ai pu déchiffrer. Le revers, qui a des lignes relevées plus fortes, parallèles au bord, avec des points plus grands entre ces lignes, porte dans le dessin de Tavernier la figure d'un serpent dans le champ.

Il y a au même musée une pièce d'étain, qui se rattache au type précédent, avec des caractères à peu près semblables, mais d'une forme ronde et portant au revers une figure qui ressemble à une fleur de lotus [2].

Malgré l'autorité de M. Tavernier, qui cependant n'a pas visité lui même la Péninsule Malaie, je doute que sa pièce appartienne à Kedah ou Perak. Elle n'approche non seulement à aucune des monnaies connues malaies, mais aussi les caractères ne semblent pas arabes, comme on devait attendre à cette époque: au contraire son type ressemble aux pièces, qui ont été en usage dans une des contrées voisines septentrionales, soit de la côte de Tenasserim ou de Birmah. Les pièces d'un genre approchant, probablement nommées *Kabeon* [3], que je connais et dont j'ai vu un bon spécimen dans le Musée Numismatique Royal de La Haye, portent ordinairement à l'avers un cercle avec une étoile à huit rayons et autour une légende en pali en caractères birmans et au revers la figure fantastique d'un

[1] *History of the Indian Archipelago.* Vol. I, pl. 6, pag. 253, M. de Chaudoir l. c. a aussi répété l'avers pl. LIX, N°. 26, mais c'est par erreur qu'on lit dans le catalogue et p. 79 „d'après Raffles", il faut lire „d'après Crawfurd."

[2] M. Phayre a donné le dessin d'une pièce semblable, mais sans pouvoir expliquer la légende, pl. XVI. N°. 6.

[3] Cf. *Journ. R. As. Soc.* Vol. III. Lond. 1836, p. 302.

quadrupède, probablement d'un Sinha ou lion, ou selon Phayre d'un animal fabuleux dans la mythologie birmane nommé *Tó* ou *nayá*, composé d'un cheval volant et d'un cerf. Le missionnaire aux Indes, Paulin de Saint-Barthélémy, a le premier tâché d'expliquer une de ces pièces, et tout récemment le Lieut.-Col. A. P. Phayre a donné le dessin d'un nombre de ces monnaies, qui se trouvent au Musée de la Société Asiatique de Calcutta, mais sans ajouter beaucoup de lumière qui pourrait étendre la connaissance de ces monuments numismatiques [1].

L'autre monnaie, (pl. N°. 3 et 4) que Tavernier attribue au roi de Kedah et Perak, a un caractère tout différent. „Cette petite monnaie, dit il, passe pour la valeur de quatre deniers." C'est dommage, que le dessin de M. Tavernier a été si mal exécuté, qu'on a peine à déchiffrer la légende. Je crois encore pouvoir distinguer la formule ordinaire de la profession de foi لا اله الا الله محمد رسول الله ضرب في ....؟ سنة ؟ ١٠٤١. Il n'y a de dieu, que Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu. Frappé à ...... l'an 1041 (?) (1631/32). Malheureusement le nom de ville a été coupé, mais il faut avouer que ce qui est visible ne semble pas convenir avec le nom d'une localité connue dans cet état. Aussi la date est fort douteuse. Le type de ce côté ressemble à l'avers des monnaies persanes des Sefides, mais la formule schiite علي ولي الله n'est pas visible sur le dessin. Le revers, qui semble plus petit, ne porte que des ornements. Au centre il y a un cercle avec une étoile à huit pointes, ou bien une roue, entourée d'une guirlande de fleurs et de fruits, avec un bord rayé. Gemelli Careria, sans citer sa source, répété cette pièce en la donnant à rebours. [2]

Tavernier rapporte encore parmi les monnaies de ces états les coquilles,

[1] Systema Brahmanicum liturgicum mythologicum civile ex monumentis Indicis Musei Borgiani Velitris — illustravit Fr. Paullinus a S. Bartholomaeo Carmelita discalceatus. Romae 1791, in-4°. Tab. XXXI. N°. 12, pag. 247. — Memorandum on some medals and coins in the Museum of the Asiatic Society, found near Mergui on the Tenasserim Coast. By Lieut.-Col. A. P. Phayre, dans *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal.* N°. CCXCI. N°. III. 1863, p. 271—273.

[2] *Giro del mondo.* Tome II, p. 148.

connues sous le nom de cauris et dit „que l'on en donne cinquante pour la petite pièce d'estain."

Après Tavernier nous ne trouvons presque aucune mention des monnaies de Kedah. Cependant j'en ai découvert une, qui est publiée, mais ayant été mal lue, est restée inconnue. Cette pièce est, ce qui me semble fort remarquable, d'argent, elle a un diamètre de 21 mill. et pèse 3,13 gr. L'avers porte en caractères arabes assez barbares سلطان محمد (?) جعا خلفت الرحمن Sultan Mohammed Djia (?), calife du Miséricordieux. Outre l'orthographie peu exacte il n'y a que le troisième nom qui offre quelque difficulté. Le revers porte ببلد قدح دارالمان سنه ١١٥٤ dans le pays ou royaume de Kedah, le séjour de la tranquillité, l'an 1154 (1741/42). C'est encore étonnant, que Marsden, qui possédait trois exemplaires de cette pièce et l'a publiée au N°. DCXXI, p. 491, a tellement pu s'y méprendre, qu'il l'a rangée parmi les monnaies persanes. Il dit, que l'exécution barbare de ces pièces et la différence avec les monnaies de Nâdir Schâh, qui règna alors en Perse, ferait penser, qu'elles n'ont pas été frappées par l'autorité du roi, mais par un gouverneur ou chef indigène, qui put s'acquérir une indépendance temporaire. Il a lu au revers سيرجان Sirdjân, la capitale du Kirmán, avec l'épithète دار المان (la pièce porte comme souvent chez les Malais در) et la date. Des caractères mal formés de l'avers il n'a pu lire que سلطان احمد Sultan Ahmed. La seule indication de cette pièce, que j'ai pu découvrir, se trouve dans la liste d'une collection de monnaies, qui existait à Batavia, environ 1782, où l'on trouve nommé „monnaie d'argent de Quedah" mais sans aucune autre indication. [1]

Malheureusement nous possédons fort peu de sources historiques sur Kedah pour l'époque, à laquelle appartient notre monnaie. Dans les annales de Kedah la partie ancienne est assez prolixe par des légendes curieuses, mais la partie, qui traite de l'époque depuis le XVIe siècle, est très courte et le XVe ou dernier chapitre ne donne qu'une liste de noms des sou-

[1] *Verhand. Batav. Genootschap.* Vol. IV. p. 457, 458.

verains musulmans jusqu'au commencement de notre siècle, mais sans aucune date ou particularité. Encore ces noms se trouvent ils transcrits quelques fois d'après la prononciation malaie, quelques fois d'une manière arbitraire et différente dans la traduction anglaise sans que la forme originaire des noms, ce qui serait toujours à désirer, soit ajoutée. Dans la dernière partie de cette liste nous trouvons le Sultan „Mahomed Jiva Zein al Adin Märim Shah" plus loin „Mahomed Jiwa Zein al Aladin Ma Alum Shah", qui doit être le prince indiqué sur notre monnaie. Il était le fils de „Sultan Atta Ullah Mahomed Shah" et fut succédé lui-même par son fils nommé „Sultan Adulla Alum Kurm Shah." Ces transcriptions fautives peuvent en partie aisément être rétablies et nous ne nous en occupons pas. J'ai trouvé le dernier nom dans une lettre malaie du 8 mars 1798, conservée à la bibliothèque de l'Académie de Delft, écrit ainsi عبد الله مكرم شاه et ce doit être le même, qui sur le sceau d'une lettre, publiée par M. Dulaurier [1] et datée du 12 janvier 1789, est nommé راج عبد الله ابن معظم شاه Radja Abdou'llah, fils de Moaddham Scháh. Le dernier nom est plutôt un titre qu'un nom du père. Comme on sait, ce fut un roi de Kedah, qui pour s'opposer au commerce des Hollandais et aux tentatives des Français et pour trouver un appui contre ses voisins puissants, cédant aux insinuations de plusieurs agents anglais, surtout des capitaines James Scott et Francis Light, fut poussé enfin à conclure en 1785 un traité avec le dernier, qui rendit les Anglais maîtres de l'île, nommée Poulo Pinang, ce qui fut le commencement des envahissements secrets ou violents des Anglais dans cette partie de l'Inde, continués jusqu'à nos jours au détriment de la Hollande par Farquhar, Raffles et James Brooke. Ce que le malheureux roi croyait le moyen de salut, a été la cause de sa ruine. Au moment du danger les Anglais ont laissé cet état à la merci de ses ennemis irrités. Dans toutes les pièces publiées jusqu'à présent sur ce sujet, je n'ai trouvé qu'une seule

[1] *Lettres et pièces diplomatiques écrites en Malay*, 1r. fasc. Paris, 1845. in-8o. pl. II. p. v.

fois le nom du roi de Kedah, et ce qui est plus singulier encore, dans un paquet de lettres, qui contient une partie de la correspondance du capitaine Light avec le roi de Kedah, et qui se trouve maintenant parmi les manuscrits de Raffles dans les Archives de la ci-devant Compagnie des Indes Orientales à Londres, je n'ai pu découvrir nulle part le nom de son père. De même dans la lettre publiée dans le Journ. of the Ind. Archip. II, 1858, p. 189 il se nomme „Paduka Sree Sultan Abdullah Makrum Shah", mais sans ajouter le nom de son père. En 1786 le capitaine Light raconte, que le roi actuel de Kedah était le fils naturel du roi „Mahomed Feva;" n'ayant pas de fils de son épouse légitime, il engendra un fils d'une esclave et l'ayant désigné pour son successeur, ses frères et neveux se jugeant outragés par l'élection d'un bâtard, firent en 1770 avec le secours des habitants de Salangore et de Perak une invasion dans le territoire de Kedah et brûlèrent la ville florissante d'Alestar [1]. Le roi les chassa de son pays et fut à sa mort en 1778 succédé par ce fils. Ayant déjà en 1770 un fils d'un certain âge, il n'est pas improbable qu'il ait déjà pu règner en 1741/42 et qu'il soit le prince nommé sur notre monnaie [2]. Parmi les noms de roi dans les annales de Kedah, nous trouvons hors de lui, seulement trois fois le nom de Mohammed. Le premier, „Sultan Mohammed Schah" doit appartenir à la fin du XVI[e] siècle; le second „Raja Aladin (Aláou-d-dîn?) Mahomed Schah", dont le règne semble appartenir à la première moitié du XVII[e] siècle, et le sultan „Atta Ullah (عطا الله?) Mohammed Schah", qui semble avoir règné au commencement du XVIII[e] siècle. Il ne reste donc que son fils, nommé „Mahomed Jiwa" dans les annales, chez Newbold [3], „Mahmood Jiwa Shah", et bien par faute d'impression, dans la lettre du capitaine Light „Mahomed Tewa". Le nom *Jiwa* ne semble pas arabe, mais doit pro-

[1] *Journal Ind. Archip.* Vol. II. 1858. p. 198.

[2] Je ne sais si c'est le même, qui sous le titre de Radja Schah Alam, roi de Kedah en 1151 (1738), est mentionné dans le *Journal Asiat.* 1832. I. p. 243.

[3] T. J. Newbold, *Political and Statistical account of the British Settlements in the Straits of Malacca.* Vol. II. Lond. 1839. pag. 19.

bablement indiquer le mot جيوا ou جيو, qui ayant passé du sanscrit dans la langue malaie et signifiant *ame*, *vie* [1], est devenu un mot d'affection: *cher*, *bienaimé* [2]. Comme le sujet intéressant des noms personnels est encore un sujet tout à fait inexploré dans les langues de l'Archipel Indien, je n'ai pu découvrir une meilleure explication et crois donc que ce mot doit être caché dans les traits barbares (à peu près جحا), mais très distincts de la pièce. Du reste la difficulté, que présente l'orthographie de ce mot, sera aisément résolue en trouvant le nom de ce roi dans quelque texte malai ou dans quelque lettre originale, qui probablement se trouvera encore cachée dans les archives coloniales hollandaises ou anglaises. Dommage que nous savons encore si peu d'un roi, dont le long règne, d'après notre monnaie au moins depuis 1741/42 jusqu'en 1778, nous a laissé ce monument remarquable de civilisation. Je n'ai pas besoin d'observer, que les formes arabes, comme cela arrive fréquemment chez les Malais, sont souvent corrompues sur notre pièce. Ainsi au premier mot Sultan manque l'article, le خليفة s'y trouve sans ي et avec un ت, le mot دار sans alif. Le titre de Calife ou Vicaire du Miséricordieux (Dieu) est, je crois, assez rare parmi les titres pompeux, dont la vanité des petits rois de l'Archipel Indien aime à se glorifier. Sur un sceau du roi du petit état de Dompou dans l'île de Soumbawa de janvier 1791 j'ai trouvé le titre de Vicaire de Dieu خليفة الله; dans une lettre du Sultan de Tidore de l'an 1800 se trouve le titre de Vicaire du Généreux (Dieu) خليفة المكرّم; le titre de Calife des Croyants (خليفة المومنين) se trouve plus souvent, comme titre des rois de Malaka, de Djohor, de Salangore, même parmi les titres du chef du petit état de Kouwâla Londou sur le territoire de Naning, dépendant de Malaka. [3]

[1] En siamois: Seigneur de la vie, est le titre ordinaire du roi.

[2] N. van der Tuuk, *Bataksch leesboek* 4e stuk. Amst. 1862. 8o. pag. 131.

[3] Dulaurier, *Lettres et pièces diplomatiques*, p. V. Un auteur malai, en expliquant le sens caché des lettres du titre Radja (راج), dit que la signification de la lettre ا (alif) est

Dans le Cabinet Numismatique Royal à La Haye j'ai découvert une pièce jusqu'à présent unique de Kedah en cuivre. Son poids est de 1,75 gr. L'avers porte قدح..... le revers در الامان Kedah, le séjour de la tranquillité. Le premier mot est trop indistinct pour que j'ose le définir. Peut-être y a-t-il عالم, le monde, comme ce mot est aussi employé du royaume de Meuangkaban en Sumatra (عالم منغكابو). Cette pièce ne porte pas de date.

Je dois à l'obligeance de M. Logan à Singapore quelques pièces malheureusement mal conservées, qui appartiennent à la classe des *trá* ou pièces d'étain modernes de Kedah. J'en décrirai celles, qui sont les plus distinctes.

Une pièce ronde d'étain avec un trou irrégulier; diamètre: 23 mill. poids: 1.85 gr. L'avers porte بلد كده (sic) الامان (sic) دار, le pays de Kedah, séjour de la tranquillité. Le revers: ١٢٢٤? تاهن الف l'an alîf 1224 (1809/10). Le premier et le quatrième mot de l'avers et le deuxième du revers sont écrits contre l'orthographie. Aussi si le mot دار n'était pas très distinct, on pourrait lire ضرب في. Aussi le deuxième et le quatrième chiffre de la date ne sont pas très distincts sur la pièce, mais pourtant je crois lire l'an 1224, par la définition ajoutée تاهن اليف (l'an alîf)[1]. Cette définition appartient à l'usage des Malais et Javanais de compter les années par un petit cycle (دور كجز ou Windou) de huit années, dont les années sont nommées par le nom des lettres, employées comme chiffres d'après l'ancien alphabet, dans l'ordre suivant: Alîf-ha-djim-za-dal-ba-wau-dal ا ه ج ز د ب و د ou en chiffres: 1, 5, 3, 7, 4, 2, 6, 4. Quoiqu'il existe déjà plusieurs mémoires sur le calcul du temps chez ces peuples, je n'ai encore trouvé nulle part une explication suffisante de ces noms des années du cycle, de la différence dans le huitième nom chez les Javanais, où la troi-

que comme elle se tient debout, ainsi les rois deviennent les lieutenants de Dieu, auxquels il accorde sa faveur. *Journ. Ind. Archip.* Vol. V. Singap. 1851. p. 26.

[1] Selon Newbold l. c. II, p. 356, l'an 1251 H. était l'an Za ز, par conséquent l'an 1224 est l'an Alif ا.

sième année est nommée djim-premier et la huitième djim-second, ni de l'origine de cette méthode de compter. Je ne sais depuis quand elle est en usage dans l'Archipel Indien, mais d'après plusieurs indices je la crois turque et qu'elle a été empruntée au Rouz-namé de Darendeli Mehemed Efendi, qui vivait à la fin du XVII[e] siècle. On trouve cette manière de dater quelquefois dans les lettres malaies [1], mais notre pièce est le seul exemple que j'en connais sur une monnaie.

La date de notre pièce semble la rapporter au règne du dernier sultan, qui garda encore une ombre d'indépendance. Mohammed Djiwa fut succédé en 1778 par son fils Abdoullah Scháh. En septembre 1799 celui-ci fut succédé par son frère Zhiáou-d-dîn (ضياء الدين مكرم شاه dans une lettre du 10 mai 1803, à la bibliothèque de l'académie de Delft). Il abdiqua en 1804 et fut succédé par le fils d'Abdoullah Scháh, nommé „Sultan Ahmed Saj Udin (ailleurs [2], ce qui sera plus exact „Taj ud-din") Alim Schah" [3]. Ce fut lui, qui chassé de son trône en 1821 par les Siamois, vit changé son royaume en province siamoise et mourut environ 1845/46. Une dernière pièce de cet état, du diamètre de 24 mill. et du poids de 1,50 gr., quoique d'une date moderne, offre quelques difficultés dans la lecture et l'explication. Je crois devoir lire l'avers بلنج بلد (?) الفرلس قده سنة ١٢٦٢, monnaie d'échange du pays de Perlis Kedah l'an 1262 (1846). Sur le revers on voit une fleur de lotus à cinq feuilles. Le mot malai بلنج *bělandja*, revenu, dépense, est aussi ailleurs en usage dans la Peninsule Malaie pour indiquer la monnaie d'échange, mais le troisième mot avec l'article me semble si singulier, qu'il me reste douteux; je n'en ai pu trouver l'explication. Je n'ai jamais vu le nom *Perlis* écrit en caractères malais, mais comme c'est le nom d'une des villes principales, qui souvent a été la

[1] Je ne sais comment on doit expliquer dans une lettre chez Meursinge, *Maleisch leesboek*, II, p. 6: سنة البا ١٢٢٧, l'an *ba*, 1227, qui devrait être, je crois, *za* ز.

[2] Newbold, II. p. 19.

[3] *Journ. Ind. Archip.* Vol. III, p. 485.

capitale de l'état, ce nom me semble le plus probable. L'autre nom d'une ville capitale écrit Alistar, Alestar, Allester ou Alor-sta, semble convenir encore moins. Si notre lecture est juste, il faudra l'attribuer à Touankou Anom, le gouverneur malai de cette partie, tandis que l'autre était confiée à Touankou Dai. [1]

Parmi les îles sur la côte occidentale au nord de Kedah se trouve l'île nommée chez les Malais Oudjong Salang, connue chez les Européens sous les noms corrompus de Junk Ceylon, Jan Sylan, Jongselang, jadis importante et célèbre dans le commerce et la navigation de ces mers, souvent mentionnée dans les archives de la Compagnie Hollandaise des Indes, où les Français en 1688 tâchèrent de s'établir, mais qui, convoitée sans cesse par les Birmans et les Siamois, est enfin tombée dans le pouvoir de ces derniers et est bien déchue de son antique splendeur. La population malaie a été en grande partie remplacée par des Siamois. Dans le XVII[e] siècle l'importance commerciale de cette île fut la cause, qu'on trouve mentionné les valeurs monétaires, qui y avaient cours. Dans l'ouvrage cité souvent: Uytrekening enz., p. 20 et chez Valentyn, Vol. IV, I, pag. 357, qui l'a suivi, on trouve l'indication suivante „1 Tahil est 60 sous, 1 Mas est $3\frac{3}{4}$ sous, 1 Bitsthin (chez Valcutyn *Bitsjin*) [2] est $4\frac{3}{8}$ (probablement mas) ou 17 sous, 1 Crusade vaut $\frac{3}{4}$ réale; 1 Tahil pèse un peu plus que $1\frac{1}{3}$ réale, 1 Tahil de Johor pèse 18 mas" etc. Il ne parait pas, s'il faut penser dans ces évaluations à quelque monnaie, ou plutôt à des poids ou valeurs de compte. Thomas Forrest est, je crois, le seul, qui ait donné plus tard quelque notice sur une monnaie de cette île [3]. Il dit, que des pièces d'étain, ayant la forme de la partie inférieure d'un cône

[1] *Journ. Ind. Archip.* Vol. V. Singap. 1851, p. 58.

[2] Je crois que déjà Valentyn n'a plus compris ce nom et qu'il faut le distinguer eu *bits* et *thin*, un *bits* d'étain, ce que je crois pouvoir déduire de la dernière indication, comparée avec la notice de Th. Forrest. Je ne sais si *bits* doit être expliqué par le siamois *bet*, morceaux, fragments. Thomas Brooks, *Authentick account of the Weights, Measures etc at the several Ports in the East-Indies.* London, 1752. in-4o. pag. 13 écrit *vis.*

[3] *Voyage from Calcutta to the Mergui Archipelago*, p. 35.

ou d'un pain de sucre, coupé en tranche parallèle à sa base, nommées *pout*[1], sont en usage comme monnaie. Elles ont le poids d'environ trois livres, avec leurs demis et quarts de la même forme. Quand on tâche de les exporter sans payer les droits, elles sont confisquées. Le prix de l'étain y est de 12 à 13 dollars d'Espagne le picol de 133 livres (anglaises), y compris les droits.

Quoique l'état suivant de la côte occidentale, au sud de Kedah, porte son nom déjà célèbre dans le XVIe siècle, de l'argent: Pèrak (نيرق ou نيراك), peut-être l'Argyre des anciens, nous n'avons pu découvrir aucune indication de monnaie propre à cet état, ni à celui de Salangore ou Selangour (سلاڠر)[2], ni aux petits états dans le centre de la péninsule. C'est encore l'industrie anglaise, qui a répandu de petites pièces en cuivre, fabriquées en Angleterre, de la valeur d'un kepeng, avec les noms نكري نيرق et نكري سلاڠور et la date ١٢٥١, 1251 (1835/36). Même l'état malai si célèbre de Malaka, qui était parvenu à son apogée au commencement du XVIe siècle, lorsqu'il tomba sous la force matérielle majeure et l'héroisme des Portugais, ne nous a laissé aucun monument numismatique connu, et nous ne savons même pas, si cet état malai possédait déjà une monnaie propre[3]. Un des monuments mêmes de la victoire du grand Alfonso d'Albuquerque, la monnaie qu'il fit frapper à Malaka, a tellement disparu, que nous n'avons nullepart pu en découvrir un exemplaire. Après l'occupation de Malaka

[1] En siamois *phût* signifie des *lames*. Cf. Pallegoix *Diction.* p. 596.

[2] Thomas Brooks l. c. p. 14 dit qu'on y traite par dollars imaginaires, qui sont comptés ainsi par poids: 8 tampangs (تمفڠ) ou gateaux d'étain, pèsent 8 kati's = 1 dollar; 30 dollars ou 240 kati's = 1 bahár. Mais on s'y sert aussi du bahár de Malaka, qui pèse 300 kati's.

[3] Dans les lois maritimes et autres lois de Malaka, dont la rédaction est plus récente, mais qui contiennent sans doute grand nombre d'anciens us et coutumes, il n'est peut-être dans les parties anciennes aucun indice de monnaies. Dans les amendes sont nommés tahil, demi-tahil, pauh, comme qui dirait une once, une demi once, un quart d'once (d'or). Les parties où sont mentionnés les pakou pitis de Java sont sans doute postérieures à l'arrivée des Européens aux Indes.

par les Portugais en août 1511, le roi fugitif malai tenta en vain, en se fixant à différents lieux dans le voisinage, à recouvrir son royaume. Enfin il fonda un nouveau royaume à la pointe méridionale de la presqu'île, où avait déjà existé, à ce qu'il parait, longtemps avant un royaume malai puissant. L'ancienne capitale était située un peu à l'est du cap Remounia sur la rive gauche du fleuve, qui donna son nom Djohor (جوهر) à la nouvelle capitale. Quoique attaqué souvent par des ennemis voisins, comme les Portugais, qui en 1608 brûlèrent la capitale, rebâtie depuis plus haut sur le fleuve, par le roi d'Atjih, Iskander le Jeune en 1613, par le peuple de Djambi en 1674, par le prince Radja Ketjil de Siak en 1718, il sut cependant étendre sa domination sur les contrées voisines, surtout le petit état de Pahang, qui fut joint à Djohor, et acquit surtout dans la dernière partie du XVIIe siècle un certain degré de splendeur. Dans le commencement du XVIIIe siècle le sultan fut obligé de quitter son royaume et fixa quelque temps sa résidence à Rio (ريو) dans ou plutôt près de l'île de Bintan, chez les Portugais Bintaõ, et de là encore souvent chez les Hollandais Bintang, qui devint depuis la capitale du royaume. Nous ne pouvons entrer ici dans de plus amples détails sur l'histoire assez compliquée de cette dynastie, qui a joué jusqu'en notre siècle un rôle assez important, surtout depuis l'intrusion des Anglais dans l'Archipel Indien.

Peu d'auteurs ont mentionné les monnaies de Djohor. Dans l'ouvrage: *Uytrekening*, p. 19 et chez Valentyn, qui le suit (Vol. IV, p. 1, pag. 357), on trouve sous Oudjong Salang, qu'un tahil de Djohor pèse 18 mas, mais sans aucune définition du poids ou de la valeur de ces deux termes. Al. Hamilton, qui visita Djohor en 1703, nomme dans l'appendice au second volume, pag. 9 de sa table de poids, mesures et monnaies: le „*macie* (mas) de Johor, une monnaie d'or, de la valeur d'environ 3 sh. 6 d. sterl." (environ *f* 2.10 de Hollande) et le „Coupang, qui est le quart d'un *macie*" [1]. A peu près à la même époque, un autre auteur, qui a suivi peut-être

[1] *A new account of the East-Indies.* London 1739.

Hamilton [1], indique la même valeur, en disant qu'en 1704 un mas de Djohor valait à Malaka 7 schelling d'Hollande.

Ces pièces semblent avoir été vers la fin du dernier siècle déjà si rares, que l'auteur d'un aperçu des monnaies de ces contrées semble ne les avoir pas connu, car il ne les nomme ni dans sa description, ni dans son catalogue [2], et aucun autre auteur, que je sache, n'en a encore parlé. Cependant ces pièces se trouvent dans plusieurs collections de l'Europe et ont même été publiées par Marsden dans son grand ouvrage, mais sans les connaître. Sur la planche LVII, N°. MCCCXXV et MCCCXXVI, Marsden a donné la figure de deux pièces en or octogones, qui, à ce qu'il dit pag. 835, avaient fait échouer tous ses efforts pour déterminer les princes, dont elles portent les noms, ou la contrée, à laquelle elles appartiennent. L'une porte le nom de Sultan Mahmoud Schâh, l'autre celui de Sultan Abdou-l-Djalîl Schâh, et au revers: le calife des croyants. Il en possédait encore une troisième avec la même légende que la seconde, mais du poids de 9¼ gr. (anglais), étant le quart de la première espèce. Marsden observe que le nom de Mahmoud est trop commun pour fournir quelque indication et que celui d'Abdou-l-Djalîl ne se trouve dans aucune liste, comme successeur ou prédécesseur de Mahmoud. Cette remarque est bien singulière de la part d'un savant, si versé dans l'histoire de l'Archipel, puisque la liste des sultans de Malaka-Djohor, qu'il connaissait déjà bien en partie par Valentyn [3], donne plusieurs Mahmoud's et au moins quatre rois du nom d'Abdou-l-Djalîl. C'est l'acquisition d'une troisième pièce, qui m'a fait trouver la détermination de ces monnaies. La pièce, dont je parle, est octogone, du même type et pèse 2,37 gr. On lit à l'avers سلطان سليمان شاه, au revers خليفة المؤمنين Le sultan Soleimán Schâh, règua, selon une opinion assez probable, de 1722 jusqu'en 1754 ou 1759, car la liste des rois de Malaka

[1] *Lockyer, Beschrijving van den koophandel van O. I.* 1753, pag. 40.
[2] *Verhandel. van het Bat. Genootschap.* Vol. IV.
[3] Cf. *History of Sumatra*, p. 326 sq.

et de Djohor offre surtout dans les manuscrits malais nombre de contradictions dans les noms et les dates, qui ne peuvent être rectifiées avec quelque sûreté que par les indications plus exactes contemporaines des Européens, en grande partie encore inédites. Une plus grande difficulté se présente pour les deux autres noms. Le nom de Mahmoud Scháh se trouve au moins deux fois avant Soleimán dans cette dynastie: d'abord le sultan Mahmoud Scháh I de Malaka (1477—1504, ou selon d'autres jusqu'en 1513 ou même 1518). C'est par la confusion si fréquente de Mohammed et Mahmoud, que quelques auteurs nomment le roi Mahmoud II, en nommant un des premiers rois musulmans de Malaka Mahmoud, au lieu de Mohammed. La même confusion se trouve dans le nom du roi, qui règna d'environ 1621 à 1624, ou selon d'autres de 1616 à 1619, et que d'autres enfin omettent tout à fait dans la liste. Un autre, le successeur d'Ibrahim, est encore nommé par les uns Mahmoud, par d'autres Mohammed et règna de 1671 à 1687, ou de 1682 à 1699. Un autre, bien certainement Mahmoud Scháh, règna de 1780 à 1810 ou 1811. Les trois rois du nom d'Abdou-l-Djalîl semblent un peu plus certains: le premier règna, selon Valentyn, de 1559 à 1591, selon d'autres de 1557 à 1559, ou de 1556 à 1587; le second de 1624 à 1671, selon d'autres de 1617 à 1659, ou de 1619 à 1665; le troisième de 1699 à 1718, 1721 ou 1723. Comme on voit, il y a la difficulté du choix, comme les monnaies n'ajoutent rien aux noms et n'ont point de date. Cependant je crois qu'on pourra retrouver les rois des monnaies avec assez de probabilité. En comparant les pièces des trois rois on trouve une si grande ressemblance en type, métal et poids [1], que la distance de temps entre leur origine ne peut pas être fort grande. Pour le sultan Soleimán Scháh nous avons des dates un peu plus certaines.

Après la destruction de de l'ancien empire de Djohor en 1718 par le prince de Siak, nommé Radja Ketjil, qui portait aussi le titre de Sultan Abd Rahamat sa(?), il suivit un interrègne, mais déjà en 1740 le prince

[1] Le poids semble aussi confirmer la détermination suivante, les mas du sultan Soleimán Scháh étant les plus légères.

Soleimâu, fils aîné du dernier roi de Djohor, avait fixé sa résidence à Rio, par l'aide de Daeng Tjela, un des chefs de ces Bouguis, qui en grand nombre infestaient alors soit comme pirates, soit comme aventuriers politiques, le détroit de Malaka. Il abdiqua en 1759 et mourut le 20 août 1760 [1]. Après lui règna encore, comme témoignent Newbold (II. p. 47) et le Journ. of the Ind. Archip. (IX p. 69) et comme j'ai trouvé confirmé ailleurs, un sultan Abdou-l-Djalîl, mais la condition de l'état de Djohor après Soleimân Scháh rend peu vraisemblable l'émission de nos monnaies. Je crois donc qu'il faut remonter aux princes précédents. Le père du sultan Soleimân, qui vit la ruine de ses états, fut le sultau Abdou-l-Djalîl, qui règna de 1687 à 1718 (selon Netscher p. 146), selon Valentyn, depuis 1699, selon Hamilton depuis 1700 [2]. Dans les Archives de la Compagnie Hollandaise on trouve qu'il envoya en 1713 des ambassadeurs à Batavia pour conclure un traité. Dans la traductiou hollandaise son nom et ses titres sont ainsi transcrits: „Sultan Abdul Djalil Raaytzsjah Dliloelah Filaalem", ce qui, d'après la prononciation malaie et hollandaise, est assez exact pour سلطان عبد الجليل رعاية شاه ظل الله في العالم. C'est donc à ce roi, que je crois devoir attribuer la monnaie de Marsden, sous le N°. MCCCXXVI. Le roi qui précéda Abdou-l-Djalîl est nommé par les uns Mahmoud, par les autres Mohammed Schah; probablement la première forme est exacte. Il règna, selon Valentyn, de 1682 à 1699, selon Newbold et le Journ. of the Ind. Archip. l. c., depuis 1678. C'est bieu le même, dont Alex. Hamilton, qui visita Djohor en 1695, nous fait un si affreux portrait, sans cependant donner son nom, et qui selon lui fut tué environ deux ans plus tard, ou en 1697. Pendant trois ans il n'y eut pas de roi, mais pour mettre fin aux discordes toujours croissantes, on élut, selon Hamilton, en 1700 un nouveau roi, le cousin du précé-

[1] *Archives de la Comp. Holl. des Indes.*

[2] Selon Hamilton, qui le loue beaucoup, ce fut lui qui trausporta en 1708 sa résidence de Djohor Lami (lama?) à Rio dans l'île de Bintan.

dent, le sultan Abdou-l-Djalîl. C'est donc à ce prédécesseur, au sultan Mahmoud Scháh, que nous croyons devoir attribuer le N°. MCCCXXV de Marsden.

La forme octogone de ces pièces et d'autres ferait penser à l'influence du type des monnaies d'Assam, qui ont la même forme, mais plus régulière. Ces pièces sont d'un or très pale, je pense de 8 carat, *mas monda*, or jeune, comme disent les Malais, et contiennent sans doute beaucoup d'alliage. J'ai examiné au Musée Britannique les deux pièces de Marsden; le N°. MCCCXXV pèse 2,55 gr. Une pièce de Soleimân, que je possède, pèse 2,36 gr., une autre, un peu rognée, 2,18 gr. J'ai aussi trouvé au Musée Britannique la petite pièce d'Abdou-l-Djalîl, dont parle Marsden, qui pèse 0,64 gr. et une semblable de Soleimân Scháh, qui ne pèse que 0,57 gr. Ces dernières sont donc les coupang ou quart de mas, dont parle Hamilton. Dans le musée de la Bibliothèque Impériale à Paris, j'ai trouvé deux exemplaires du mas du sultan Abdou-l-Djalîl Scháh et quatre du sultan Soleimân Scháh.

Nous n'avons pu découvrir de monnaies, qui puissent avec sûreté être attribuées aux autres petits états de la partie méridionale de la Péninsule Malaie, mais nous devons parler ici d'une classe de monnaies d'étain, qui quoique très simples dans la forme, offrent quelques difficultés dans la détermination. Ces pièces ne portent ordinairement que des titres, soit sur une face, soit divisés sur les deux côtés, quelquefois avec, souvent sans date.

Une grande pièce ronde de ce genre se trouve au Musée Royal de La Haye; sur un côté toute la légende ملک العادل خليفه المومنين سنه, avec deux chiffres d'une date: ١٣, le roi du Juste (Dieu), le calife des croyants l'an ..13. D'après l'aspect de la pièce, je penserais qu'elle n'est pas d'ancienne date et qu'il faut entendre l'an 1213 H. (1798/99). Quelques autres, d'un plus petit module, dans la même collection, semblent de la même fabrique, mais portent simplement sans date le titre خليفه المومنين le calife des croyants. Dans le Musée de Gotha se trouve un bel exemplaire, et deux moins bien conservés sont au Musée Britannique, d'une forme

octogone, sans trou, avec la même légende et sans date, à l'avers ملک العادل, au revers خلفة المومنين. Une autre pièce, publiée dans l'ouvrage de M.M. Netscher et van der Chijs, pl. XXVI, N°. 245, est ronde, sans trou et porte seulement ملک العادل le roi du Juste. A cette classe semble se rattacher une autre, dont je possède quelques exemplaires avec de légères variétés. Ils sont de même d'étain, ronds, avec un trou rond. Le diamètre est de 19, 20 à 21 millim., le poids de 0,44 à 1,13 gr. Tous portent la date 1222 (1807/8); mais plusieurs fois les chiffres sont à rebours ou tournés [1]. Encore y a-t-il la particularité, que sur quelques uns la légende est écrite comme sur les précédents pour être lue du centre, sur d'autres pour être lue hors du centre de la pièce. Ces pièces portent ١٢٢٢ قضير ملک العدل. Le premier mot est si distinct sur une des pièces, (sur les autres on ne voit que قصر), qu'on n'en peut douter et je crois donc que ce mot est une forme corrompue, ou rendue plus douce d'après la prononciation malaie, du mot arabe قصّدير étain. La légende signifie ainsi: étain ou pièce d'étain du roi du Juste (l'an) 1222 (1807/8). [2] L'usage d'un mot arabe corrompu pour un nom malai d'une chose si connue que l'étain, est bien singulier sur une monnaie et doit s'expliquer par la pédanterie des Malais, qui dans leurs lettres et livres affectent souvent comme un signe d'érudition l'emploi de mots arabes. Nous en verrons plus tard un autre exemple sur une monnaie.

Pour toutes ces monnaies, qui semblent appartenir à la même classe,

[1] Sur un exemplaire toute la légende est à rebours et la date n'est exprimée que par ٢٢ (12/22).

[2] Le mot قصدير, qui semble passé du grec par le syriaque dans l'arabe, n'est pas très commun chez les Arabes, mais est employé pour distinguer الرصاص, qu'on nomme aussi الابار et الاسرب *le plomb*, de l'étain, qu'on indique depuis longtemps chez les Arabes et dans l'Inde par القلعىّ ou الرصاص القلعي *plomb de Kala'* (قلع, القلعة, ou قلة ancien port dans le détroit de Malaka). C'est bien القلعي qu'il faut lire dans la traduction d'Ibn Beithar par le Dr. J. v. Sontheimer. Vol. I. p. 496.

nous n'avons pu trouver qu'une seule indication, mais qui me semble assez importante pour la citer.

Un savant Malai, qui a publié plusieurs ouvrages dans sa langue, Abdoullah, fils d'Abdou'l-Kader, fit en 1838 un voyage de Singapore à Kalantan sur la côte orientale de la presqu'île. Judicieux observateur il nota ce qu'il vit de plus remarquable et pour plaire aux Anglais il publia le récit de son voyage en malai à Singapore en 1838 [1], ayant surtout pour but d'expliquer à ses compatriotes combien le gouvernement juste et libéral des Anglais est préférable à la tyrannie, l'injustice et la barbarie des petits despotes malais. En parlant de l'état de Trĕngganou ou Tranggaˌnou sur la côte orientale, qui jadis acquit quelque renommée et joua, encore dans le siècle passé, un assez grand rôle dans les relations politiques de la péninsule, mais qui maintenant est tombé dans un profond avilissement, il fait aussi mention des monnaies du pays. Il dit p. 48 que la monnaie d'échange à Tranggauou (وڠ بلنجا نݢري ترڠݢانو) est de 3840 [2] pitis d'étain (ڤيتس تيمه) pour une piastre (رڠݢيڠ). Elles portent pour empreinte les mots ملک العادل et sont de la grandeur de nos dutes (دوية كيت). Il me semble par cette notice très probable, que toutes les monnaies citées de cette classe appartiennent à l'état malai de Trangganou.

M.M. Netscher et van der Chijs, en donnant le dessin de deux de ces pièces, sur une desquelles ils n'ont pu expliquer le mot فضر (sic), croient devoir les attribuer aux états de Sambas et de Mampawa dans l'île de Borneo. Comme ils les avaient reçues de la côte occidentale de cette île ils

[1] Bahwa ini Kesah pu-layar-an Abdullah, ben Abdul-kadir, munshi. Deri Singapura ka-Kalantan. Turkarang ulih-nya. Singapura, 1254. — 1838, in-8°. (Publié aussi en caractères malais). M. Ed. Dulaurier a rendu un grand service en rendant cet ouvrage plus connu par sa traduction française du texte malai, publiée sous le titre: „*Voyage d'Abd-Allah ben Abd-el-Kader de Singapore à Kalantan*. Paris, 1850. 8°.

[2] Je ne sais pourquoi M. Dulaurier p. 44 a traduit: „il en faut trois mille huit cent *quatre-vingts* pour faire une piastre." Le double texte malai est clair: تيک ريبو دلاڤن راتس امڤت ڤوله.

croient devoir les attribuer aux princes de ces états, mais chacun, qui s'est occupé de numismatique, sait que la localité d'où l'on reçoit des monnaies, n'est pas toujours le lieu d'origine. Mais on a peine à croire ses yeux, quand on voit l'argument principal pour leur opinion. Ils racontent qu'ils ont consulté un grand nombre de sceaux des princes de Borneo et que les princes de Sintang se nommaient ملک المعبود le roi honoré, ou ملک الرحمن le roi clément, celui de Pontianak (en 1823) et celui de Mampawa (en 1787) ملک الباري le roi bienfaisant!, celui de Sambas (en 1819) et celui de Mampawa (en 1822) ملک العدل. Ils ne comprenaient donc rien de leurs sceaux et ne savaient rien de l'histoire de Borneo. Chacun qui s'est occupé un peu d'arabe et des monnaies et sceaux orientaux, sait que la piété musulmane aime à se servir de ces formules, qui indiquent le plus souvent qu'ils sont rois par la grâce de Dieu, ce qui s'exprime le plus simplement par un des quatre-vingt-dix-neuf noms ou attributs de Dieu ajouté au mot roi. Certes dans l'usage peu exact de l'arabe chez les Malais on pourrait peut-être trouver ملک العادل pour الملک العادل, mais que les exemples d'un grand nombre de sceaux, la nature des épithètes mêmes ne leur ont pas fait comprendre le sens, qu'ils aient pu par exemple traduire ملک الباري (le roi du créateur, c. a. d. le roi constitué par Dieu le créateur) par: le roi bienfaisant: voilà ce qui semble inexplicable.

Pour les pièces de cette classe sans date, je ne vois encore aucun moyen de fixer l'époque, à laquelle elles appartiennent. Les autres portent l'année 1222 (1807/8). Malgré tous mes efforts je n'ai pu découvrir encore le nom du sultan, qui régna alors à Trangganou. Les lettres publiées par Marsden dans sa Chrestomathie Malaie, qui appartiennent aux années 1785—1792, portent le nom du sultan Manṣour Riáyat Scháh, que j'ai trouvé plus au long dans une lettre malaie d'octobre 1791 à la Bibliothèque de Delft ainsi فادک سري السّلطان منصور رعاية شاه ابن المرحوم السّلطان زين العابدين Padouka Srî Soulṭán Manṣour Riâyat Schâh, fils du feu sultan Zeinou-l-'âbidîn.

La seule lettre d'une date postérieure, que j'ai vue, du 13 avril 1798, nomme فادك سري سلطان زين العابدين ابن السلطان منصور Padouka Srî Soulṭân Zeinou-l-'âbidîn fils du sultan Manṣour [1]. Il se peut que ce prince règna encore en 1807/8.

En passant dans son voyage à Pahang sur cette même côte le savant Malai Abdoullah se plaint beaucoup des difficultés relatives au système monétaire. „Seize tampang (تمفغ gâteau d'étain), dit-il, valent une piastre, sans pouvoir être fractionnés en trois soukou (سوكو), un demi soukou et un soukou [2]. Si nous voulions acheter un objet de minime valeur, il fallait donner un tampang entier." [3] Ainsi cet état jadis assez florissant est retourné à une barbarie presque primitive, où de grands gâteaux d'étain, produit du pays, servent comme moyen imparfait d'échange.

Lorsque les Hollandais vinrent dans l'Archipel, il y avait plus au nord de la côte orientale de la presqu'île malaie un état, qui quoique gouverné par une femme, se distinguait par un certain degré de civilisation, par l'ordre, la justice et un commerce assez florissant, le royaume de Patani. D'après la tradition malaie le royaume dut son origine à un prince siamois, qui après la destruction de l'ancien royaume malai de Kota Maligei embrassa la religion musulmane et fonda la ville de Patani, dont la tradition tâche même d'expliquer le nom. Le voisinage de ce petit état au puissant royaume de Siam lui a été fatal, surtout depuis que

[1] Dans un livre assez rare d'un militaire anglais, qui habita longtemps dans la Péninsule Malaie, ouvrage qui ne manque pas d'intérêt par la compilation de documents peu connus, on trouve pour la même année à plusieurs reprises mentionné le sultan *Thamat*. Voici l'explication de cette notice curieuse: L'auteur ayant vu la traduction d'une lettre malaie du sultan de Trangganou en hollandais, trouve à la fin comme souvent le mot arabe تمّت *fin*, que le traducteur pédant n'avait pas traduit et voilà que notre capitaine anglais, pensant à la mode européenne de signer les lettres, prend le mot inconnu pour un nom propre et invente un sultan Thamat! Cf. *The Malayan Peninsula by Captain P. J. Begbie. Printed for the author at the Vepery Mission Press*, 1834, in-8°. p. 89, 90.

[2] *Soukou*, un quart, est aussi employé du quart d'une piastre, mais ici il faut, je crois, penser au quart d'un tampang.

[3] Cf. l. c. p. ٢٣, trad. franç. p. 23.

cette puissance encouragée par l'indifférence, ou plutôt par l'assentiment d'une basse politique de commerce de la part du gouvernement colonial anglais, a commencé son système d'annexion brutale et de ravage cruel, qui a plongé les nombreux états de la Péninsule Malaie dans la plus grande misère Encore en 1832 une invasion siamoise ravagea tout le pays et le prince avec un grand nombre de ses sujets fut traîné comme esclave en Siam, et c'est surtout depuis cette époque que l'ancien royaume de Patani est devenu une simple province de l'empire de Siam, en ne conservant qu'une ombre bien faible de son antique splendeur. Je n'ai pu découvrir aucun monument monétaire ancien de cet état, mais j'en ai reçu une monnaie de date assez récente. C'est une pièce d'étain de forme ronde avec un trou rond, plus grande et plus forte que les pitis ordinaires. L'avers porte la légende malaie اين فتس بلنجا راج فطاني. Ceci est un pitis courant du radja de Patani. Au revers il y a: خلفة المومنين سنة ١٢٦١ le calife des croyants, l'an 1261 (1845). Cette indication singulière ressemble à la formule arabe sur quelques pièces de Palembang. Sous la domination siamoise le titre n'est plus sultan, mais radja ou prince. Mais même dans son asservissement, comme vassal d'un empire, où le Bouddhisme est la religion de l'état, le gouverneur malai tient encore ferme à la foi de ses pères et se glorifie de ce titre si superbe et si humble de calife des croyants. Cependant l'influence étrangère se trahit dans la forme du nom du pays فطاني, qui se trouve ordinairement écrit فتاني [1]. C'est un des noms rares de cette partie des Indes mentionné dans l'ouvrage géographique persan de Sadik Isfahani, ce qui semble indiquer l'ancienne célébrité de son port et où le nom est écrit پتاني [2]. En siamois le nom *muang Tani*, le royaume ou la ville de Patani, est aussi écrit avec la dentale aspirée *Thani* [3] et c'est probablement

[1] Par ex. dans les lettres malaies chez Marsden, *Chrestom.* p. 255, 325.

[2] Cf. *The Geographical Works of Sadik Isfahani*, Lond. 1832. 8o.

[3] Cf. *Dictionarium linguae Thai sive Siamensis*, auctore D. J. B. Pallegoix, Paris, 1854, in-4o. pag. 780 et 799. C'est bien aussi la cause, pourquoi Mgr. Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thai ou Siam*, (Tome I. Paris, 1854 in-8o. pag. 24) écrit *Thani* ou *Patani*.

l'influence de cette prononciation qui a changé le ت en ط et fait naître la forme moderne فطاني.

Je n'ai pas besoin de dire un mot de l'explication singulière de cette pièce par M.M. Netscher et van der Chijs. Ayant trouvé dans le Dictionnaire Persan de Richardson le mot فطن *sage*, ils ont pu traduire: „Ce pitis est une monnaie du roi sage"! en attribuant ces pièces à Djambi en Sumatra, d'où ils les avaient reçues.

Au nord de Patani est Sanggora, jadis aussi un état malai, mais qui par l'influence de son voisin puissant est déjà depuis quelque temps devenu une province de Siam. Considérée souvent comme la première ville siamoise dans la Péninsule Malaie, sa capitale jouit encore d'une certaine prospérité. M. Medhurst, qui la visita en 1828, dit qu'elle est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Chinois, l'autre par les Siamois, la troisième par des Malais. La partie chinoise formait le centre du commerce et comptait alors environ mille personnes. Son port était très fréquenté par les navires indigènes passants entre Siam et Singapore et son commerce semblait assez actif. Celui qui était alors chargé du gouvernement, était d'extraction chinoise.

Selon Mgr. Pallegoix Songkhla ou Sanggora et Thalung seraient deux provinces du royaume de Ligor, dont le roi a été ordinairement l'instrument employé par Siam pour ravager les états voisins malais de la presqu'île.

C'est dans la belle collection numismatique du docteur W. Freudenthal à Londres, que j'ai découvert une pièce d'étain de ce petit état. Elle est ronde avec un trou rond et, ce qui s'explique parfaitement par la notice citée du Dr. Medhurst, trilingue. Ce qui semble le côté principal est occupé par une légende chinoise en quatre caractères, qui selon mon ami le professeur Hoffmann doivent être lus: Tsai-tch'ing thung-paò, monnaie de Tsai-tch'ing.



Comme nous avons encore fort peu de moyens pour déterminer les noms, que les Chinois donnent aux villes étrangères, nous serions bieu incertains où chercher cette localité Tsai-tch'ing, sans le secours du revers. Au revers on trouve deux fois le même nom, en malai dans les deux mots, en haut et eu bas, نگري سڠڬور Negri Sanggora, et à droite et à gauche en caractères siamois Sŏng khlá, qui est le nom usité dans cette langue [1].

Nous devons encore parler de deux pièces, qui par leur fabrique semblent appartenir à la Péninsule Malaie, mais dont nous n'avons pas pu parvenir à déterminer avec sûreté la localité. La première est une pièce d'étain du diamètre de 28 à 30 millim., du poids de 4,96 à 6,80 grammes, avec un trou carré au centre. L'avers porte le titre: خليفة المومنين le calife des croyants. Pour le revers il n'y a que la date سنة ١٢٥٦ l'an 1256 (1840/41), qui est claire. Le reste offre bien des traits arabes et non siamois, comme on pourrait penser d'après la pièce précédente, mais je n'ai pu en deviner le sens. Sur cinq exemplaires, que j'ai pu étudier et qui portent tous la même date, il y a quelque différence dans les traits, mais ils semblent pourtant exprimer les mêmes mots. Sur un exemplaire on croirait lire سهر, ce qui ferait penser au nom de l'ancienne capitale de Siam, mentionnée dans le Sedjarah Malayou [2] (شهر النوي ou plutôt شهر نوي la ville nouvelle), mais outre que cette dénomination tirée du persan appartient à une époque assez reculée, la dernière partie ne se trouve pas sur ces pièces. Les lettres يا pourraient faire penser à l'indication de l'année du petit cycle, comme sur une monnaie de Kedah, mais les traits précédents donnent aussi peu de sens satisfaisant que les traits suivants en lisant au commencement le mot arabe شَهْر mois. Aussi est-il fort peu probable qu'on puisse lire les derniers traits دريا pour l'arabe

[1] Cf. *Diction. linguae Thai*, p. 750, et *Grammatica linguae Thai*, auctore D. J. Bapt. Pallegoix. Baugkok, 1850. in-4o. pag. 170.

[2] p. ١١٨ de l'édition de Singapore. C'est le Sornau de Mendez Pinto. Cap. 181. Tomo III. p. 85. — Voir aussi Valentyn, *Oud- en Nieuw Oost-Ind.* Vol. V. I partie, p. 319.

ضرب et que les premiers traits pourraient indiquer le nom très-connu لڠور Ligore ou Lăgor, en siamois Lăkhon. Il ne me reste donc, que d'avouer mon ignorance. Quelques exemplaires de cette pièce se trouvent aussi dans le Musée de Batavia. MM. Netscher et van der Chijs, en décrivant cette pièce (pag. 171, N°. 218), pensent que les caractères en question semblent plutôt servir à remplir l'espace vide, qu'à signifier quelque chose et sans donner aucune raison ils attribuent ces pièces à l'état de Djambi dans l'île de Sumatra.

MM. Netscher et van der Chijs ont encore publié une pièce d'étain (N°. 220, p. 172), que je n'ai jamais vue, mais qui, quoique assez obscure, me semble aussi appartenir à la Péninsule Malaie. Selon leur description „elle pèse environ 5 gr. avec un diamètre de 32 mill., elle a un trou de 13 mill. de diamètre. Un côté est blanc; l'autre porte l'inscription: اين ڤتس حربع سنة ١٢٦١ ini pitis harba (?) sanat 1261. C'est-à-dire: „ces pitis.... l'an 1261 = 1845. Nous ne pouvons expliquer, ce que signifie حربع; le coin est distinct." En consultant la gravure de cette pièce, il semble singulier, que deux savants familiers avec la phonologie malaie aient pu lire ainsi. Les deux premiers mots malais, exactement comme sur les pièces de Patani, semblent exiger un nom suivant de localité, mais les lettres ح et ع sont étrangères à la langue malaie. Comme les points diacritiques manquent souvent sur ces monnaies et manquent en partie sur cette pièce même, il était tout naturel de lire la première lettre ج ou چ, la dernière ڠ. Ce n'est que la troisième lettre, qui, manquant entièrement de points, donne quelque difficulté, mais encore la nature des syllabes en malai ferait penser le premier à une lettre voyelle; il faudra donc lire جريڠ ou چريڠ, au lieu d'une forme étrangère également au malai qu'à l'arabe حربع. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pas encore pu parvenir à trouver dans la Péninsule une localité de ce nom, peut-être assez récent, mais je crois pourtant en avoir trouvé les traces. Dans la liste intéressante des états et villes tributaires de Siam donnée par Mgr. Pallegoix dans sa grammaire

siamoise se trouve aussi: „*Jarung*, caput provinciae Malayensis" et dans son grand dictionnaire siamois il dit le même, sans préciser cette localité [1]. Ce qui est plus étonnant, c'est que le même auteur, qui a vécu si longtemps en Siam et qui par les missionnaires était si bien à même de connaître les localités, surtout des états malais tributaires de Siam, ne dit rien de ce lieu dans la partie de son livre où il donne quelques détails sur ces états [2]. Aucun autre auteur, ni les cartes, que j'ai pu consulter, ne mentionnent ce nom géographique [3]. La seule indication qui, ayant raison des transcriptions souvent fautives surtout chez les auteurs anglais, pourrait offrir quelque ressemblance avec notre nom, se trouve dans un article sur les envahissements de Siam, où sont joints les noms de Patani, Jellah et Jarim [4]. Ce *Jarim*, probablement dans le voisinage de Patani, est peut-être la ville ou l'état malai indiqué par le nom جريڠ *Djaring*. La notice donnée par un auteur anglais [5] que Kedah porte chez les Siamois le nom de *Cherai*, est moins exacte; il faudrait plutôt dire *Thrai*, *Tjerai* (جري) ou *Saj*; [6] le nom d'une île et d'une montagne *Giryang*, au nord de Kedah [7], diffère aussi trop. Peut-être le nom d'un arrondissement dans l'île de Bangka, écrit *Jeering* ou *Djering*, pourrait convenir, mais la légende de l'avers s'y oppose, qui ainsi que le type de la pièce nous force à l'attribuer à la Péninsule Malaie.

[1] *Grammatica linguae Thai*, auctore D. J. Bapt. Pallegoix, Bangkok, 1850. 4o. p. 171. — *Dictionarium linguae Thai sive Siamensis*, auct. D. J. B. Pallegoix, Paris, 1854. 4o p. 187.

[2] *Description du royaume Thai ou Siam*, par Mgr. Pallegoix. Tome I. Paris, 1854. p 21: *Des états tributaires de Siam*.

[3] Comme nom d'un fruit le mot جريڠ *djaring* se trouve quelquefois dans le Voyage d'Abdoullah, édition de Singapore, 1838. 8o. pag. ٤١ l. 15 et p. ١٤١ l. 6.

[4] *Notices of the Indian Archipelago*, by J. H. Moor. Singapore, 1837. 4o. pag. 201.

[5] W. Hamilton, *The East-India Gazetteer*. 2d. Edit Lond. 1828. 8o. Vol. II. p. 438.

[6] Van der Tuuk, *Bat. leesb.* IVe. Vol. p. 213. *Journ. of the Ind Archip.* Vol. V. p 526 l. 6 A la page 524, l. 34 le texte malai semble fautif. La traduction donne: Chrai Buri: „the country of Chrai or Trai."

[7] *Journ. of the Ind. Archip.* Vol III. 169.

Nous ne pouvons quitter la Péninsule Malaie, jadis si florissante et civilisée, maintenant si ruinée et barbare, sans exprimer notre étonnement et nos regrets, qu'une des plus belles et riches parties du monde soit encore si peu connue, qu'un vaste pays, peuplé par une des nations les plus capables de civilisation, soit tellement délaissé et négligé par ceux, dont l'intérêt aussi bien que le devoir était de s'en intéresser et de travailler au maintien et à l'avancement des peuples, victimes de la civilisation européenne et de la tyrannie orientale. Depuis plus d'un demi-siècle l'Angleterre est la seule puissance européenne, qui pouvait s'intéresser au sort de ce pays, mais ce qui est déplorable, la politique commerciale étroite des Anglais a préféré de négliger ces contrées, sur lesquelles elle s'arrogeait une suprématie exclusive, pour s'immiscer sans cesse dans les possessions voisines hollandaises et troubler leurs faibles essais de civilisation. En général l'influence de la domination des puissances européennes a été dès le commencement pernicieuse pour les peuples de ces contrées. En détruisant par leur prépondérance le commerce et l'industrie des indigènes, les Européens les ont forcés ou à devenir pirates, ou à s'abrutir par l'usage de l'opium. En Hollande on a commencé au moins à parer le mal en encourageant le travail, surtout l'agriculture, en propageant l'influence récréatrice et salutaire de l'instruction et de la religion chrétienne dans l'Archipel des Indes, mais la politique commerciale anglaise, se glorifiant des profits du port de Singapore, fondé en défi de la Hollande, a négligé et sacrifié aux plus bas intérêts la belle Péninsule Malaie en la trahissant et la vendant en partie à la tyrannie dévastatrice et cruelle de Siam. Il y a même longtemps que l'œuvre chrétienne des missions, qui semblait jadis promettre aussi là une nouvelle gloire à l'Angleterre, y est presque morte. Ce ne sont aujourd'hui que quelques rares missionnaires catholiques français, qui s'efforcent encore d'y conserver quelques faibles semences de civilisation et de christianisme.

BORNEO.

L'immense île, nommée par les Européens Borneo, la plus grande de l'Archipel, nous offre jusqu'à présent fort peu de monuments numismatiques. Quoique plusieurs parties des côtes aient atteint dans un âge très reculé un certain degré de civilisation par les colonies hindoues, qui y ont existé, tout ce qui se rapporte à cette antiquité est encore peu connu, quant à ce qui appartient à l'histoire du commerce de ces peuples nous n'en savons absolument rien. Lorsque les Européens commencèrent à visiter cette île, la décadence semble déjà avoir commencé depuis longtemps. Pigafetta nous raconte, que lorsque les vaisseaux de la flotte de Magellan visitèrent en août 1521 la côte septentrionale de l'île: „Les Maures de ce pays (c. à d. les habitants convertis à l'islamisme, ou plutôt les marchands étrangers malais et arabes établis dans la capitale de Brounei) ont une monnaie de bronze et perforée pour l'enfiler. D'un côté elle porte quatre lettres qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *pici* [1]." C'est bien la première indication du nom, que nous avons souvent rencontré, le *pitis*, appliqué ici au *tsien* chinois et les monnaies dont parle Pigafetta sont sans doute celles, qui étaient alors les plus répandues dans l'Archipel Indien. Pigafetta parle aussi des poids du pays et dit que „le *cathil* (pour *kati* كاتي) est un poids de deux livres. Le bahar est un poids de deux cents trois cathils. Vingt *tabils* (pour *tahil* تاهل) font un cathil." D'après un des derniers voyageurs anglais les poids maintenant en usage sont le pikoul, qui compte 100 kati's, chaque kati valant $1\frac{3}{4}$ de livre, avoir du poids [2].

[1] *Premier voyage autour du monde, par le Chev. Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519—22. Paris, l'an IX, 8o. pag. 150.

[2] *Narrative of events in Borneo and Celebes, down to the occupation of Labuan, from the Journals of James Brooke, Esq.* by Captain Rodney Mundy, R. N. Vol. II. London, 1848, 8o. pag. 350.

Probablement les pitis ou tsien's chinois, mentionnés par Pigafetta, y ont été longtemps et y sont peut-être encore de nos jours en usage, comme dans d'autres parties de cette île et ailleurs dans l'Archipel Indien. Un Américain, qui visita la capitale de Brounei en 1837, raconte que les métaux précieux n'y sont pas connus comme monnaie, mais qu'on s'y sert de morceaux de fer comme moyen d'échange de petite valeur [1], ce qui paraît étrange, parceque non seulement sur les côtes, mais assez loin dans l'intérieur chez les tribus sauvages, les piastres anciennes d'Espagne, surtout les pièces carrées, entières ou coupées, sont connues et comme valeur d'échange et comme poids pour peser l'or. Nous croyons donc le capitaine anglais R. Mundy mieux renseigné, quand il dit, que la petite monnaie de la ville de Brounei pour le marché consiste en pièces carrées de fer en barre, mais que les indigènes connaissent fort bien les dollars et les préfèrent quelquefois à leur valeur en cotonnade [2]. Il est assez remarquable, que l'explorateur hollandais F. J. Hartman, qui visita en 1790 la partie opposée de l'île, l'intérieur peu connu du royaume de Bandjermasin, y trouva chez quelques tribus sauvages non seulement les pitis ou tsiens chinois, mais aussi l'usage de morceaux de fer comme valeur d'échange [3].

Cependant en général c'est encore le système primitif d'échange des produits de la nature et de l'industrie, qui règne dans la plus grande partie de l'île. Même comme en Afrique, les peuplades de l'intérieur se servent souvent de morceaux de sel comme moyen d'échange. Les pièces en cuivre, que le radja de Sarawak a fait fabriquer en Angleterre pour sa souveraineté sur la côte nord-ouest de l'île, sont d'un type purement européen. [4]

[1] *Chinese Repository*. Vol. VII. Canton, 1839. 8° pag. 132, 188.

[2] l. c. Vol. II p. 350.

[3] Ce mémoire intéressant sous le titre: *Beschrijving van eenen togt naar de boven landen van Banjermassing enz. in het jaar* 1790 publié par M. P. A. Leupe, se trouve dans le: *Kronijk van het historisch genootschap gevestigd te Utrecht*, XXe jaarg. 1864, IVe Série, V^e^. Dl. Utrecht, 1865. 8° pag. 331—404, et spécialement les pages 388 et 390.

[4] Nous en connaissons deux espèces, à l'effigie d'un blaireau, l'une en imitation

Pour le reste de cette île immense, nous ne connaissons qu'un nombre de monnaies d'une époque assez récente, qui appartiennent à la côte occidentale et méridionale de l'île.

Sur la côte occidentale de Borneo se trouve un petit état d'origine assez récente, qui nous fait connaître les seules monnaies indigènes de cette partie de l'île. Ce fut le fils d'un aventurier arabe, le scherîf Housein ibn-Ahmed al-Kadri, venu sur la côte occidentale de Borneo environ l'an 1735, où par son air de piété il sut s'acquérir une grande influence chez le sultan de Matan et ensuite chez le prince de Mampawa, qui fonda le royaume de Pontianak. Ce fils Abdou-r-rahmân, né en 1742, esprit aventureux et plein d'audace, ayant tâché, mais en vain, de parvenir par la faveur du peuple au gouvernement de Mampawa, se fit pirate. Ce fut surtout la capture d'un bâtiment français à Pasir, sur la côte orientale de Borneo, dont il massacra l'équipage, qui lui fournit les moyens de réunir autour de lui un grand nombre d'aventuriers d'origine différente, avec lesquels il fonda le 7 janvier 1772 un nouvel état sur la rivière Kapouas, au point où celle-ci s'unit avec la rivière de Landak. Une petite île tout proche, habitée selon la croyance du peuple par les pountianak (ڤنتيانق), espèce de spectres fort redoutée dans les superstitions des Malais, lui donna son nom. Il tâcha par tous les moyens, surtout par l'apparence d'ordre et de justice, d'agrandir et de faire prospérer son établissement, qui bientôt devint un point florissant pour le commerce dans cette partie de l'île. Le prince artificieux sut même en 1778 ou 1779, en se reconnaissant vassal de la Compagnie Orientale Hollandaise, s'acquérir la confirmation de son usurpation. Tant par la ruse que par les armes il parvint

des pièces d'un keping fabriquées par les marchands anglais pour l'Archipel Indien, décrite dans les *Mémoires de la Société Impér. d'archéologie*, publiées par le Dr. B. de Kohne. Vol. VI. St. Pétersbourg, 1852, 8o. pag. 168; l'autre de l'an 1863, décrite par M. Freudenthal dans le *Numismatic Chronicle*, Vol. IV. Lond 1864. *Proceed* p. 9, est exactement du même module et poids que les pièces d'un cent de la Compagnie Anglaise, comme celles-ci portent la tête de la reine Victoria, l'autre porte un buste avec la légende J. Brooke Rajah.

à étendre son pouvoir. Avec le secours de la Compagnie Hollandaise il entreprit une guerre contre les états voisins de Soukadana et de Mampawa Ce dernier état fut même en 1787 concédé par la Compagnie comme fief au fils d'Abdou-r-rahmán, le scherîf Kásim. Abdou-r-rahmán mourut le 28 février 1808, malgré tous ses défauts, vénéré par ses sujets, dont il était parvenu à former un peuple et qu'il avait su s'attacher par sa grande libéralité. Les chefs du peuple, qui craignaient la tyrannie et la cruauté de son fils Scherîf Kásim, souverain (Panembahan) de Mampawa, désiraient voir le second fils monter au trône, mais celui-ci n'osa se charger du règne à cause des dettes énormes, que son père avait contractées et Scherîf Kásim fut proclamé sultan. Le nouveau roi installa un de ses frères comme wakîl ou lieutenant pour gouverner Mampawa, mais bientôt il transmit ce pouvoir avec le titre de Panembahan à Gousti Djati, le fils du Panembahan de Mampawa, que son père avait chassé en 1787, et qui, portant le titre de Panembahan Souria Nata Konsouma, resta son vassal. Le sultan Kâsim remplit mieux ses devoirs comme roi, qu'on n'avait pu espérer de ses excès comme prince héréditaire; il tâcha surtout de règler les finances délabrées de son état, tant en évitant les dépenses qu'en règlant les impôts, quoiqu'il fut aussi soupçonné d'augmenter ses revenus par sa participation aux pirateries, ce mal enraciné des peuples commerçants et navigateurs de l'Archipel. C'est ce prince, qui a fait frapper des monnaies en cuivre et peut-être en étain, à ce qu'il paraît en petit nombre, car elles sont rares et en général mal exécutées. Souvent on s'est servi des dutes et doubles dutes de la Compagnie Hollandaise, qu'on a surfrappées, ce qui rend la légende confuse. On peut distinguer peut-être deux espèces, dans l'une le diamètre est de 22 à 23 millim., le poids de 2,97 gr., dans l'autre le diamètre est de 26 à 27 mill., le poids de 3,60 à 4,73 gr. [1]. L'avers porte بنج فنتيانق دار مماوة سنة ١٢٢٣

[1] MM. Netscher et van der Chijs ont décrit une pièce en étain du diamètre de 26 millim et du poids de 6 grammes avec la date 1223, qui quoique très distincte sur leur planche No. 242, ne serait selon eux pas distincte sur la pièce.

monnaie courante de Pontianak et de Mampawa l'an 1223 (1808/9). Le revers est une imitation des pièces en cuivre anglaises de la Présidence de Bombay, et porte une balance avec le mot عادل (juste), un type qui se rencontre souvent sur les fausses pièces répandues dans le dernier siècle dans l'Archipel (Voyez la planche N°. XXV). La date de ces pièces les rapporterait à la première année du règne de Scherîf Kásim et il est probable, que l'émission de ces monnaies se rattache au système de réforme dans son état, qu'il tâcha surtout dans le commencement d'établir dans les finances. Dans une lettre du 13 Moḥarram de la même année 1223 (13 mars 1808) il nous donne ses titres et sa généalogie [1]. J'ai vu plusieurs autres pièces en cuivre avec la même légende, mais où la particule copulative واو (et) semble omise, portant la date 1226 (1811). Dans la collection de M. van Coevorden j'ai vu un exemplaire, où toute la légende est à rebours. Il possède encore un autre exemplaire, peu distinct du reste, qui semble porter la date 1231 (1815/16), et c'est peut-être aussi la date du N°. 243 de l'ouvrage de MM. Netscher et van der Chijs. En ajoutant le nom de Mampawa il a voulu sans doute signifier ses droits sur cette province, qui lui furent si souvent disputés. Le sultan Scherîf Kásim mourut le 25 février 1819, mais nous ne connaissons pas d'autres monnaies, ni de lui, ni de ses successeurs, les scherîfs Othmán et Ḥamîd.

Dans cette même partie occidentale de Borneo nous devons aussi mentionner les colonies chinoises, qui ont eu, comme celles de Bangka, et ont probablement encore leurs monnaies particulières. Ce fut, à ce qu'il semble, surtout depuis le milieu du XVII° siècle, que quelques princes malais de la côte commencèrent à attirer des travailleurs chinois pour exploiter les mines d'or, ou plutôt le sol aurifère d'une grande partie de cette côte. Le bon profit de leur travail augmenta bientôt le nombre des fils industrieux de l'Empire Céleste. Ces chinois se réunissant, comme ailleurs, en associations formèrent bientôt de petites républiques, qui placées

[1] A. Meursinge, *Maleisch leesboek*, IIIe stukje. Leyden, 1847. 8°. pag. 11.

entre les états tyranniques et rapaces des Malais et Bouguis de la côte et les tribus sauvages de l'intérieur, tous tributaires au gouvernement hollandais, excitèrent trop souvent de grandes difficultés et des guerres désastreuses. La localité d'exploitation réunit les travailleurs dans des sociétés distinctes par leur administration financielle et nommées Kong-si's. Ces sociétés s'unirent ordinairement en associations politiques, dont on connaît surtout les deux grandes confédérations, nommées d'après les Kong-si's principaux, la confédération Thay-kong et Sin-ta-kiou et qui, excitées par une rivalité déplorable, ont souvent été agitées par des guerres civiles. Comme ailleurs ces associations ont surtout ici pris un caractère dangereux par les sociétés secrètes politiques (houi), transportées ou imitées de la Chine, qui liant les affiliés par l'union de l'intérêt commun et le secret, donnèrent à ces petites communautés un degré de force assez redoutable. Au commencement de notre siècle on comptait huit différentes Kong-si's dans les états de Sambas et de Mampawa, celles de Thay-kong, Hang-moei, Man-fo, Sin-wouk, Sin-ta-kiou, Sji-poung-foung et Tay-fo, et dans l'état de Pontianak la Kong-si Lang-fong à Mandor. Les quatre premières formèrent la confédération nommée Thay-kong, les trois suivantes celle de Sin-ta-kiou, tandis que Lang-fong s'attachait le plus souvent à Thay-kong. Ce fut, à ce qu'il paraît, surtout la richesse des mines d'or de Larah exploitées par ceux de Sin-ta-kiou, qui excita la cupidité et la jalousie des Chinois de Thay-kong et par la guerre éclatée en 1821 créa une haine invétérée entre ces deux partis. Ces différentes associations, quoique troublées sans cesse par des luttes souvent répétées intérieures et extérieures, subsistèrent jusqu'en 1850, lorsqu'on compta cinq Kong-si's: Lang-fong en Pontianak et Mampawa, dont le chef-lieu est à Mandor; Sin-ta-kiou dans les provinces de Sepang et Pamangkat, dont le chef-lieu était à Seminis, Thay-kong, qui après ses déroutes par les Hollandais en 1850 changea son nom en Kiou-liong, (Neuf dragons), dans les provinces de Montrado, Larah, Singkawang et Koulour, dont le chef-lieu était à Montrado; Sji-poung-foung, dans la province de

Loumar, chef-lieu Loumar, et Lîm-tjan, dans la province de Boudouk, chef-lieu Boudouk. Les deux dernières Kong-si's dépendaient entièrement de celle de Thay-kong [1]. Après 1850 la condition politique et sociale des Chinois de cette partie de Borneo a subi des changements considérables. A l'exception de Langfong, les Kong-si's, que nous venons de nommer, n'existent plus aujourd'hui. Nous dépasserions les limites de cet ouvrage en donnant ici de plus amples détails.

Les monnaies chinoises de Borneo, que nous connaissons jusqu'à présent, appartiennent toutes aux grandes associations des mines, qui se trouvaient dans la sous-résidence de Montrado, dans la partie méridionale du royaume de Sambas. Dans cette sous-résidence on comptait cinq districts de mines: Montrado, Boudouk, Sepang, Larah et Loumar. Les monnaies dont nous parlerons, appartiennent aux trois premiers et au dernier de ces districts.

Toutes ces monnaies sont d'étain avec un bord assez large et un trou carré au centre, mais d'un poids différent et c'est à tort, que MM. Netscher et van der Chijs disent p. 180, que le poids de ces monnaies est égal pour toutes les Kong-si's et qu'elles ont toutes le même diamètre. Du reste, elles ont la valeur que les membres de l'association sont convenus de leur donner, et c'est le coin qui détermine cette valeur; la différence de poids n'y change rien.

En suivant la division autrefois usitée des associations, nous indiquerons le premier les monnaies de la confédération jadis si puissante, nommée ordinairement Thay-kong, qui était formée de l'association de plusieurs Kong-si's et avait souvent la prépondérance. Elle avait son centre à Montrado et ses branches s'étendaient dans les provinces de Montrado, Larah, Singkawang et Koulour.

Nº 1 (Pl. XXIV Nº 258 et 259) Avers [2] 大 港 公 司 *Tá-kiang*

[1] M. Van Rees. *Montrado. Bois le duc.* 1858 p. 35 et 36. M. von Faber dans le *Tijdschr. v. h. Batav. Gen.* Deel XIII p. 457 svv.

[2] Nous donnons la lecture des légendes, que M. le professeur Hoffmann a bien

ou dans le dialecte de Canton: *Thay-kong Kong-si*, la Kong-si Tá-kiang, ou du grand canal [1]. Ce nom se rapporte probablement à la partie supérieure de la rivière Raya, qui est près de Montrado, ou au lac, qui ayant pris son origine dans les excavations des mines et alimenté par les canaux des petites rivières de Raya et de Slakkau, est de la plus grande importance pour l'exploitation des mines dans le voisinage.

La légende du revers 和 順 *Ho-chun* (ou selon une autre prononciation *Fo-chun*) harmonie et obéissance, semble plutôt la devise de la confédération, que le nom d'une des associations, dont elle se compose. Je possède de cette pièce cinq exemplaires, un de 32 à 33 mill. de diamètre, du poids de 14,25 gr., le second a le diam. de 32½ à 33 millim., et un poids de 13,35 gr., le troisième: diam. 30 à 30½ mill., poids 13,20 gr., le quatrième: diam. 29 mill., poids 7,56 gr., le cinquième: diam. 25½ à 26 mill., poids 6,45 gr.

Nº 2. Cette pièce porte à l'avers la légende: 霖 田 公 司 *Lin-tiën* (ou Lim-tian) *Kong-si:* pluie-rizière Kong-si, ou Kong-si des rizières de la pluie. Revers: 正 立 *Tsching li;* droit-debout, ou bien constitué [2]. Cette Kong-si avait son chef-lieu à Boudouk dans la province de ce nom, ainsi appelée d'après un des affluents à gauche de la rivière Sepangau ou Sibangkau. Les trois exemplaires de cette monnaie, que je connais, ont un diamètre de 33 à 34 millimètres et un poids de 13,95 à 11,60 grammes.

Nº. 3. L'avers porte: 三 條 溝 公 司 *San-tiao-keou Kong-si*, ou *Sam-tiao-kaou Kong-si*, la Kong-si de la rivière à trois branches [3].

voulu nous communiquer. MM. Netscher et van der Chijs donnent de deux pièces les explications, qu'ils ont reçues du Dr. A. P. Happer, missionnaire presbytérien américain en Chine. Où il y a différence d'interprétation, nous l'indiquerons.

[1] M. Happer traduit l'avers: „la société de la grande rivière" et le revers: „harmony and obedience", or „harmonious obedience."

[2] MM. Netscher et van der Chijs donnent p. 182 l'explication, qu'ils ont reçue de Sambas: „Avers: *liemtien-kongsi*, société de la pluie sur la rizière. Revers: *liep-tjin*, monnaie sincère (?)."

[3] MM. Netscher et van der Chijs ll.: „Avers *Samtiaoe-keoe kongsi*, société des trois mines. Revers: *liep-tjin*, monnaie sincère."

C'est la même que les auteurs hollandais nomment ordinairement la Kong-si de San-ta-kioe, ou Sam-ti-kiouw, la grande confédération, qui a lutté longtemps pour la suprématie avec celle de Thay-kong. Elle avait son chef-lieu à Sepang, à l'est de Boudouk, ou selon d'autres à Seminis. Cette Kong-si est très connue dans l'histoire de l'expédition du colonel A. J. Andresen contre Montrado en juillet 1854. Le revers porte la même devise que les monnaies de Boudouk (N°. 2). L'exécution de ces pièces est assez barbare. Le diamètre est de 30 à 32 millim., le poids de 12,95 à 13,78 gr.

N°. 4. L'avers porte: 十 五 分 公 司 *Chi-wou fu-n Kong-si*, ou dans le dialecte de Canton: *Chap-ng fun Kong-si*, la kong-si de dix-cinq (ou quinze) parties. Le nom de cette Kong-si est bien le même qui dans les ouvrages hollandais est exprimé par *Sji-poeng-fong*, ou bien *Sjep-eng-fong*. Elle avait son chef-lieu à Loumar, dans le district de ce nom, près des sources de la rivière de Ledo, un des affluents du fleuve de Sambas. Le revers porte: 利 用 *Li-young*, profit-utilité [1]. Le diamètre est de 30 à 30½ millim. et le poids de 15 à 16,05 grammes.

Pour la partie méridionale de Borneo nous devons parler des monnaies en cuivre du ci-devant royaume de Bandjermasin. Ce royaume fondé par des colonies javanaises et malaies et où la civilisation hindou-javanaise semble remonter à une époque assez reculée, mais dont l'histoire est encore entièrement inconnue, a eu jadis une étendue immense, occupant la plus grande partie méridionale de l'île et exerçant un pouvoir plus ou moins nominal sur les tribus sauvages bien loin dans l'intérieur encore peu connu de cette vaste île. Depuis le commencement du XVIIe siècle cet état a eu des relations assez suivies avec les Hollandais, quelquefois aussi avec les Portugais et les Anglais, mais souvent interrompues par la mauvaise foi des princes indigènes ou la violence des Européens. Ayant cédé en 1787 son royaume à la Compagnie Hollandaise, le sultan se déclara vassal de la Compagnie, mais les circonstances politiques de cette

[1] Le Dr. Happer traduit l'avers: „the public company of fifteen shares, divisions or parts", le revers: „profitable use, or profit in using."

époque difficile poussèrent les Hollandais en 1809 à quitter provisoirement leurs factories dans ce royaume. Les Anglais, qui depuis longtemps cherchèrent l'occasion de les déloger, s'y fixèrent bientôt. Un de leurs employés, un favori de Sir Stamford Raffles, Alexandre Hare, eut même le projet d'y fonder un état indépendant, mais le retour des possessions de l'Archipel à la Hollande fit rentrer le gouvernement hollandais dans sa suprématie sur ce royaume. Des mesures impolitiques, l'incapacité et surtout l'immoralité de quelques employés européens firent éclater en 1859 une révolte, qui poussa les indigènes à la violence et au meurtre et qui occasionna une longue guerre, qui a coûté des flots de sang, a détruit pour longtemps la prospérité de ce pays et mit fin à l'ombre d'indépendance et au pouvoir de son sultan. Par un décret du 11 juin 1860 le royaume de Bandjermasin cessa d'exister et ces contrées, occupées par le gouvernement neerlandais des Indes, furent transformées en division méridionale et orientale de Borneo.

Nous ne savons pas si dans les siècles passés, pendant l'époque hindoue et musulmane, ce pays ait eu ses propres monnaies. Aucun des anciens auteurs, que je sache, n'en parle. L'ouvrage souvent cité: Uytrekening etc. (p. 16) indique comme courante vers la fin du XVII[e] siècle la réale ou piastre d'Espagne à la valeur de 60 sous, et ajoute „un tahil de poids est 16 mâs," ce qui fait penser que ces dernières n'étaient que des poids ou des valeurs de compte. Environ un siècle plus tard, un auteur dit à peu près la même chose, en indiquant la réale ronde d'Espagne comme l'étalon [1]. Le capitaine anglais Daniel Beeckman est, je crois le seul, qui au commencement du XVIII[e] siècle, parle de petite monnaie d'échange propre à cet état. „La monnaie courante, dit-il, sont les dollars, demi- et quart dollars (soukou), et comme petite monnaie ils ont une espèce de cash en plomb, en forme d'anneau, enfilée sur une espèce de tige sèchée" [2].

[1] *Verhand. Batav. Gen.* Vol. IV. p. 419.

[2] *A Voyage to and from the Island of Borneo in the East-Indies, by Capt. D. Beeckman.* London, 1718. 8°. pag. 91.

Il est clair, qu'il faut entendre ici les pitis, mais probablement leur nature fragile les a fait périr depuis longtemps et nous n'avons rien pu en découvrir [1]. Les pièces en cuivre, qui existent, sont la preuve qu'on a commencé déjà avant 1811 de mettre en cours à Bandjermasin une monnaie d'échange en cuivre, mais les circonstances sous lesquelles, comment et par qui cela s'est fait, nous sont entièrement inconnues. Quelques chefs indigènes de Bandjermasin ont assuré à M. van Coevorden, que l'agent anglais Alexandre Hare y aurait fait frapper ces monnaies en 1811 avec l'autorisation du gouvernement anglais, mais je ne doute pas, que leur souvenir brouillé a confondu ces pièces avec d'autres et que toute cette tradition n'est qu'une fable. Sans doute ce n'aurait pas été cet Anglais, qui eût pris pour modèle le type des dutes de la Compagnie Hollandaise et qui voulant s'ériger en prince indépendant eût évité de se signaler sur sa monnaie en y mettant simplement le nom de Bandjermasin. Aussi ces pièces mêmes, quoiqu'en général fort barbares et peu certaines quant aux dates, semblent prouver une origine antérieure au séjour d'Alexandre Hare dans Borneo.

Ces pièces sont une imitation plus ou moins grossière des dutes de la Compagnie Orientale; on trouve en deux lignes le nom du pays بنجر مسين ou بنجر مسن (Bandjermasin), car le ي n'a souvent aucune indication ou est simplement

[1] Dans la correspondance de Raffles (India Office à Londres) se trouve une lettre sur Bandjermasin, datée de Malaka, du 31 janvier 1811 et adressée au Gouverneur-Général des Indes Anglaises, Lord Minto, de laquelle nous citerons deux passages, qui se rapportent à notre sujet. En premier lieu Raffles raconte, ce qui je crois n'est pas connu d'ailleurs, que le gouverneur des colonies hollandaises, le maréchal Daendels se fâcha de l'opposition du peuple dans l'intérieur de Bandjermasin contre l'admission d'une monnaie courante en cuivre, à laquelle il tâcha de donner une circulation forcée, et que cela le poussa en partie à sacrifier à sa mauvaise humeur un poste qu'il valait de conserver. Ensuite on lit, que par la longue relation avec les Hollandais, les habitants de Bandjermasin étaient plus accoutumés à un gouvernement régulier que ceux des états malais en général et que depuis longtemps des gens y étaient établis „qui taillent des diamants, dont les mines sont assez riches, et qui, quant à leur qualité, égalent à peu près ceux qu'on voit à Batavia, — ils ont aussi frappé de la monnaie et le fer est extrait du minérai en quantité suffisante pour leur propre besoin".

marqué par les deux points. Souvent cette légende est à rebours; quelquefois l'on voit à chaque côté de l'écusson un caractère, mais qui n'est plus distinct. Pour le revers on peut distinguer deux espèces. L'une porte la marque connue de la Compagnie des Indes (Vereenigde Oostindische Compagnie), avec une date. Parfois le graveur qui n'y entendait rien, a donné une imitation assez exacte, souvent on a tourné la figure et les chiffres sont à rebours. Ces chiffres, (on trouve 1766, 1771, 1778, 1779, 1781, 1785, 1788, 1789) quoique le plus souvent mal imités, nous indiquent la date des pièces copiées et comme la dernière date que nous avons vue est de 1789, c'est probablement après cette année que nos pièces ont été fabriquées. L'autre revers (Pl. XXV N° 271) est plus remarquable, mais aussi plus obscur. Ces monnaies sont rares et je n'en ai pu voir que deux exemplaires peu distincts. Je crois y voir en trois lignes ٢٣ / ٢٥٣ (٢?) / ١٢٢١ et probablement en bas سنة; autour du champ il y a des traits, qui semblent indiquer une couronne de feuilles. Les chiffres de la troisième ligne me semblent indiquer la date, l'année 1221 (1806/7), mais pour les autres chiffres, qui semblent employés ici pour indiquer d'une manière cachée des lettres, je n'ai pas encore pu parvenir à les expliquer. M. van Coevorden a tâché en vain à Bandjermasin à trouver l'explication de ces chiffres mystérieux: les chefs indigènes n'en savaient rien, ou plutôt comme je pense, n'en voulaient rien dire. Les musulmans zélés n'aiment pas à révéler ces secrets aux infidèles, et lorsqu'on les consulte, ils répondent par cette phrase traditionnelle de Mahomet: „il ne faut pas jeter ainsi les perles à la gueule des chiens" [1].

Ce dernier revers nous fait penser qu'il faut attribuer à Bandjermasin au moins encore un autre type et probablement plusieurs espèces obscures de pièces en cuivre, plus ou moins imitées des dutes de la Compagnie.

[1] M. Reinaud, *Description des monuments musulmans du Cabinet de M. le Duc de Blacas.* T. I. Paris, 1828. 8°. pag. 67.

Malheureusement dans la première espèce, dont nous n'avons pu voir que peu d'exemplaires, aucun n'était tout à fait complet et distinct. L'avers porte encore un écusson surmonté d'une espèce de couronne et ayant des deux côtés les chiffres arabes ٣١—١٧ ou 31—17. L'écusson est divisé par une croix en quatre parties qui portent des chiffres arabes disposés ainsi

٥٢	٣١
١٢	٣

ou

52	31
12	3

Le revers porte trois lignes de chiffres, dont la première semble défectueuse sur tous les exemplaires que j'ai vus. En comparant trois pièces, je crois y voir

٤٥٢?
٣١٣٣٥
١٢٢٢

; la dernière ligne avec le سنة en bas, indique bien la date 1222 (1807/8). (Pl. XXV Nº 272—274) Un quatrième exemplaire semble porter des chiffres différents, mais peu distincts. Nous ne savons que faire de ces chiffres mystérieux et c'est bien la seule monnaie marquée d'une manière si singulière, mais l'usage de cette écriture cachée ou de ces chiffres talismaniques semble avoir été jadis assez répandu à Bandjermasin[1]. Parmi un grand nombre de pièces muettes nous indiquerons encore les suivantes avec lettres ou chiffres, mais encore muettes pour nous. Sur un exemplaire l'écusson est divisé par deux diagonales en quatre triangles et au milieu on lit ما—سا, sur un autre ن—ن. Un autre porte à l'avers l'écusson avec des ornements et surmonté d'une couronne, ou bien l'imitation de la marque de la Compagnie Anglaise, au revers dans un ornement formé par quatre arcs quatre fois le chiffre ٢ (2), qui probablement se rattache au commencement du mot talismanique si fréquenté par les musulmans *bedouh*. (بدوح, en chiffres 2468).

Un mot encore sur une pièce du cabinet de M. van Coevorden, qui a beaucoup exercé la sagacité des savants de Batavia, qui après bien des efforts sont parvenus à lire: بحمده مليله (Biḥamdihi?), sans pouvoir

[1] Je dois à M. Leupe la connaissance d'un ancien mousquet fabriqué à Bandjermasin, conservé au Musée de Marine à La Haye, dont le canon est couvert de colonnes de ces formules mystérieuses, exprimées en chiffres arabes, mais dont le sens ne m'est pas encore clair.

deviner ce que cela pourrait signifier. En examinant la pièce, dont j'ai pris un dessin exact, on voit que les lettres ont reçu une forme un peu fantastique ou ornée et qu'il y a tout simplement بنجر مسين Bandjermasin, comme sur les autres. Le revers, qui donne l'imitation de la marque de la Compagnie Hollandaise, semble encore porter des traces de caractères arabes, on dirait بسم الله (au nom de Dieu), soit que la pièce ait été surfrappée ou bien que ce soit une espèce de contremarque.

Nous avons mentionné l'agent anglais, Alexandre Hare, qui envoyé en 1812 et protégé par le Lieutenant-Gouverneur anglais de Java, Sir Stamford Raffles, sut obtenir du sultan de Bandjermasin 1400 milles carrées de terrain soit en prêt soit en don personnel, avec la permission de s'établir dans la province de Molouko ou plutôt Malouka, située entre la mer et les pays du sultan à l'est de l'embouchure de la rivière de Bandjer. Favorisé par Raffles il obtint aux frais du gouvernement anglais, pour peupler sa nouvelle possession, non seulement des forçats javanais, mais aussi un grand nombre de personnes innocentes volées ou vendues en esclavage, qu'il établit surtout à Poulo Lampé et sur lesquelles il exerça bientôt sa tyrannie, sa cruauté et sa luxure. En affectant les airs d'un souverain il fonda des villages, établit des chefs, forma une police et une espèce de garde, érigea des fortifications, fit bâtir un vaisseau et tâcha de s'enrichir tant par l'agriculture, que par l'exploitation des mines et le commerce. Cependant ses finances ne prospérant guère, il tâcha d'y suppléer comme souverain en faisant frapper des pièces en cuivre et en étain de moins de valeur que celles de la Compagnie Hollandaise et de Java. Ainsi il donna l'exemple aux marchands impudents anglais, qui plus tard inondèrent l'Archipel de leur fausses monnaies fabriquées à Birmingham. Ces monnaies semblent lui avoir rapporté grand profit, mais lorsque l'obligation de les recevoir eut cessé par le rétablissement du gouvernement hollandais, ces pièces diminuèrent toujours en valeur et en 1817 cette valeur était déjà devenue à peu près nulle. Comme ces pièces ont un air oriental, nous ajouterons la description d'une d'elles, que nous croyons avoir

découvert. Dans un ouvrage fort cher et dont l'intérêt n'est guère que dans les planches, comme l'auteur n'entend rien des langues et de l'histoire de l'Orient et a répété aveuglément les explications souvent fausses, qu'on lui a données, on trouve une monnaie en cuivre, que nous croyons devoir attribuer à cet aventurier, Alexandre Hare. L'éditeur explique l'avers *Maluk*, le revers *Java, dute*, mais il est clair d'après la gravure, qu'il faut lire l'avers *Malouka*, le nom de cette province, le revers ستو دويت *Satou douwit*, une dute. Un autre exemplaire cité porte à l'avers la contremarque d'une roue, un autre porterait à l'avers Java, ١٢٢٨ (1228), au revers *Maluk*, mais comme la lecture est si souvent fautive, on n'en peut rien faire sans dessin. Il se peut que parmi le grand nombre de pièces réputées fausses de cette époque, plusieurs doivent leur origine à l'industrie de M. Hare. [1]

Nous ne savons encore rien de monnaies propres à la partie orientale de Borneo [2]. Probablement on s'y sert partout en général dans les relations commerciales soit des monnaies européennes en usage ailleurs dans l'Archipel Indien, les piastres, dollars etc., soit du simple moyen d'échange.

Le navigateur anglais Forrest, qui visita en 1775 l'archipel de Soulou et la grande île de Magindanao est, je crois, le premier, qui ait parlé des moyens d'échange dans cette partie de l'Archipel Indien, qui s'étend de la partie septentrionale de Borneo vers l'est. Il dit [3] que dans la plupart des cantons de la campagne de Magindanao l'effet courant est le

[1] L'auteur n'a pas indiqué l'ouvrage où il a puisé cette notice sur les monnaies d'Alex. Hare. J'avoue que j'en suis bien fâché. J'ai fait plusieurs recherches pour épargner au lecteur ce désappointement, mais il m' a été impossible de trouver le livre mentionné dans le texte. G. K. N.

[2] Dans la description de la contrée, nommée aujourd'hui Tanah Boumbou, qui se trouve dans le *Tijds. voor Ind. taal-, land- en Volkenk.* Vol. I. Batavia 1853. 8°. p. 369 il est question de pièces en cuivre, pitis, qu'on ajoute aux cadavres dans la sépulture, mais sans aucune explication. Probablement il faut entendre les pièces communes chinoises.

[3] *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle Guinée.* Paris, 1780. in-4°. p. 316 sqq.

kangan (Kangyan) chinois, pièce d'étoffe grossière, d'une trame légère, large de dixneuf pouces et de six aunes de long. La valeur de cette marchandise à Soulou est de dix dollars pour un paquet cacheté de vingtcinq pièces. Ces paquets roulés en forme cylindrique sont appelés gandangs. On s'y sert encore pour le même but des kousongs (Kaousoung), espèce de nanquin teint en noir et du kompow, toile blanche et forte de la Chine, faite avec du lin. „Les kangans viennent en général de Soulou, ainsi on ne les a que de seconde main. L'effet le plus courant dans les bazars ou marchés, c'est le paly (riz en paille, appelé ailleurs padi). Dix gantangs, d'environ quatre livres chacun, font un battel, et trois battels (qui est une mesure cylindrique de treize pouces et cinq dixièmes de hauteur et autant de diamètre), qui font environ cent vingt livres de paly, sont communément vendus pour un kangan. En parlant ici (à Magindanao) et à Soulou de la valeur des choses, on dit: une telle maison, une telle pirogue etc. vaut tant d'esclaves, l'ancienne évaluation étant d'un esclave pour trente kangans." Cette description nous indique un des plus anciens modes d'échange de l'Archipel, encore en usage dans plusieurs de ses parties.

On trouvait aussi à Magindanao, mais rarement, la monnaie chinoise percée, appelée *pou sen*. Sa valeur était estimée de 160 à 180 pour un kangan. Cependant l'on fabriquait aussi à Soulou, selon Forrest, une mauvaise monnaie de cuivre, appelée petis, dont 200 ou 170 au rabais valaient un kangan. „Dans la monnaie de cuivre, dit-il, on met quelquefois un petit morceau d'argent fort mince, de la grandeur d'un dixième de pouce en carré. Celle-ci est une pièce de monnaie, qu'on appelle *messuru* [1] (مصروف?). On peut avoir 160 jusqu'à 200 de ces messurus pour un dollar d'Espagne."

Ailleurs Forrest raconte: „ Faky molano (فقيه مولانا?), le frère aîné du sultan règnant de Magindanao Pahradin (فخر الدّين?) et qui l'avait précédé

[1] Dans son *Voyage from Calcutta to the Mergui Archipelago*. Lond. 1792. in-4o p. 35 il nomme cette monnaie de Soulou: *Missuroo.*

dans le règne, et le Raja Mouda ou jeune roi Kybad Zachariel, consentaient à admettre, comme argent courant, une monnaie de cuivre, pesant deux noix de muscade de la Chine(!), avec le nom de Kybad Zachariel d'un côté et les armes de la Compagnie (Anglaise?) sur le revers. Quatre-vingt-seize de ces pièces devaient passer pour un dollar espagnol. On avait choisi ce nombre comme le plus commode à diviser. Et à ce taux, on y aurait gagné cent pour cent; ce qui est à peu près le gain que font les Hollandais sur leurs dutes, qui ont cours dans toute l'île de Java et dans tous leurs établissements parmi les Malais." [1]

Ayant cherché partout ces pièces dans les collections de l'Europe, j'ai aussi tâché mais en vain, de les obtenir par des commerçants à Manille. Il semble d'après les renseignements, qu'on m'a donnés, qu'elles ont entièrement disparu.

Mr. Mallat dans son intéressant ouvrage sur l'Archipel de Soulou [2], donne une courte notice sur les monnaies étrangères, qui y ont cours, mais il ne dit mot de monnaies indigènes.

M. Natalis Rondot, qui ne semble pas avoir connu les renseignements de Forrest, a donné quelques détails intéressants sur les moyens d'échange en usage dans cet archipel [3]. Moins exact dans quelques détails, qui se rattachent aux monnaies des colonies hollandaises, il donne un exposé fort remarquable sur les étoffes de coton, qui ainsi que les cauris (cypraea moneta) qu'on pêche dans le voisinage, remplacent les monnaies courantes dans l'archipel de Soulou. Il assure qu'on n'y a pas pas de numéraire d'or, d'argent ou de cuivre, ce qui devra s'appliquer au temps actuel.

[1] Il semble se trouver quelque confusion dans les notices de Forrest. Ailleurs (p. 374) en parlant de Soulou, il dit: „qu'il y a aussi dans le marché ordinaire une monnaie de cuivre, commodité qui manque encore à Magindanao, où, comme nous l'avons dit, le ris est l'effet courant du marché."

[2] Ce livre, qui semble être devenu très rare, porte le titre: *Archipel de Soulou, ou description des Groupes de Basilan, de Soulou et de Tawi-tawi, suivie d'un Vocabulaire français-malais*, par J. Mallat. Paris, 1843. in-8o.

[3] *Journal Asiatique*, juillet, 1848, p. 56 suiv.

D'après le rapport de M. van den Dungen Gronovius, le padi ou riz en paille, mesuré dans une noix de coco, était dans l'intérieur en usage pour les petits payements [1]. Les tsièn's chinois avaient un cours général, sous le nom de kou-sien, et au temps de l'expédition hollandaise de 1848 l'on donnait 1800 kou-sien pour une piastre espagnole, mais dans le commerce la valeur nominale était comptée à 500 (?). Il parle aussi des étoffes de coton comme valeur d'échange et dit qu'on les préférait à l'argent comptant. Il nomme ensuite moubouk, toutjouk, amas, thail etc., ce qui semble indiquer des poids.

CELEBES.

Plus on avance vers l'est dans l'Archipel Indien, plus on peut observer que la civilisation va diminuant et cela se manifeste dans un de ces signes les plus distinctifs, dans l'usage de monnaies propres au pays. Comme la grande île de Celebes forme sous plusieurs rapports une ligne de démarcation dans la condition naturelle et ethnologique entre la partie occidentale et orientale du grand Archipel Indien, elle forme aussi à peu près l'extrême limite numismatique des peuples de cette partie du monde. Encore la plus grande partie des habitants de cette île si singulièrement formée, à l'exception des contrées placées sous le gouvernement hollandais, est restée à peu près jusqu'à nos jours dans un état si arriéré de civilisation, ou plutôt dans une si grande simplicité et rudesse primitive, qu'à peine elle ait pu sentir le besoin de moyens artificiels d'échange, quoique la matière semble assez aisément fournie par l'exploitation des mines d'or de quelques terrains. C'est seulement parmi les nombreux petits états de la partie méridionale celui de Macassar ou Mangkasarà, qui ayant déjà reçu dans l'antiquité quelque teinte de civilisation hindoue, parvint par l'influence du mahométisme à devancer ses voisins et acquit par son commerce tant avec les îles voisines, qu'avec les compétiteurs européens, les

[1] *Tijdschrift voor Neerl. Indie.* Gron. 1850. Vol. II. p. 67.

Portugais, Danois, Anglais et Hollandais, une courte période de splendeur et d'importance dans l'histoire maritime et commerciale de ces contrées, dont il reste encore quelques vestiges.

La manière, dont je suis parvenu à découvrir des monnaies de Macassar, est assez curieuse pour en dire quelques mots. Depuis longtemps je savais que plusieurs auteurs anciens, hollandais surtout, parlent des monnaies d'or de Macassar; je connaissais les dessins de Tavernier, mais sans pouvoir rien en faire et je cherchais en vain dans l'immensité de la numismatique orientale quelque pièce, que je pusse rapporter à cet état. Je soupçonnai bien que plusieurs pièces décrites par M. O. G. Tychsen et par M. J. H. Moeller à Gotha avaient été mal déterminées, et pouvaient appartenir à cette contrée, mais je n'en savais rien de certain. Enfin j'eus la bonne fortune d'acquérir à la vente de M. Kaan une jolie pièce inconnue en or (le N°. 286), d'une lecture très facile, mais sans nom de ville ni date. Cela même, ainsi que le type et la couleur blanche de l'or me firent de suite penser à l'Archipel Indien, mais le titre singulier que la pièce donne du sultan Amir Hamzah m'était inconnu et je ne savais où le chercher. Cependant il n'y avait pas longtemps que je découvris mon homme dans un livre des plus rares, le II^d. Volume des Malayan Miscellanies, publié à Bengkoulen dans l'île de Sumatra en 1822, qui contient une liste généalogique des rois de Gowa en Celebes et parmi eux je trouvai le XVIIe „Sultan Ameer Hamza (Amîr Ḥamzah), le successeur du Sultan Hussein Uldeen (Ḥasanou'd-dîn) qui règna cinq ans et fut succédé sur le trône par son demi-frère Sultan Mahommed Ali (Mohammed Ali)" [1] Me voilà donc sur la voie. Environ à la même époque j'appris que du temps que M. De Perez était gouverneur de Celebes, on avait trouvé dans un ancien tombeau près de Macassar une vieille monnaie, qui maintenant était venue dans sa possession. J'écrivis à M. De Perez, alors conseiller des Indes à Batavia,

[1] Le nom du sultan Hasanou'd dîn et celui de son successeur, Amir Hamzah, se trouve aussi dans le texte de la chronique de Gowa, publiée par M. B. F. Matthes, pag. 172—174, ce qui confirme la notice des Malayan Miscellanies. G. K. N.

pour obtenir une empreinte ou un dessin de cette pièce. Il eut l'extrême obligeance de m'envoyer la pièce même, qui quoique différente en poids, ressemble à la précédente et me fit reconnaître une monnaie du roi Mohammed Saïd. Je priai M. le docteur B. F. Matthes à Macassar, en lui envoyant des dessins, de faire quelques recherches et c'est au zèle et à la générosité de ce savant, que je dois trois autres pièces. Les recherches continuées depuis m'ont fait découvrir d'autres pièces de cette classe numismatique, presque inconnue et extrêmement rare.

APPENDICE.

Ici l'auteur avait, pour ainsi dire, achevé la tâche qu'il s'était proposée, quand une mort subite arrêta sa plume et l'empêcha d'entrer en plus de détails sur les monnaies de Celebes, l'objet des dernières recherches de sa vie vouée à la science. S'il lui eût été permis de mettre la dernière main à son ouvrage, sans doute il aurait ajouté quelques notices sur plusieurs monnaies de Macassar, représentées sur la planche (N°. XXVI). C'est pourquoi je donne dans cet appendice ce que j'ai pu apprendre sur ces pièces et c'est surtout à l'obligeance de M. B. F. Matthes que je dois ce qui suit. Nul autre n'aurait pu me renseigner mieux que lui, versé comme aucun autre Européen dans les langues des Bouguis et des Macassares et connaissant à fond les mœurs et coutumes de ces peuples, au milieu desquels il a passé tant d'années.

Si je n'ai pu réussir à expliquer les légendes de toutes les pièces figurées sur la planche, c'est par la raison que plusieurs noms de rois ne sont pas bien lisibles, soit à cause de l'exécution barbare ou peu artistique, soit que l'empreinte des caractères ait été plus ou moins effacée par le temps. C'est ainsi que je suis forcé d'avouer mon ignorance quant aux numéros 277 et 278, qui me sont restés tout à fait obscurs. Le N°. 279 est une monnaie du quatorzième roi de Gowa; on y lit son titre: Soulṭán 'Aláou d'dîn. Son règne fut marqué par l'introduction de l'islamisme dans l'île de Celebes. Le roi de l'état voisin de Tallò fut le premier à embrasser la nouvelle religion; peu après, en 1606, 'Aláou d'dîn suivit son exemple. Leurs sujets furent convertis en masse et les Bouguis ne

tardèrent pas non plus à se soumettre à la loi du prophète. C'est depuis cette conversion que les rois de Gowa, de Tallò et plusieurs autres souverains de ces contrées ont adopté un nom arabe outre leurs noms ou titres indigènes, qui ne sont pas exprimés sur leurs monnaies [1]. Le roi 'Alâou d'dîn mourut en 1639 [2]. Les numéros 280—282 de la planche portent le nom de son successeur, Mohammed Assa'îd, appelé aussi Malik Assa'îd. C'est au seizième souverain de ce royaume, au sultan Hasanou d'dîn, qu'il faut attribuer les numéros 283—285. Ce prince est très connu dans l'histoire des Indes Neerlandaises par le fameux traité de Bongaay, qu'il fut forcé de conclure en 1667 avec la Compagnie et d'où date la décadence du pouvoir des princes de Gowa. Le nom du vingt unième roi de cet état, c'est à dire le sultan Sirádjou 'd dîn, est exprimé sur les numéros 287—289, mais au centre de la pièce N°. 288 il y a encore un autre nom, probablement celui du petit-fils du vingt-deuxième roi, le sultan Aboul'khayrou l'manṣour, qui commença son règne en 1735 [3]. Le même s'applique au N°. 287, où l'on voit aussi quelques caractères, placés entre les mots qui composent le nom du prince; je n'ose deviner ce qu'ils doivent signifier. Le revers des pièces mentionnées jusqu'ici porte des formules arabes, dont j'omets l'explication, parceque je ne pourrais la donner de tous les mots qu'on y lit. Ce n'est que le revers des N°s. 285, 286 et 288 qui me paraît assez clair; il porte une formule que nous avons déjà rencontrée dans ce qui précède sur d'autres monnaies de l'Archipel des Indes, la formule الله ملكه وسلطانه خلد (pour خلّد) (que Dieu perpétue son règne et son pouvoir), auquel les deux premiers numéros ajoutent encore امين (Amen). M. Matthes a eu la bonté de m'envoyer aussi

[1] Dans tous les pays de la partie méridionale de Celebes on donne aussi un surnom aux princes après leur mort. C'est ce surnom qui est le plus usité dans la bouche du peuple. Voyez M. Ligtvoet dans le *Tijdschr. v. h. Batav. Gen.* Deel XVIII, p. 45.

[2] Matthes, *Makassaarsche Chrestomathie*, Amst. 1860, p. 167. Suivant la chronique macassare, publiée dans cet ouvrage, Abdoullah, le roi de Tallò, qui embrassa le premier l'islamisme, aurait été aussi le premier qui fit frapper des dinars (p. 185).

[3] *Tijdschr. v. h. Bat. Gen.* l. l. p. 53.

une pièce d'or et deux pièces de plomb. La monnaie d'or est nn dinarà ou djingarà, corruption macassare de l'arabe دينار (dinár), elle a été frappée par ordre du dixneuvième roi de Gowa, le sultan Abdou l'djalîl; son nom s'y lit à l'avers; le revers porte l'inscription خليفة المومنين (successeur des croyants). Le diamètre de cette pièce est de 21 millimètres et son poids de 2 à 3 grammes. Le dinar avait, à ce qu'il semble, environ la valeur d'un florin de Hollande. Les monnaies de plomb sont à peu près de la grandeur des dutes de la Compagnie Hollandaise des Indes, mais un peu plus épaisses; leur devise ou légende est presque entièrement effacée et illisible. Peut-être nous avons ici des exemplaires de la monnaie de plomb, que le roi Abdoullah de Tallò a fait frapper et qui, suivant une communication récente d'un roi de Gowa, aurait été appelée benggolo [1].

J'apprends de M. Matthes qu'il avait lu dans un livre indigène, qu'outre les pièces dont je viens de parler, anciennement il y avait encore une autre monnaie en usage dans cette partie de Celebes. On l'appelle balandja tou riyolo ou balandja tou Tjaleko, monnaie des ancêtres ou monnaie des gens de Tjaleko, d'après le nom d'un lieu dans la principanté de Tanette. Selon ce qu'on a raconté à M. Matthes il y aurait encore des indigènes qui l'ont vue dans leur enfance, mais aujourd'hui elle a tout-à-fait disparu. On la décrit comme ayant la grandeur d'une dute, sans ajouter aucun autre détail, excepté la légende qui se rattache à son origine, qu'elle devrait à une dame macassare, du nom de Mangkawani, vivant à Kaou, dans le royaume bougui de Soppeng. Un prince de Boulon, situé dans la même contrée, et qui se nommait La Padoma Enadji, l'épousa, mais bientôt il lui devint infidèle et donna son cœur à la princesse de Sewo, un autre lieu de Soppeng. Le frère de cette princesse le tua et après la mort de son époux la belle Mangkawani se laissa ravir par un certain Menrourana To Sälli. Le vaisseau,

[1] MM. Netscher et van der Chijs, l. l. p. 185. Je venais d'écrire ces lignes, lorsqu'une lettre de M. Matthes m'apprend que le roi présent de Gowa, en lui donnant ces monnaies de plomb, avait exprimé la même opinion. Outre le dinarà ce roi lui avait encore nommé le *koupa*, autre monnaie d'or, plus petite que celui-là. Comp. aussi le *Dictionnaire de la langue macassare* de M. Matthes s. v. *dinarà*.

où elle s'était embarquée avec son amant, fit naufrage à la côte de Tanette, ce qui serait la cause qu'on a trouvé dans cette contrée la monnaie qu'elle aurait fait frapper. Nous ne saurions dire ce qu'il y ait de vrai ou de faux dans cette narration, qui a fourni à un poète bougui le sujet d'un poème bien tragique.

Il me reste à observer que MM. Netscher et van der Chijs font aussi mention d'une ancienne monnaie de Celebes. Ils donnent un extrait intéressant d'un rapport en manuscrit de feu M. Dirk De Haas du 21 juillet 1691, où celui-ci dit: „comme toutes les denrées à Macassar se vendent à très bon marché, d'où il résulte que l'on peut acheter pour la valeur de deux sous plus qu'il n'en faut pour le besoin du moment, une certaine espèce de monnaie de minime valeur a été en usage dans les temps anciens, qui s'est perdue aujourd'hui par les maux des guerres. C'est ainsi que chacun, sans exception même des esclaves, a fait sa monnaie, c'est à dire de petites pièces de plomb, rondes, plates, un peu plus épaisses qu'une membrane, sans coin; 500 de ces pièces avaient la valeur de deux sous de Hollande (quatre sous de France). Tout ce qui était à vendre au marché pouvait s'acheter avec cette monnaie, ce qui était très commode pour les pauvres, qui pour dix de ces pièces achetaient par exemple une banane etc."

Si notre connaissance des monnaies de Celebes et en général de celles de l'Archipel des Indes laisse encore beaucoup à désirer, j'espère que le travail de ceux qui ont contribué autant qu'il était dans leur pouvoir à étendre ce domaine de la science, puisse encourager d'autres à combler les lacunes en publiant ce qu'ils ont à communiquer sur cette matière et qu'ainsi la numismatique vienne un peu en aide aux recherches qui concernent l'ethnographie et l'histoire des peuples de cette partie du monde.

G. K. Niemann.

CORRECTIONS.

Pag. 7 ligne 22 lisez: appelée au lieu de appellée.
〃 14 〃 11 〃 Konningan 〃 〃 〃 Koumingan.
〃 21 〃 17 〃 écrivit 〃 〃 〃 écrit.
〃 21 〃 21 〃 Khordadbeh 〃 〃 〃 Khordabeh.
〃 22 〃 2 〃 vraisemblable 〃 〃 〃 vraisembable.
〃 〃 〃 7 〃 traduites 〃 〃 〃 traduits.
〃 〃 〃 30 〃 nommées 〃 〃 〃 nommés.
〃 24 〃 15 〃 les 〃 〃 〃 toutes.
〃 〃 〃 9 〃 où 〃 〃 〃 ou.
〃 25 〃 3 〃 nommées, 〃 〃 〃 nommés.
〃 〃 〃 6 〃 décrites et réprésentées, au lieu de décrits et réprésentés.
〃 29 ligne 11 de la note, lisez: l'éditeur de ce livre de feu M. Millies peut ajouter qu'un très intéressant etc.
〃 33 ligne 1 de la note, lisez: intéressant au lieu de interessant.
〃 37 〃 8 〃 Sastrâ 〃 〃 〃 Sastra.
〃 38 〃 3 de la note No. 2 lisez: à ce qu'il paraît, au lieu de: a ce qu'il parait.
〃 43 〃 13 lisez: succédé à, au lieu de: succédé.
〃 51 〃 19 〃 célèbres 〃 〃 〃 celèbres.
〃 〃 〃 14 〃 [illegible] 〃 〃 〃 [illegible]
〃 〃 〃 21 〃 Hasanou 'd dîn, 〃 〃 〃 Hassan oddin.
〃 52 〃 16 〃 tâcha 〃 〃 〃 tacha.
〃 〃 〃 19 〃 tâche 〃 〃 〃 tache.
〃 65 〃 16 Ajoutez la note: l'éditeur se croit obligé de remarquer que la signification de lieu de bains, port, ne se trouve ni dans le dictionnaire de M. van der Tuuk, ni dans aucun autre de ses écrits. Le mot batak *tapian* cité dans la troisième note de cette page signifie un lieu, où l'on se baigne.
〃 66 ligne 23 lisez: reculés au lieu de: réculés.
〃 〃 〃 27 〃 lire 〃 〃 〃 lire.
〃 75 〃 11 et 24 〃 avers 〃 〃 〃 envers.
〃 〃 〃 20 〃 Zeinou 'l abidîn 〃 〃 〃 Zein-oul abidin.
〃 84 〃 13 〃 avers 〃 〃 〃 envers.
〃 85 〃 2 de la note, lisez avers 〃 〃 〃 envers.
〃 100 〃 24 lisez: guère 〃 〃 〃 guerre.
〃 113 〃 1 〃 qui, devant les mots: se trouvent etc.
〃 132 〃 20 〃 careri a, au lieu de: careria.
〃 137 〃 14 〃 le deuxième, 〃 〃 〃 le premier et comparez la planche XXII No. 235.

JAVA.

1 2 3 4 5 6

7 8

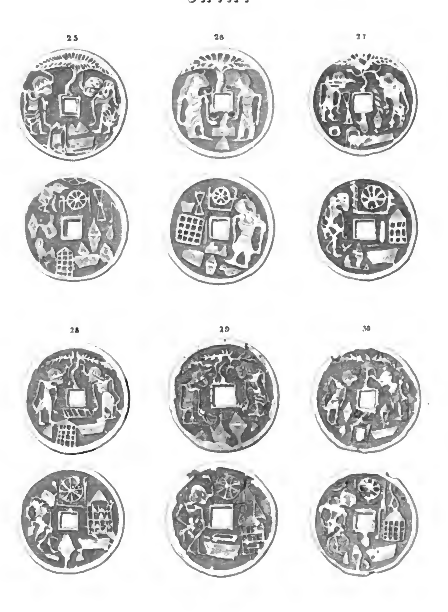
9 10

11 12

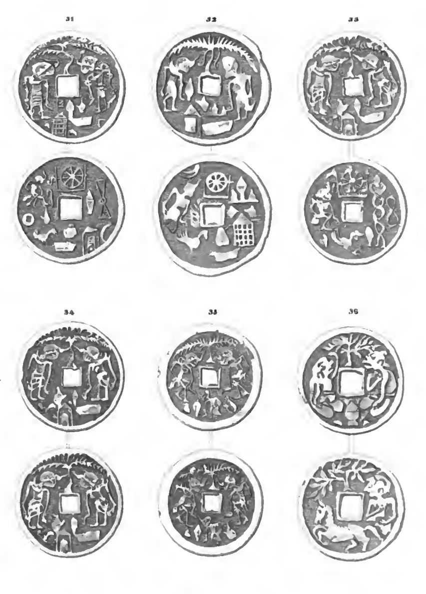
13 14 15 16 17 18

19 20 21 22 23 24

JAVA.

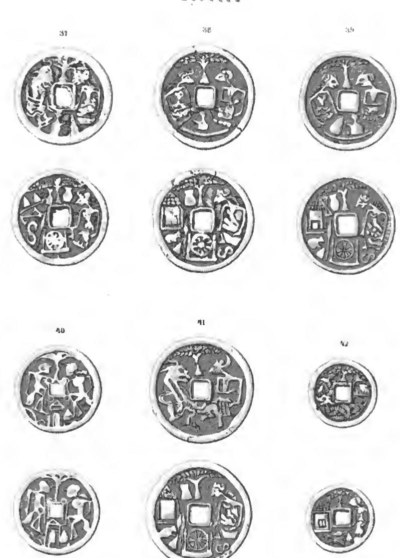


JAVA.

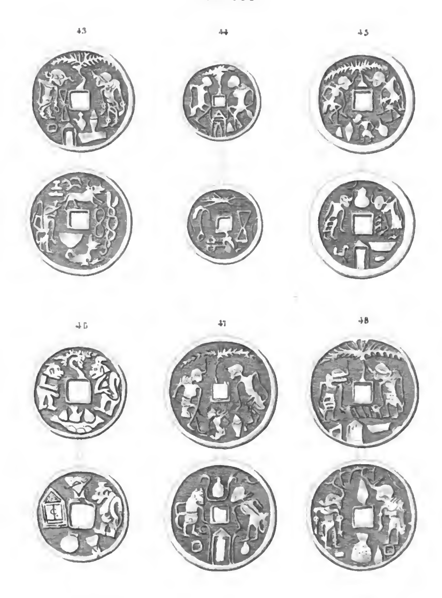


[illegible]

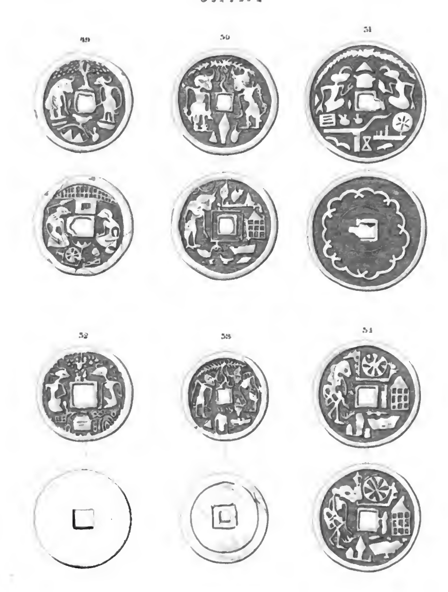
JAVA.



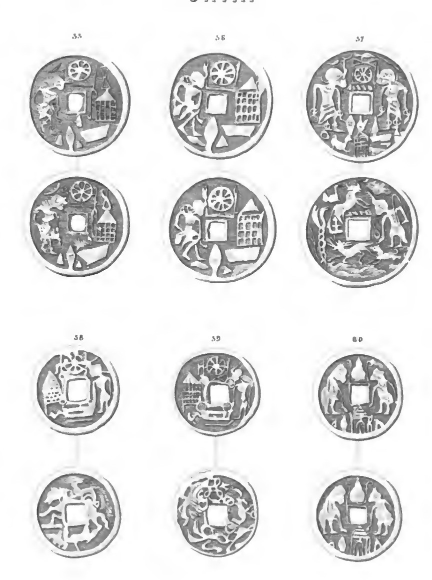
JAVA.



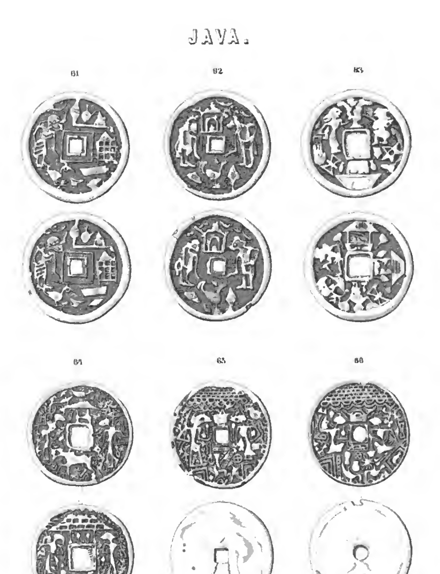
JAVA.



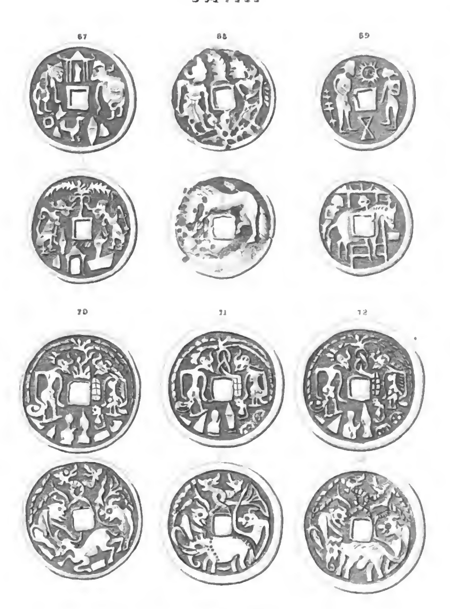
JAVA.

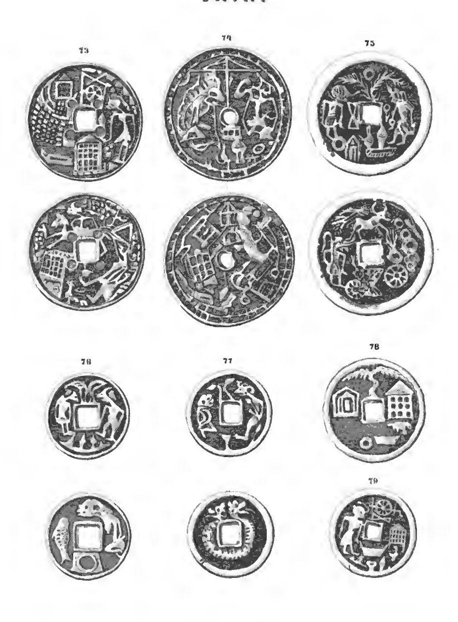


JAVA.

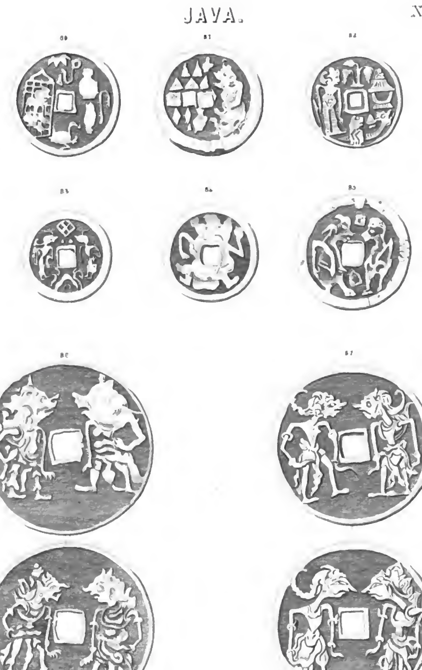


JAVA.




73
74
75
76
77
78
79

JAVA.




88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98

JAVA.



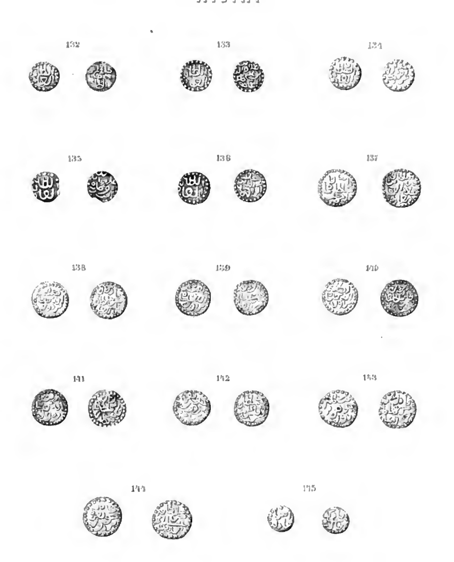
JAVA.

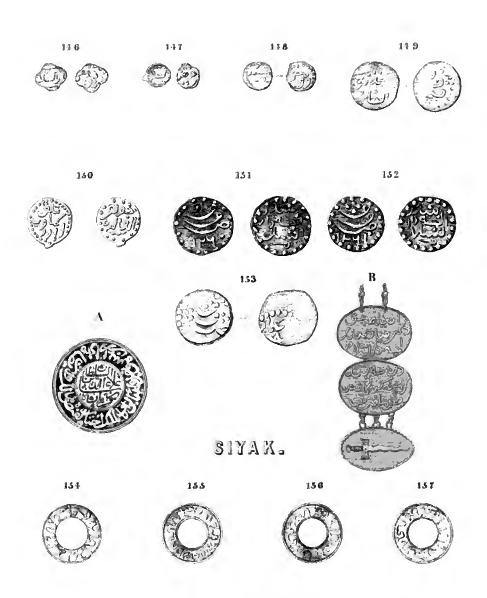




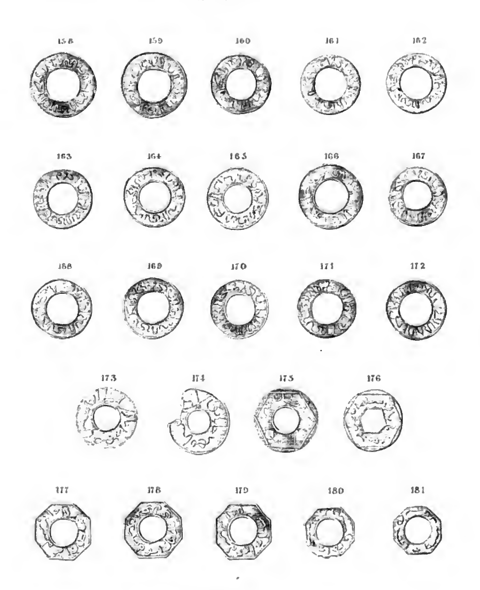
114
115
116
117
TJIRĚBON.
118
119
120
121
122
123
SOUMĚNĚP.
124
125
126
127
1796
SUMATRA.
FANTSOUR (BAROUS).
128
129
130
131

ATJEH.




146
147
148
149
150
151
152
153
A
B
SIYAK.
154
155
156
157

DJAMBI


158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181

PALEMBANG.

182 183 184 185 186 187

188 189 190 191 192 193

194 195 196 197 198 199

200 201 202 203 204 205

206 207 208 209

KORINTJI.

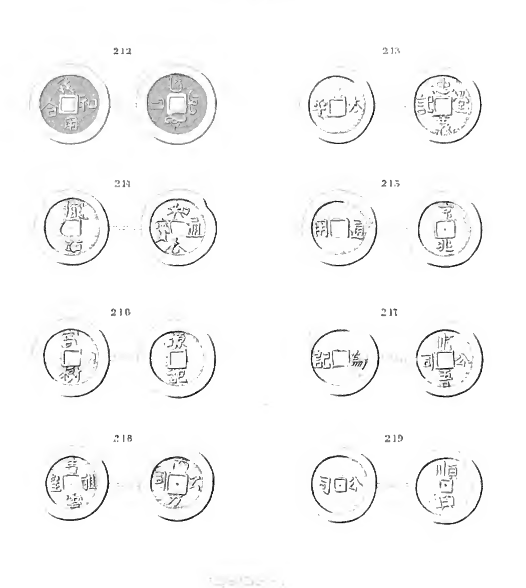
210

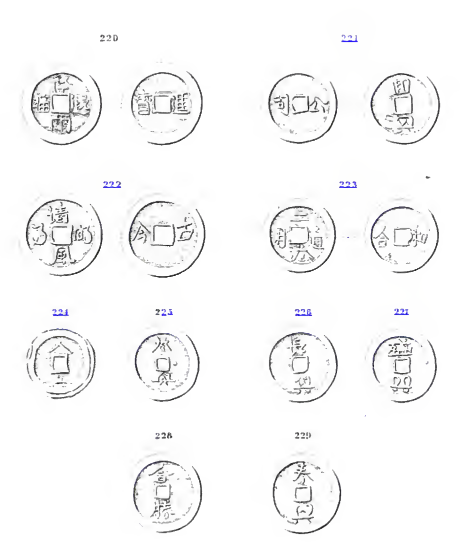


211

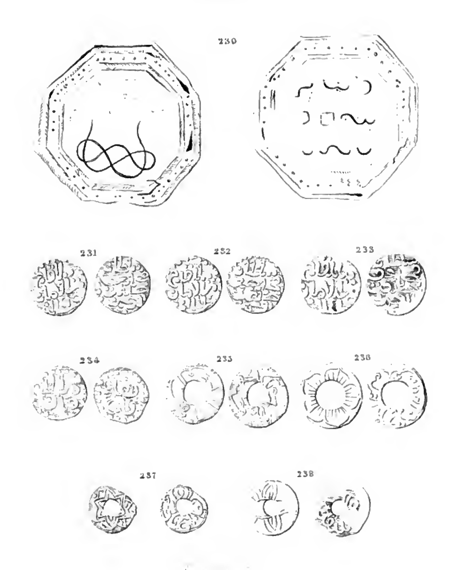


BANGKA.



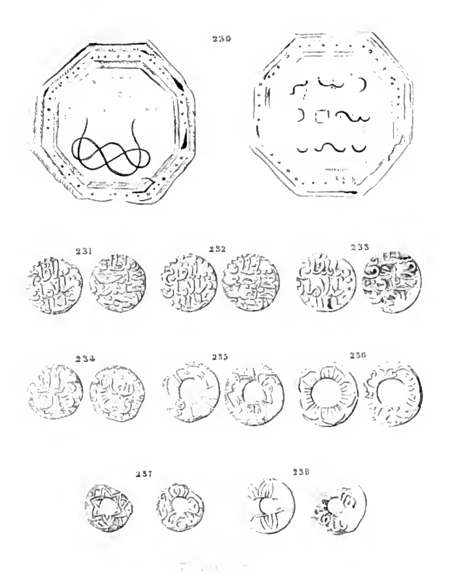


TANAH MALAYOU.
KEDAH.



TANAH MALAYOU.

KEDAH.




DJOHOR.
239
240
242
241
243
TRAÑGGÂNOU.
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
PATÂNI.
254

SAÑGGÒRA.



BORNEO (CÔTE OCCIDENTALE.)

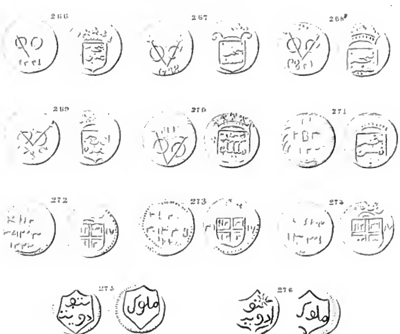
COLONIES CHINOISES.

262

PONTIANAK.

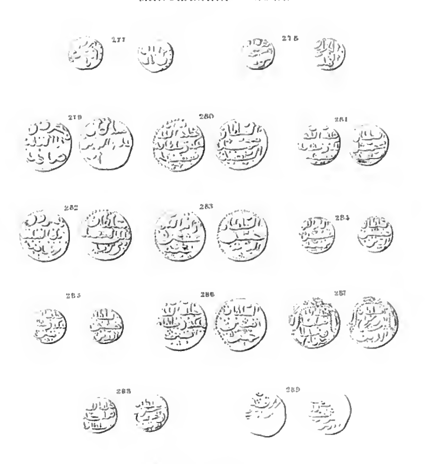


BORNÉO (CÔTE MÉRIDIONALE.)



CELĔBES.

MAÑGKÂSARÁ – GÔWA








RAPHIE DE H. L. SMITS, À LA HAYE.





BRINKMAN PROD. NR. B
0 344 890
DEPOT NED. PUBL.
5 207 069